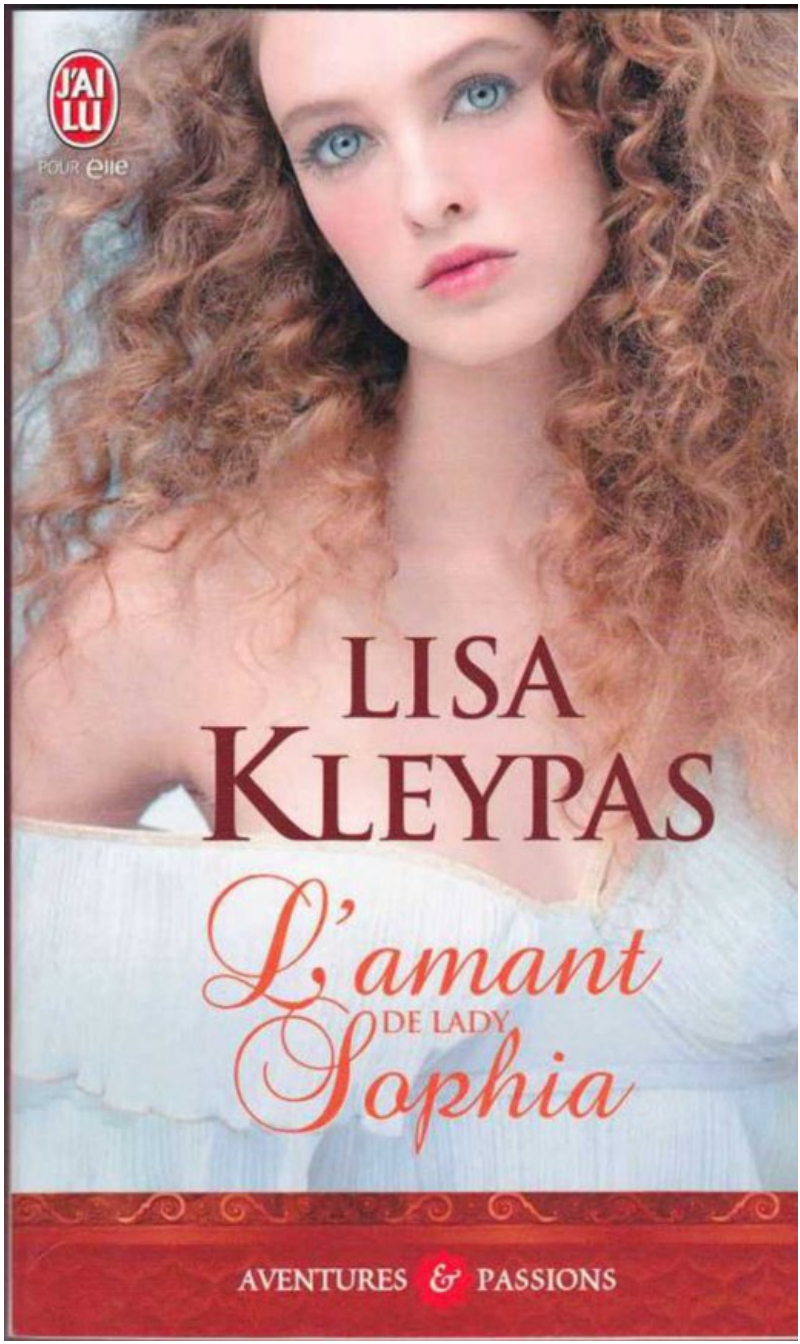
J'AI LU
POUR elle
LISA
KLEYPAS
L'amant
DE LADY
Sophia
AVENTURES & PASSIONS

Lisa KLEYPAS

L'amant de Lady Sophia

Traduit de l'américain par Nicole Ménage

Chapitre 1

Cela faisait trop longtemps qu'il n'avait pas partagé le lit d'une femme.

Sir Ross Cannon ne voyait comment expliquer autrement l'effet que Sophia Sydney produisait sur lui. Un effet tellement... puissant qu'il était obligé de rester assis derrière son bureau de crainte qu'elle ne s'en aperçoive. Perplexe, il examina la jeune femme avec une attention accrue, se demandant pourquoi sa présence allumait en lui un tel brasier. Personne ne l'avait jamais pris au dépourvu de cette façon.

Certes, elle était ravissante avec ses cheveux blond foncé et ses yeux bleus, mais elle possédait une qualité plus marquante que la beauté physique. Sous la délicatesse des traits et le sérieux affiché, on devinait une nature passionnée. Comme tous les hommes, Ross ne pouvait s'empêcher d'être attiré par ce qui se dissimulait derrière la façade plutôt que par ce qu'elle montrait. Et, visiblement, Sophia Sydney était une femme pleine de facettes secrètes.

S'efforçant de réprimer le désir charnel qu'elle éveillait en lui, il se concentra sur les rayures qui striaient la surface en acajou de son bureau jusqu'à ce que le feu s'apaise. Quand il se sentit enfin capable d'affronter son regard insondable, il se garda de parler. Il avait depuis longtemps appris que le silence était un instrument redoutable. Il mettait les gens si mal à l'aise que ceux-ci s'empressaient de le combler par des mots, révélant du même coup une grande part d'eux-mêmes.

Cependant, loin de se lancer dans un babillage ininterrompu, ce que la plupart des femmes auraient fait, Sophia se contenta de l'observer avec circonspection. De toute évidence, elle se préparait à déjouer ses intentions.

— Mademoiselle Sydney, dit-il finalement, d'après mon secrétaire, vous avez refusé d'indiquer la raison de votre visite. Puis-je savoir pourquoi?

— Si je l'avais donnée, je n'aurais jamais passé le seuil de votre

porte. Il se trouve que je viens à propos de l'annonce que vous avez fait paraître.

De par son métier, Ross était rarement surpris par quoi que ce soit. Néanmoins, le fait que cette fille veuille travailler pour lui l'étonnait au plus haut point. Elle n'avait sans doute pas la moindre idée de ce que cela représentait.

— Je cherche un assistant, mademoiselle Sydney. Une personne capable d'assurer les fonctions de clerc et de greffier. Bow Street ne convient pas à une femme.

— L'annonce ne précisait pas que vous souhaitiez un homme, contra-t-elle. Je sais lire, écrire, gérer les dépenses d'une maison et tenir des livres de comptes. Pourquoi ma candidature à ce poste ne pourrait-elle être envisagée ?

Une pointe de défi perçait sous le ton déférent. Intrigué et vaguement troublé, Ross se demanda s'il ne l'avait pas déjà rencontrée. Non... il s'en serait souvenu. Pourtant, quelque chose en elle lui semblait familier.

— Quel âge avez-vous? Vingt-deux? Vingt-trois ans?

— J'ai vingt-huit ans, monsieur.

— Vraiment ?

Il ne la croyait pas. Elle n'avait rien d'une vieille fille.

— Oui, vraiment, répliqua-t-elle, amusée.

Elle s'approcha du bureau et tendit les mains sous le nez de Ross.

— Regardez. On prétend que les mains trahissent l'âge.

Les siennes n'étaient pas celles d'une enfant mais d'une femme qui avait travaillé durement. Quoique d'une propreté irréprochable, ses ongles avaient été limés à la va-vite. Sur ses doigts, de minuscules cicatrices, traces de coupures et de griffures, étaient visibles, et il décela une marque de brûlure sans doute due à un four ou à un plat.

Sophia reprit place sur son siège et il en profita pour admirer les reflets couleur de miel que la lampe accrochait dans sa chevelure.

— Vous n'êtes pas non plus tel que je l'imaginais, observa-t-elle.

— Ah bon ? s'étonna-t-il en haussant les sourcils.

— Je m'attendais à un vieux monsieur corpulent, affublé d'un postiche et d'une pipe.

Il émit un rire bref et un tantinet grinçant, ce qui ne lui était pas arrivé depuis bien longtemps, songea- t-il. Pour une raison qui lui échappait, il s'entendit rétorquer :

— Et vous êtes déçue ?

— Non... non, je ne suis pas déçue, répondit-elle en retenant imperceptiblement son souffle.

La température de la pièce parut s'élever de plusieurs degrés. Ross ne pouvait s'empêcher de se demander si elle le trouvait attirant. Il approchait des quarante ans et paraissait son âge. Ses cheveux bruns grisonnaient aux tempes. Des années de travail acharné et de nuits écourtées avaient laissé leur empreinte. Il n'avait rien de commun avec les hommes de son âge mariés, rangés et dorlotés. Certes, contrairement à lui, ces derniers n'attendaient pas que tout le monde dorme pour aller arpenter les rues à la recherche de criminels, et ils ne passaient pas leur temps à visiter des prisons ou à réprimer des révoltes.

Il nota le regard évaluateur que Sophia promenait sur l'ameublement plutôt Spartiate de son bureau. L'un des murs était recouvert de cartes, un autre d'étagères bourrées de livres. Seul un tableau apportait une note d'agrément dans cet ensemble austère.

Il représentait une forêt où coulait une rivière, des collines grises se découpaient dans le lointain. Ross contemplait souvent ce paysage un peu sombre, durant les moments de tension. La douce sérénité qui s'en dégageait ne manquait jamais de l'apaiser.

Il revint brusquement à l'entretien.

— Avez-vous apporté vos références, mademoiselle Sydney ?

Elle secoua la tête.

— Je crains que ma précédente employeuse ne puisse me recommander.

— Pourquoi ?

Une rougeur soudaine colora ses joues, trahissant une faille dans sa belle assurance.

— Depuis de nombreuses années, je travaillais pour une cousine éloignée. En dépit de ses modestes moyens, elle m'avait hébergée chez elle après la mort de mes parents. En échange, je le lui servais de bonne à tout faire. Je crois que cousine Ernestine était satisfaite de mes services jusqu'à ce que...

Les mots moururent sur ses lèvres tandis qu'une légère moiteur faisait briller sa peau.

Depuis dix ans qu'il exerçait les fonctions de juge à Bow Street, Ross avait côtoyé bien des misères humaines. Quoiqu'il soit loin d'être insensible, il avait cependant appris à garder une certaine distance avec ceux qui venaient plaider leur cause devant lui. Pourtant, l'anxiété de Sophia l'emplit d'une envie insensée de la réconforter, de la prendre dans ses bras et de la consoler. «Seigneur», songea-t-il avec mauvaise humeur, luttant contre les pulsions surprenantes que cette femme avait le don de faire naître en lui.

— Continuez, mademoiselle Sydney, la pria-t-il sèchement.

Elle hocha la tête en prenant une profonde inspiration.

— J'ai commis une très grave faute. Je... j'ai pris un amant. C'était la première fois... Il avait été invité dans une grande propriété voisine du village. Je l'ai rencontré au cours d'une promenade. Jamais je n'avais été courtisée par un homme comme lui. Je suis tombée amoureuse et nous...

Incapable de soutenir son regard plus longtemps, elle s'interrompit pour détourner les yeux.

— Il avait promis de m'épouser et j'ai été assez sotte pour le croire. Une fois lassé de moi, il m'a abandonnée sans l'ombre d'un scrupule. J'ai été ridicule de croire qu'un homme de son rang allait demander en mariage une fille telle que moi.

— C'était un aristocrate ? s'enquit Cannon en essayant de deviner la forme de ses jambes sous le drapé de ses jupes.

— Il était... il est... le plus jeune fils d'une noble famille.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Je préfère ne pas révéler son nom. Tout cela appartient au passé, désormais. Je me contenterai de vous dire que la propriétaire du manoir où il résidait a mis ma cousine au courant, lui révélant par la même occasion que mon amant était marié. Un scandale s'est ensuivi et ma cousine m'a demandé de partir.

Sophia lissa les plis de ses jupes d'une main nerveuse avant de poursuivre :

— J'ai eu une conduite répréhensible, j'en ai conscience, mais je puis vous assurer que je ne m'adonne pas facilement au... au badinage. Si vous pouviez ne pas tenir compte de ce regrettable...

— Mademoiselle Sydney, l'interrompit-il en attendant qu'elle retrouve la force de croiser son regard, je serais un hypocrite si je vous condamnais. Nous commettons tous des erreurs.

— Pas vous, je ne pense pas.

— Surtout moi, corrigea-t-il avec un petit sourire désabusé.

— Par exemple? s'enquit-elle, soudain en alerte, comme avertie d'un danger.

Sa question l'amusa. Il aimait son audace, tout autant que la vulnérabilité qu'il devinait en elle.

— Vous n'avez pas à les connaître, mademoiselle Sydney.

— Je demeure donc sceptique quant à leur existence, déclara-t-elle

avec un lent sourire.

Le genre de sourire languide qui aurait pu flotter sur les lèvres d'une femme juste après l'amour. Peu d'entre elles possédaient cette sensualité à fleur de peau qui amenait un homme à se sentir un amant d'exception auprès d'elles. Abasourdi, Ross feignit à nouveau de se concentrer sur la surface de son bureau. Hélas ! cela ne dissipa en rien les images lubriques qui lui traversaient l'esprit. Il brûlait d'envie de la renverser sur sa table de travail, de lui arracher ses vêtements. D'embrasser ses seins, son ventre, ses cuisses... d'écarter les fines boucles nichées dans son entrecuisse avant d'y enfouir le visage jusqu'à ce qu'elle crie de plaisir. Ensuite, il déboutonnerait son pantalon et il entrerait en elle lentement, profondément, puis...

Effaré par le cours que prenaient ses pensées et son incapacité à en garder le contrôle, Ross se mit à pianoter sur son bureau en s'efforçant de renouer le fil de la conversation.

— Avant d'aborder mon passé, revenons au vôtre, mademoiselle Sydney. Un enfant est-il né de votre liaison?

— Non, monsieur.

— C'est une chance.

— En effet.

— Vous êtes née dans le Shropshire ?

— Non, monsieur. Mon jeune frère et moi avons vu le jour dans une petite ville, au bord de la Severn. Nous...

Sophia s'interrompit un instant et une ombre obscurcit le bleu de ses yeux sous l'assaut des souvenirs douloureux.

— Nos parents sont morts dans un accident de bateau, reprit-elle. Je n'avais pas encore treize ans. Mon père était vicomte. Il possédait peu de terres et nous n'avions pas les moyens de les exploiter. Nous n'avions pas non plus de famille susceptible ou désireuse de se charger de deux enfants pauvres. Quelques personnes du village se sont alors relayées pour s'occuper de nous mais... mon frère, John, et moi étions plutôt farouches. Nous nous sommes mis à commettre

des petits larcins, jusqu'au jour où nous nous sommes fait prendre la main dans le sac, dans la boulangerie locale. C'est à ce moment-là que je suis partie vivre avec la cousine Ernestine.

— Qu'est devenu votre frère ?

Le regard de Sophia se fit lointain.

— Il est mort. Le titre s'est éteint avec lui et les terres de la famille sont en succession vacante puisqu'il n'y a plus d'héritier mâle.

Ross avait eu sa part de souffrance et n'était pas insensible à celle d'autrui. Il ignorait ce qui était arrivé à son frère, mais il comprit aussitôt qu'elle en gardait une profonde cicatrice.

— Je suis désolé, dit-il doucement.

Elle s'était figée et n'eut pas l'air d'entendre.

Il enchaîna d'un ton presque brusque :

— Si votre père était vicomte, vous avez droit au titre de lady Sophia.

La remarque fit naître un sourire amer sur les lèvres de la jeune femme.

— Je suppose, oui. Mais il serait un peu prétentieux de ma part d'exiger un titre de courtoisie, n'est-ce pas ? Lady Sophia n'a plus de raison d'être. Tout ce que je désire aujourd'hui, c'est trouver un emploi et repartir sur de nouvelles bases.

Ross l'observa attentivement.

— Mademoiselle Sydney, je ne peux décemment pas engager une femme comme assistante. Vous seriez amenée, entre autres, à répertorier les prisonniers, des criminels pour la plupart, lors des transferts à Newgate, à rédiger des rapports de police, à prendre les dépositions des individus ignobles qui transitent quotidiennement par ces bureaux. Ce sont des tâches trop éprouvantes pour la sensibilité d'une femme.

— Elles ne me gêneraient pas. Comme je vous l'ai expliqué, je n'ai pas eu une enfance protégée et je ne suis plus une enfant innocente. De plus, je n'ai pas de réputation ou de position sociale à préserver. Beaucoup de femmes travaillent dans les hôpitaux, les prisons, les œuvres de charité, où elles côtoient toutes sortes de désespérés et de hors-la-loi. Je survivrai, tout comme elles.

— Vous ne pouvez être mon assistante, trancha-t-il.

Comme elle ouvrait la bouche, il leva la main pour la faire taire.

— Néanmoins, ma gouvernante vient de prendre sa retraite et... je serais disposé à vous engager pour la remplacer. C'est un emploi qui vous conviendra davantage.

— Je pourrais me charger de certaines tâches ménagères, concéda-t-elle. Tout en étant votre assistante par ailleurs.

— Vous voudriez assurer les deux emplois ? Ce ne serait pas un peu trop pour une seule personne? remarqua-t-il ironiquement.

— On prétend que vous abattez le travail de six hommes, rétorqua-t-elle. Si c'est vrai, je devrais pouvoir m'acquitter de celui de deux.

— Je ne vous propose qu'un seul emploi : celui de gouvernante.

Contre toute attente, son ton autoritaire lui arracha un sourire.

Elle le déliait clairement du regard mais il s'agissait d'une provocation amicale, et il savait de toute façon qu'il ne la laisserait pas repartir comme elle était venue.

— Non, merci. Ce sera les deux ou rien. C'est à prendre ou à laisser.

Ross afficha cette expression glaciale qui impressionnait même les policiers les plus aguerris.

— Mademoiselle Sydney, vous ne vous rendez pas compte des dangers auxquels vous seriez exposée. Une femme n'a rien à faire auprès de criminels, encore moins quand elle est attirante. Je n'oserais même pas vous décrire les vices de certains de ces dépravés.

— Je serai entourée de je ne sais combien d'officiers de police, d'agents, d'inspecteurs, répliqua-t-elle, nullement découragée. Je serai beaucoup plus en sécurité ici que dans n'importe quelle boutique de Regent Street.

— Mademoiselle Sydney...

— Sir Ross, l'interrompit-elle en se levant et en s'appuyant des deux mains sur le bureau.

Le col montant de sa robe ne révélait rien de son décolleté, pourtant, il eut la vision furtive de deux seins pleins apparaissant dans une échancrure profonde. Excité au-delà de toute raison par cette image jaillie de son esprit, Ross s'appliquait à fixer son visage.

Rien que son visage. Un petit sourire flottait sur les lèvres de la jeune femme, à présent.

— Vous n'avez rien à perdre à me laisser essayer, remarqua-t-elle. Donnez-moi un mois pour faire mes preuves.

Il l'étudiait avec attention. Il y avait quelque chose de soigneusement calculé dans son numéro de charme. Elle essayait de le manipuler dans un but bien précis... et elle y parvenait. Pourquoi diable tenait-elle tant à travailler pour lui? Il ne la laisserait pas partir avant d'avoir découvert ses motifs.

— Si j'échoue, vous pourrez toujours engager quelqu'un d'autre.

Ross avait la réputation d'être un homme raisonnable. Embaucher cette demoiselle serait une pure extravagance. Une sottise. Il entendait déjà les commentaires de ceux qui travaillaient avec lui à Bow Street. Ils ne douteraient pas qu'il l'avait prise à son service pour des raisons qui n'avaient pas grand-chose à voir avec ses compétences, supposées ou réelles. Et ils n'auraient pas tort... Il y avait bien longtemps qu'il n'avait été aussi puissamment attiré par une femme. Il voulait la garder auprès de lui pour jouir de sa beauté, de son intelligence, et pour découvrir si cette attirance était réciproque. Il essaya de réfléchir sagement, de peser le pour et le contre, scrupuleusement, mais ses besoins virils étaient tels qu'ils l'empêchaient de penser correctement.

Et, pour la première fois dans sa carrière de magistrat, il laissa le désir prendre le pas sur la raison.

Les sourcils froncés, il s'empara d'une pile de documents au hasard :

— Connaissez-vous le Hue and Cry ?

Elle saisit avec précaution les papiers qu'il lui tendait.

— L'hebdomadaire d'information de la police ?

— Oui. Il contient la description détaillée des délits et des délinquants. C'est un outil de travail très édifiant. Y sont également répertoriés les crimes commis hors de ma juridiction. Dans ces feuillets, vous trouverez des analyses provenant de maires et de magistrats de toute l'Angleterre.

Sophia lut à voix haute les notes figurant sur la première page.

— Arthur Clewen, maréchal-ferrant de son état, environ 1,80 mètre, cheveux bruns frisés, voix efféminée, nez épaté, accusé de fraude à Chichester... Mary Thompson, alias Hobbes, alias Chiswit, grande et maigre, cheveux blonds raides, accusée de meurtre à l'arme blanche à Wolverhampton...

— Ces notes doivent être rassemblées et recopiées toutes les semaines, la coupa sèchement Ross. Et ce n'est qu'une infime partie du travail qui vous attend. À partir d'aujourd'hui, cette tâche vous incombera.

Il lui indiqua une petite table recouverte de livres, de dossiers et de lettres, dans un coin de la pièce.

— Vous vous installerez ici. Oui, nous devrons partager le même bureau - il n'y a pas de place ailleurs -, mais je suis la plupart du temps occupé à mener des enquêtes à l'extérieur.

— Si je comprends bien, je suis engagée. Merci, sir Ross.

Il la toisa avec ironie.

— Mettons-nous bien d'accord. Si j'estime que vous ne convenez pas, vous accepterez ma décision sans protester.

— Oui, monsieur.

— Autre chose : vous ne serez pas tenue d'aller dans le fourgon des prisonniers chaque matin. Vickery s'en chargera.

— Mais vous disiez que cela faisait partie des responsabilités de votre assistante et je...

— Êtes-vous en train de discuter mes ordres, mademoiselle Sydney ?

— Je... non, sir Ross.

— Très bien. Vous devez avoir fini le Hue and Cry à 14 heures. Ensuite, vous vous rendrez au numéro quatre de Bow Street. Vous y trouverez un dénommé Ernest, le garçon de courses. Dites-lui où sont vos affaires, il ira les chercher après avoir déposé le Hue and Cry à l'imprimerie.

— C'est inutile, assura Sophia. Je me rendrai à mon meublé par mes propres moyens.

— Il est hors de question que vous vous déplaciez seule dans Londres à pied. À partir de maintenant, vous êtes sous ma protection. Si vous voulez aller quelque part, Ernest ou l'un de nos agents vous accompagnera.

À l'expression de son regard, il comprit que ces dispositions lui déplaisaient mais elle se garda de les contester.

— Vous emploierez le reste de la journée à vous familiariser avec mon bureau et ma résidence privée. Je vous présenterai à mes collègues plus tard.

— Me présenterez-vous aussi aux officiers de police ?

— Je doute que vous puissiez les éviter bien longtemps.

Ross redoutait leur réaction quand ils verraient qu'il avait engagé

une et non pas un assistant. Il se demanda si Sophia n'avait pas postulé à ce poste uniquement pour les côtoyer. Les officiers de police londoniens faisaient figure de héros romantiques aux yeux de nombre de ferventes lectrices de romans à quatre sous où l'on vantait leurs mérites. L'ambition de Sophia était peut- être d'en séduire un. Si tel était le cas, elle n'aurait pas de mal à y parvenir. La plupart d'entre eux étaient des coureurs de jupons invétérés, célibataires de surcroît.

— À ce propos, je n'autorise pas les idylles à Bow Street. Nos officiers, nos agents ou nos clercs ne sont pas libres. Bien entendu, je n'émets aucune objection à ce que vous voyiez quelqu'un en dehors.

— Et vous ? sussura-t-elle. Vous n'êtes pas « libre » non plus ?

À la fois pris de court et troublé par cette question surprenante, il se demanda quel jeu elle jouait. Le visage impassible, il rétorqua :

— Bien sûr que non.

Avec un léger soupir, elle se dirigea vers la petite table encombrée.

En moins d'une heure, elle avait classé et soigneusement recopié les notes d'une écriture claire et aérée qui enchanterait l'imprimeur. Elle travaillait en silence et avec une économie de mouvements telle que Ross aurait oublié sa présence, s'il n'y avait eu son parfum. De subtils effluves qui lui chatouillaient les narines et venaient le distraire malgré lui. Une senteur de thé et de vanille qui se mêlait à celle de sa peau pour former une redoutable essence. De temps à autre, il lui lançait un coup d'œil discret, admirant secrètement la délicatesse de son profil, la ligne nette de son menton, son nez droit, les ombres que ses longs cils projetaient sur ses joues, les reflets changeants de ses cheveux.

Absorbée dans son travail, elle écrivait avec application, penchée sur les feuillets. Ross ne put s'empêcher de se demander l'effet que lui feraient ses mains fines sur son corps. Seraient-elles chaudes ou fraîches ? Sous son apparence réservée, on devinait comme une audace contenue qui pourrait se libérer dans la volupté, si toutefois un homme parvenait à s'immiscer en elle, au propre comme au

figuré.

Un afflux sanguin lui donna le vertige. Il s'en voulait d'être aussi violemment attiré par elle. Son désir était presque palpable, il semblait emplir la pièce.

Comment avait-il pu supporter ces mois, ces années, d'abstinence ? Le besoin de caresser la peau douce d'une femme, de s'introduire dans la moiteur de son ventre, de sentir sa bouche sous la sienne, lui devenait soudain insupportable.

Alors que son désir atteignait un point culminant, Sophia se leva et s'approcha de son bureau avec ses copies.

— Cela correspond-il à ce que vous attendiez ? s'enquit-elle.

Il les parcourut rapidement du regard, incapable de déchiffrer un mot, et les lui rendit avec un bref hochement de tête.

— Je vais les remettre à Ernest, annonça-t-elle en quittant la pièce dans un bruissement d'étoffe.

Dès qu'elle eut refermé la porte, Ross expira d'un coup tout l'air retenu dans ses poumons et se dirigea vers le siège où Sophia s'était assise. Mû par une faim presque animale, il en effleura le dossier, les accoudoirs, cherchant la chaleur qui aurait pu s'attarder sur le tissu ou sur le bois. Il inspira profondément dans l'espoir de s'imprégner de son odeur.

Oui. Il était resté célibataire beaucoup trop longtemps.

Bien que ses besoins physiques l'aient tourmenté plus souvent qu'à son tour, Ross respectait trop les femmes pour avoir recours à une prostituée. Et ce d'autant que, de par son métier, il savait ce qu'était leur vie. En outre, et surtout, une telle démarche eût été une triste parodie de ce qu'il avait partagé avec sa femme.

Il avait bien songé à se remarier mais il n'avait pas encore croisé la route d'une candidate susceptible de lui convenir. L'épouse d'un juge devait être forte et indépendante La sienne devait être de surcroît capable d'évoluer avec la même aisance dans les hautes sphères de la société à laquelle appartenait sa famille que dans le

monde ténébreux de Bow Street. Enfin, il lui faudrait se contenter de son amitié, car il ne saurait être question d'amour entre eux. Il s'était juré de ne plus jamais aimer. Il avait trop souffert à la mort d'Eleanor. Son cœur s'était fendu en deux.

Si seulement il pouvait ignorer ses besoins physiques aussi facilement que son besoin d'amour...

Durant des dizaines d'années, le numéro quatre de Bow Street avait servi de résidence privée, de bureau ouvert au public et de cour de justice. Quand sir Ross Cannon avait été promu aux fonctions de juge, dix ans auparavant, ses pouvoirs et ses juridictions s'étaient tellement étendus qu'il avait dû investir le bâtiment adjacent. Aujourd'hui, le numéro quatre lui servait essentiellement d'appartement. Les bureaux, les salles d'audience, les archives et les cellules en sous-sol où l'on interrogeait les prisonniers occupaient le numéro trois.

Sophia mémorisa très vite le plan du numéro quatre. Elle dénicha le garçon de courses aux cuisines où il déjeunait à une grande table de bois. C'était un jeune homme brun, dégingandé, qui s'empourpra copieusement quand elle se présenta. A peine lui eut-elle remis le Hue and Cry et demandé de récupérer ses affaires dans le garni qu'elle occupait, qu'il s'empressa de disparaître, tel un terrier affairé à pourchasser un rat.

Soulagée de se retrouver seule, Sophia pénétra dans la petite pièce contiguë qui servait de cellier. Un grand fromage rond, un pot de beurre, une cruche de lait et de la viande étaient posés sur des étagères. La tension accumulée au cours des dernières heures la submergea soudain, et elle se mit à trembler tandis que ses yeux s'emplissaient de larmes.

Dieu du ciel, comme elle le haïssait !

Il lui avait fallu réunir toute sa force et toute sa volonté pour s'asseoir dans la même pièce que sir Ross et afficher une apparence sereine alors que son sang bouillonnait dans ses veines. Non seulement elle était parvenue à lui dissimuler l'antipathie qu'il lui inspirait mais elle avait l'impression d'avoir éveillé son désir. Elle avait surpris la petite flamme caractéristique dans ses yeux. Tant

mieux. C'était le but recherché. Car ce n'était pas un meurtre qu'elle prévoyait d'accomplir. Ce qu'elle projetait de faire était bien pire. Elle avait l'intention de ruiner la vie du juge, de le faire souffrir, jusqu'au jour de sa mort si possible. Et le destin semblait servir ses projets.

Dès qu'elle était tombée sur cette annonce, dans le Times, stipulant que l'on recherchait un assistant pour les bureaux de Bow Street, un plan avait commencé à germer dans son esprit. En décrochant cet emploi, elle aurait accès aux archives, et elle finirait bien par trouver un moyen de détruire la réputation de sir Ross et de le forcer à démissionner.

D'après la rumeur, certains policiers étaient corrompus. Ils se livraient à des descentes illégales, des brutalités, des intimidations, et ne se gênaient pas pour intervenir hors de leur juridiction. Tout le monde savait que sir Ross et ses hommes exerçaient leur propre loi. Si les preuves de ces agissements étaient révélées publiquement, sir Ross, ce parangon d'honnêteté, serait irrémédiablement discrédité. Sophia se proposait de réunir toutes les informations allant dans ce sens afin de provoquer la chute du juge.

Mais elle ne s'arrêterait pas là. Sa trahison irait beaucoup plus loin : elle comptait séduire celui qui passait pour un moine à Bow Street, l'amener à tomber amoureux d'elle, avant de l'éconduire magistralement.

Sophia sécha ses larmes et appuya le front contre une étagère en soupirant. Elle se vengerait de sir Ross, l'homme qui lui avait pris l'être auquel elle tenait le plus au monde. Son frère, John, qui reposait désormais dans une fosse commune, avec les voleurs et les assassins.

Se ressaisissant, Sophia se remémora ce premier entretien avec sir Ross. Ce dernier ne correspondait pas du tout à l'image qu'elle s'était faite de lui, celle d'une brute, d'un être pédant et corrompu. Elle n'avait pas prévu qu'il serait séduisant.

Mais il l'était, même si l'admettre l'horripilait. C'était un homme dans la force de l'âge, grand et bien bâti, un peu trop mince peut-être. Ses traits nettement dessinés avaient quelque chose d'austère, à

cause peut-être de ses épais sourcils bruns qui jetaient comme une ombre sur les yeux les plus extraordinaires qu'elle eût jamais vus. Des yeux gris pâle, dont l'éclat rappelait la blancheur lumineuse des éclairs. Ce qui l'irritait le plus, c'est le tempérament de feu qu'elle avait deviné sous la façade glaciale. En outre, il émanait de lui l'autorité tranquille de ceux qui savent prendre des décisions et vivre sans que leurs conséquences, quelles qu'elles soient, aient la moindre chance d'ébranler leur existence.

La porte de la cuisine qui donnait sur la rue s'ouvrit. Sophia sortit du cellier et découvrit une jeune femme brune, menue, aux dents gâtées mais au regard franc. La cuisinière, supposa-t-elle en lui adressant un sourire amical.

— Bonjour, dit timidement la femme avec une petite révérence. Puis-je vous aider?

— Je suis mademoiselle Sydney, la nouvelle assistante de sir Ross.

— Son... assistante? Mais, vous n'êtes pas un homme.

— Non, pas vraiment, répondit Sophia d'un ton léger.

— Je suis Eliza, la cuisinière. Il y a une autre servante, Lucie, et le garçon de courses...

— Ernest ? Je l'ai déjà rencontré.

À la faveur de la lumière qui entrait par des fenêtres à battants, Sophia découvrit une cuisine bien aménagée, au sol dallé de pierre, équipée d'un grand réchaud permettant de faire chauffer plusieurs récipients en même temps mais à des températures différentes et d'une rôtissoire encastrée dans le mur. Elle ne put retenir une exclamation admirative.

— Oh ! Ce doit être fantastique de cuisiner dans un endroit pareil !

Eliza fit la grimace.

— Ce n'est pas que le travail me fait peur, mais je préfère cuisiner à l'ancienne, comme ma mère me l'a appris. Ce réchaud est trop compliqué pour moi.

— Je pourrais peut-être vous aider. J'adore cuisiner.

— Ce serait très gentil, mademoiselle ! s'écria Eliza, ravie.

Sophia passa en revue les nombreux ustensiles, les plats, les pots, les moules en cuivre qui avaient besoin d'un bon récurage. Sur un buffet se trouvaient des linges de cuisson tachés. Les passoires étaient encrassées et une odeur nauséabonde se dégageait de l'évier qui n'avait pas été lavé depuis longtemps.

— Tout le monde mange à la cuisine : le maître, les servantes, les agents, expliqua Eliza en désignant la table qui occupait le centre de la pièce. Il n'y a pas de salle à manger. Sir Ross prend ses repas ici, ou bien dans son bureau.

Sophia examina l'armoire à épices et demanda, en s'efforçant de prendre un air détaché :

— Est-ce que sir Ross est un bon maître ?

— Oh, oui, mademoiselle ! Même si, parfois, il est un peu... bizarre.

— Bizarre ?

— Sir Ross est capable de travailler plusieurs jours d'affilée sans prendre un vrai repas. Parfois, il s'endort sur son bureau au lieu de regagner son lit pour une vraie nuit de repos.

— Pourquoi travaille-t-il autant ?

— Personne ne le sait. Et il se peut que sir Ross lui- même l'ignore. Il paraît qu'il n'était pas comme ça avant la mort de sa femme. Elle a succombé en couches. Depuis, il est...

— Distant?

— Oui, distant, et un peu froid. Il ne s'accorde aucune faiblesse et ne s'intéresse qu'à son travail.

— Peut-être se remariera-t-il un jour ?

Eliza haussa les épaules.

— Ça, il y en a plus d'une qui aimerait lui mettre le grappin dessus ! Elles viennent le voir sous tous les prétextes possibles et imaginables. Par exemple, elles lui demandent d'aider leurs œuvres de charité ou alors elles se plaignent des pickpockets. En vérité, elles essaient d'attirer son attention. Et plus il se montre indifférent, plus elles insistent !

— On l'a surnommé «le moine de Bow Street», murmura Sophia. Cela signifie-t-il que jamais...

Elle s'interrompit en rougissant.

— Ça, il n'y a que lui pour le dire, fit Eliza d'un air pensif. Ce serait quand même dommage... un si bel homme !

Puis elle découvrit ses dents gâtées dans un sourire et ajouta :

— Moi, je crois qu'un jour il y en aura bien une qui saura y faire. « Oui, songea Sophia avec une satisfaction secrète. Moi. »

Elle mettrait un terme à la vie de moine de sir Ross en commençant par gagner sa confiance, puis son amour si tout allait bien... Et elle s'en servirait pour le détruire.

Les nouvelles allaient vite dans Bow Street. Ross ne fut pas surpris d'entendre frapper à sa porte peu de temps après le départ de Sophia. L'un de ses adjoints, sir Grant Morgan, pénétra dans son bureau.

— Bonjour, Cannon, lança-t-il, ses yeux verts pétillant de gaieté.

Marié depuis peu, Morgan nageait dans le bonheur. Les autres enquêteurs l'enviaient tout en s'amusant de voir leur collègue, jadis si stoïque, éperdument amoureux de sa petite femme rousse.

Avec son mètre quatre-vingt-dix-huit, Grant Morgan était l'un des rares à obliger Ross à lever les yeux pour le regarder. Orphelin, ancien vendeur de poisson à Covent Garden, Morgan s'était engagé dans la police à dix-huit ans. Il était rapidement monté en grade, jusqu'à ce que Ross le remarque et l'enrôle dans les runners, cette brigade spéciale de policiers hors pair qu'il avait créée. Récemment, il avait été nommé au poste d'adjoint du juge. Morgan était un

homme bon, posé et intelligent, l'un des rares êtres en ce bas monde en qui Ross avait une entière confiance.

Morgan se laissa tomber sur un siège, de l'autre côté du bureau, et posa sur Ross un regard spéculatif.

— J'ai aperçu Mlle Sydney, commença-t-il. Vickery m'a dit qu'elle était ta nouvelle assistante. Naturellement, je lui ai répondu qu'il devait se tromper.

— Pourquoi ?

— Parce qu'une femme ne peut convenir à ce poste, et encore moins une femme aussi séduisante. Sa présence à Bow Street serait une pure folie. Et comme je ne t'ai jamais vu agir inconsidérément, j'ai soutenu à Vickery qu'il était mal renseigné.

— Ce n'est pas le cas. Il a raison.

Morgan scruta son supérieur avec curiosité.

— Elle sera quoi ? Une secrétaire-archiviste ? Elle prendra les dépositions des voleurs, des bandits de grand chemin, des prostituées et des...

— En quelque sorte, le coupa sèchement Ross.

Morgan haussa ses épais sourcils.

— Je ne sais pas si tu te rends compte que tous les hommes qui mettront le pied ici, y compris les runners, vont lui tourner autour comme des mouches. Elle ne pourra même plus travailler. Sa présence sera une source de problèmes, tu le sais.

Il s'interrompit un instant avant d'ajouter négligemment :

— J'aimerais surtout savoir pourquoi tu l'as engagée.

— Cela ne te regarde pas. Mlle Sydney est mon employée. Je l'ai engagée parce que j'avais absolument besoin de quelqu'un, et quiconque l'importunera aura affaire à moi.

Morgan l'observa d'un air dubitatif qui ne fit qu'accroître son énervement.

— Tu es bien susceptible sur le sujet.

— Je ne suis pas susceptible, nom d'un chien !

Morgan grimaça un sourire.

— Je crois bien que c'est la première fois que je t'entends jurer, Cannon.

Ross comprit trop tard ce qui amusait son adjoint. La façade dépourvue d'émotion qu'il arborait d'ordinaire s'était craquelée. Il luttait sans grand résultat pour masquer son impatience, pianotant sur le bureau.

Morgan ne put s'empêcher de glisser un autre commentaire, assorti d'un large sourire :

— Bon, il y a un point que personne ne contestera : elle fait un clerc bien plus joli que Vickery.

Ross le foudroya du regard.

— Morgan, la prochaine fois que je chercherai un employé, je m'efforcerai de trouver une vieille bique ratatinée, affublée de grandes dents, pour te faire plaisir. À présent, si cela ne t'ennuie pas, nous pourrions parler d'autre chose... peut-être même, de travail?

— Mais certainement ! En fait, je venais t'apporter le dernier rapport sur Nick Gentry.

Ross plissa les yeux. De tous les criminels qu'il désirait épingler, juger et faire pendre, Gentry arrivait en tête de liste. Un cas très particulier.

Tirant profit d'une loi qui offrait des récompenses à tout citoyen susceptible d'appréhender un bandit de grand chemin, un voleur ou un déserteur, Nick Gentiy et ses hommes avaient ouvert un bureau à Londres où ils s'étaient établis comme privés - des chasseurs de

brigands professionnels. Quand Gentry attrapait un hors- la-loi, il percevait non seulement une commission sur la condamnation mais également le cheval du brigand, ses armes et son argent. S'il mettait la main sur un butin volé, il encaissait en plus un pourcentage sur la valeur des marchandises. Lorsqu'ils ne parvenaient pas à réunir des preuves suffisantes contre un voyou, ils en fabriquaient. Ils allaient jusqu'à pousser des jeunes à commettre des méfaits uniquement pour leur mettre la main dessus et toucher les primes.

Gentry était à la fois admiré et respecté par la pègre dont il était manifestement le roi incontesté. Son bureau était devenu le lieu de rendez-vous de tous les criminels de renom du royaume. Il était coupable de corruption, de fraude, de vol et même de meurtre. Le plus insensé était qu'on le tenait à Londres pour une sorte de bienfaiteur. Les petits garçons rêvaient de lui ressembler. Les femmes de toute condition étaient attirées par son physique étrange.

— J'aimerais bien le voir se balancer au bout d'une corde, celui-là ! Dis-moi ce que tu as.

— Nous savons, grâce à plusieurs témoignages, que Gentry prévoit de faire évader trois de ses hommes de Newgate. Le clerc a déjà recueilli deux dépositions dans ce sens.

Ross se figea, tel un prédateur qui vient de déceler l'odeur d'une proie des plus convoitées.

— Amène-le-moi. Et vite, il faut le prendre par surprise.

Morgan acquiesça, sachant que si Gentry flairait le moindre danger, il disparaîtrait aussitôt dans la nature.

— Je suppose que tu veux l'interroger toi-même ?

— Oui, répondit Ross.

En général, il laissait ce soin au très compétent Morgan. Mais Gentry était un cas à part. Il le considérait comme son ennemi personnel. Il déployait beaucoup d'efforts pour le faire tomber et comptait bien réussir.

— Très bien, acquiesça Morgan en dépliant ses longues jambes. Je le mets aux arrêts dès qu'on l'aura localisé. Je lance immédiatement Sayer et Gee sur l'affaire.

Il s'interrompit et un petit sourire adoucit un instant ses traits anguleux.

— Si toutefois ils ne sont pas trop occupés à butiner autour de ton assistante.

Ross retint à grand-peine une réplique cinglante. Lui d'ordinaire si pondéré se sentait prêt à sortir de ses gonds à l'idée que ses collaborateurs puissent importuner Sophia Sydney.

— Si jamais l'un de mes hommes ou n'importe quel agent de terrain ennuie Mlle Sydney, il le paiera cher. Fais passer le message, tu veux ?

— Très bien, dit Morgan en pivotant pour sortir.

Ross eut cependant le temps de voir son air narquois.

— Qu'y a-t-il de si drôle ?

— J'étais en train de me dire que tu risquais de regretter de ne pas avoir engagé une vieille bique ratatinée avec de grandes dents.

Après avoir dîné, Sophia défit ses bagages dans la chambre qu'on lui avait attribuée, au premier étage. Une petite chambre meublée simplement, mais propre, et dotée d'un lit confortable. Elle offrait en outre un avantage des plus appréciables : sa fenêtre donnait sur le bâtiment numéro trois, et offrait une vue plongeante sur le bureau de Cannon. En cet instant, sa silhouette se découpait à la lumière de la lampe. Il se leva pour aller chercher un livre sur les étagères. Il était tard et il aurait dû être rentré depuis longtemps. Ou du moins être en train de déguster un bon repas, meilleur que ce ragoût insipide qu'on lui avait servi.

Après s'être mise en tenue de nuit, Sophia retourna à son poste d'observation, derrière sa fenêtre. Penché sur son bureau, Cannon se frottait le menton. Elle songea à tout ce qu'Eliza et Lucie lui avaient raconté à son sujet. Les bavardages des domestiques étaient toujours

fort instructifs.

Sir Ross était autant apprécié pour ses qualités humaines que critiqué pour sa sévérité. Il était le magistrat le plus puissant d'Angleterre et agissait également en tant que conseiller auprès du gouvernement. Ses hommes employaient des méthodes de travail modernes, reposant sur des principes scientifiques, ce qui lui valait l'admiration tout autant que la méfiance de certains. Il n'était pas rare que ses enquêteurs résolvent des affaires criminelles en examinant des dents, des cheveux, des balles ou des blessures. Ces techniques dépassaient quelque peu la jeune femme, mais elles semblaient efficaces.

En tout cas, les domestiques et les collaborateurs de sir Ross le tenaient tous en haute estime, et Sophia en conclut malgré elle qu'il n'était sans doute pas l'être vil qu'elle avait imaginé. Cela dit, cette découverte ne changeait en rien ses projets de vengeance. D'ailleurs, c'était sûrement parce que sir Ross appliquait la loi à la lettre, quelles que soient les circonstances, que son frère était mort.

Cette pensée réveilla sa colère. Qui était cet homme pour décider de qui devait mourir ou pas ? Pourquoi s'appuyait-il sur certains faits plutôt que sur d'autres ? Etait-il donc infaillible? Si sage et si parfait qu'il ne pouvait se tromper ? Il devait le croire, en tout cas, l'arrogant personnage !

Pourtant, l'indulgence avec laquelle il avait accueilli le récit de sa brève histoire d'amour la laissait perplexe. La plupart des gens auraient condamné sa conduite, estimant qu'elle s'était comportée comme une dévergondée et qu'elle avait mérité son sort. Sir Ross, lui, s'était montré compréhensif, allant même jusqu'à admettre que lui aussi avait commis des erreurs.

Troublée, elle écarta spontanément le voilage pour mieux le voir.

Comme s'il avait senti son regard, Ross tourna brusquement la tête. Elle n'avait allumé ni lampe ni bougie, mais la lumière de la lune suffisait à l'éclairer et il vit aussitôt qu'elle ne portait qu'une mince chemise de nuit.

Sir Ross était un gentleman. Il aurait dû se détourner

immédiatement. Au lieu de cela, il la contempla avec intensité, tel un loup fixant un lapin imprudent qui se serait aventuré un peu trop loin de son terrier. Malgré son vif embarras, elle prit le temps de soutenir son regard, comptant les secondes en silence : un... deux... À trois, elle recula lentement et laissa retomber le rideau. Les joues en feu, elle s'aperçut que, loin de se frotter les mains d'avoir suscité son intérêt, elle se sentait affreusement mal à l'aise, presque apeurée... comme si son plan de le séduire pour causer sa perte risquait d'entraîner sa propre chute.

Chapitre 2

Comme chaque matin après ses ablutions, Ross revêtit sa tenue habituelle composée d'une veste de couleur sombre et d'un pantalon gris. Après avoir noué sa cravate de soie noire sur sa chemise blanche, il se brossa soigneusement les cheveux. Un dernier coup d'œil dans le miroir lui apprit que ses cernes étaient plus prononcés que d'habitude. Il avait passé une mauvaise nuit. Sophia n'avait cessé de le hanter, et l'idée qu'elle dormait à deux pas n'avait rien arrangé.

Depuis qu'il l'avait aperçue à sa fenêtre, ses longs cheveux défaits ruisselant en boucles légères, presque irréelle dans sa chemise de nuit diaphane, au clair de lune, elle n'avait pas quitté ses pensées. Galvanisé par cette apparition, il imaginait son corps sous le fin tissu et son sang courait plus vite dans ses veines, tel du vif-argent.

Se reprenant avec humeur, il se promit de mettre un terme à ces rêveries nocturnes. Il ne chercherait plus à l'apercevoir à sa fenêtre et travaillerait sérieusement, comme à son habitude, sans se laisser distraire.

Fort de cette décision, il prit le chemin de la cuisine où il se préparerait une cafetière pleine qu'il emporterait dans son bureau. Il effectuerait ensuite sa promenade quotidienne à travers Covent Garden et les rues environnantes, un peu comme un médecin prenant le pouls de son patient préféré. Quelle que soit la qualité des rapports des enquêteurs de Bow Street, voir les choses par soi-même demeurait irremplaçable.

Ross prenait toujours plaisir au réveil progressif de Bow Street.

Juste après le lever du jour, les cloches de Saint-Paul résonnaient. Leur succédait le vacarme des charrettes des maraîchers qui gagnaient le marché, et les cris des vendeurs de muffins et de

journaux qui vantaient leur marchandise. Dès 7 heures, d'alléchantes odeurs de pain chaud s'échappaient de la boulangerie et, à 8 heures, les pubs commençaient à se remplir. Quand 9 heures sonnaient, les bureaux de Bow Street prenaient vie et, une heure plus tard, le magistrat désigné pour siéger - aujourd'hui, Morgan - prenait place au tribunal.

Ross aimait ces rituels matinaux, cette régularité rassurante.

Lorsqu'il entra dans la cuisine, Ernest s'y trouvait déjà. Il dévorait son petit-déjeuner comme s'il n'avait pas mangé depuis des mois. Devant le fourneau, Sophia montrait à la cuisinière comment préparer des petites galettes.

— Tournez-les comme ceci, expliquait-elle en les faisant adroitement sauter dans une poêle.

Une bonne odeur de bacon grillé, de café et de crêpes flottait dans la pièce.

Toute fraîche dans sa robe grise protégée par un tablier blanc qui soulignait sa taille fine, Sophia avait relevé ses cheveux et y avait noué un ruban bleu. Quand elle le vit sur le seuil, un sourire éclaira ses yeux saphir, et Ross s'émut au-delà de toute raison de sa radieuse beauté.

— Bonjour, sir Ross, dit-elle. Prendrez-vous un petit- déjeuner?

— Non, merci, répondit-il machinalement. Seulement une tasse de café. Je ne dé...

Il s'interrompit comme la cuisinière posait sur la table un plat de petits gâteaux à la mûre. Il avait un faible pour les mûres.

— Vous en goûterez bien un ? proposa Sophia.

Tout à coup, il lui semblait moins important de respecter ses habitudes. Pourquoi ne pas prendre le temps de déjeuner vraiment,

pour une fois? Cinq minutes de plus ou de moins ne bouleverseraient pas son emploi du temps.

Ainsi se retrouva-t-il assis devant une assiette de galettes, du bacon et des œufs brouillés. Sophia remplit sa tasse d'un café noir fumant, lui sourit et reprit sa place près du fourneau.

— Ils sont délicieux, monsieur, assura Ernest, la bouche pleine.

Ross goûta les gâteaux, effectivement savoureux, et se mit à manger de bon appétit. Seigneur ! Depuis combien de temps

n'avait-il rien avalé d'autre que les préparations sans attrait d'Eliza ?

Il termina son assiette et Sophia lui resservit du café ainsi qu'une tranche de bacon croustillant à souhait. Ross éprouvait un plaisir inattendu à la regarder se déplacer dans la pièce qui semblait soudain métamorphosée. Il posa subitement sa fourchette et se leva :

— Je dois y aller, annonça-t-il. Merci pour ce petit- déjeuner, mademoiselle Sydney.

Elle lui tendit une dernière tasse de café.

— Vous passerez toute la journée dans votre bureau, monsieur?

Ross secoua la tête, fasciné par les petites mèches qui bouclaient

sur le front de la jeune femme. La chaleur du fourneau avait rougi ses joues. Il avait envie de l'embrasser, de goûter à sa peau pour en découvrir la saveur.

— Je serai dehors la plus grande partie de la matinée, répondit-il d'une voix légèrement altérée. Je suis sur une enquête. Il y a eu un meurtre dans Russell Square la nuit dernière.

— Soyez prudent.

Il y avait bien longtemps qu'on ne lui avait fait une telle recommandation. Ross s'en voulait d'être aussi sensible mais... il ne pouvait ignorer le doux plaisir que cela lui causait. Il hocha

brièvement la tête et décocha un regard circonspect à Sophia avant de sortir.

Elle passa la première moitié de la journée à trier et à ranger l'énorme amoncellement de papiers que Ross avait empilé sur un coin de son bureau, ce qui lui permit de se familiariser avec la salle des archives criminelles, une pièce poussiéreuse où le ménage laissait à désirer. Il lui faudrait des jours, voire des semaines, pour nettoyer et organiser convenablement le classement. Tout en travaillant, elle se remémora les informations qu'elle avait glanées çà et là sur sir Ross. Il était unanimement décrit comme un homme qui se contrôlait toujours parfaitement et en toutes circonstances, Il ne jurait jamais, n'élevait jamais la voix et se gardait de boire à l'excès. Il lui suffisait de distribuer tranquillement ses ordres pour que les officiers de police lui obéissent au doigt et à l'œil. Tous ses collaborateurs l'admiraient, mais ils se plaisaient aussi à plaisanter sur sa nature froidement méthodique.

À ce propos, Sophia doutait qu'il fût si froid. Sous la façade austère, elle percevait une sensualité brûlante qui ne demandait qu'à être libérée de son carcan. À en juger par la passion qui couvait en lui, il n'abordait sûrement pas l'amour avec tiédeur. Il le considérait comme un sentiment bien trop rare et précieux pour être traité à la légère. Avant d'accueillir une femme dans son lit, il faudrait d'abord qu'il l'aime profondément, ce qui impliquait que, si Sophia voulait le séduire, elle devrait commencer par gagner son cœur. Mais comment l'atteindre ? Sans doute en lui offrant la tendresse qui manquait dans sa vie, devina-t-elle. Après tout, ce n'était pas un surhomme. Étant donné le poids des responsabilités qui pesaient sur ses épaules, il serait soulagé de pouvoir s'appuyer sur quelqu'un susceptible d'assouvir ses besoins secrets.

Sophia regagna le bureau de sir Ross. Elle essuyait la poussière qui s'était accumulée sur le rebord de la fenêtre quand elle aperçut l'objet de ses pensées en bas, dans la rue. Il venait d'atteindre la grille et s'arrêta pour parler à une femme qui semblait l'attendre. Elle portait un châle qui couvrait jusqu'à ses cheveux. Sophia se souvint de l'avoir vue, le matin même. Elle avait demandé à parler à sir Ross, mais Vickery l'avait priée de revenir le lendemain, prétextant que le juge était trop occupé pour la recevoir.

Ce dernier ne devait pas l'être à ce point puisqu'il invita l'inconnue à le précéder. Sophia fut touchée de le voir manifester une telle considération envers une femme de classe inférieure. Ses vêtements étaient vraiment usés et son visage hagard, ce qui n'empêcha pas le juge de lui offrir galamment le bras comme s'il s'était agi d'une duchesse.

Lorsqu'il la fit entrer dans son bureau, Sophia remarqua qu'il semblait soucieux.

— Bonjour, mademoiselle Sydney, dit-il en indiquant un fauteuil à sa visiteuse. Je vous présente Mlle Trimmer. Je crois savoir que Vickery l'a éconduite, ce matin.

La femme devait avoir une quarantaine d'années. À ses yeux rouges, on devinait qu'elle venait de pleurer.

— Je crois que M. Vickery craignait que votre emploi du temps ne soit déjà surchargé, expliqua Sophia.

— Je peux toujours me libérer quand c'est nécessaire, répondit sir Ross en s'asseyant à son bureau.

Il s'adressa alors à Mlle Trimmer avec une douceur et une bienveillance dont Sophia ne l'aurait pas cru capable.

— Si j'ai bien compris, mademoiselle Trimmer, vous craignez pour la vie de votre sœur. Pourquoi ?

La femme serra son châle entre ses mains tremblantes.

— Ma jeune sœur, Martha, est mariée à M. Jeremy Fowler...

Elle s'interrompit, trop émue pour poursuivre.

— Quel métier M. Fowler exerce-t-il ?

— Il est apothicaire. Ils habitent au-dessus du magasin, dans le marché Saint-James. Martha et lui ne s'entendent pas toujours très bien. Le mois dernier, ma sœur a fait quelque chose qui l'a rendu furieux. Depuis, je ne l'ai pas revue.

— Elle n'est plus chez elle ?

— Si, mais... son mari l'a enfermée dans une chambre et cela fait quatre semaines qu'il ne l'a pas laissée sortir. Il ne permet à personne de lui rendre visite. Je pense qu'elle est tombée malade et je l'ai supplié de la délivrer, mais il n'a rien voulu entendre. Apparemment, il projette de faire durer la punition.

— Pour quelle raison l'a-t-il punie ?

La honte colora les joues maigres de Martha.

— Je crois qu'elle s'est éprise d'un autre homme. C'est très mal de sa part, je sais. Mais Martha n'est pas mauvaise et je suis sûre qu'elle regrette ce qu'elle a fait et qu'elle aimerait que M. Fowler lui pardonne.

Ses yeux s'embuèrent et elle les essuya avec le coin de son châle.

— Personne ne veut m'aider à libérer ma sœur sous prétexte que c'est une histoire entre son mari et elle. M. Fowler prétend qu'il agit ainsi uniquement parce qu'il aime Martha et qu'elle lui a fait beaucoup de mal. Tout le monde l'approuve, y compris le reste de ma famille.

Les yeux de sir Ross s'étaient durcis.

Je suis toujours atterré d'entendre ces hommes prétendre que c'est par amour qu'ils brutalisent leur épouse. Selon moi, un homme qui aime vraiment sa femme ne lui fera jamais de mal, si grande soit sa trahison.

Son regard se radoucit.

J'envoie un policier à son domicile sur-le-champ.

— Oh, merci, monsieur ! s'écria Mlle Trimmer en pleurant. Que Dieu vous bénisse !

— Savez-vous quels hommes sont disponibles aujourd'hui, mademoiselle Sydney?

— M. Sayer et M. Ruthven, répondit Sophia, soulagée qu'il ait décidé de venir en aide à l'infortunée.

L'idée qu'un mari avait tous les droits sur sa femme était communément répandue, et elle n'aurait pas été surprise qu'il refuse de prendre son cas en considération.

— Allez chercher Ruthven.

Sophia s'empressa d'obéir et revint peu après avec un policier bâti comme une armoire à glace et qui n'avait pas l'air commode. Il était connu pour son goût des affrontements physiques, aussi peu de ses semblables osaient-ils le provoquer. Son cerveau étant en revanche nettement moins développé que ses muscles, sir Ross lui confiait des tâches qui demandaient des aptitudes physiques plutôt qu'intellectuelles.

— Vous allez accompagner Mlle Trimmer à Saint- James, ordonna-t-il calmement. Elle vous emmènera chez sa sœur, dans un appartement situé au-dessus de la boutique de l'apothicaire, Fowler, son mari. Il la retient prisonnière depuis maintenant un mois. Votre mission consiste à la libérer, même si vous rencontrez de la résistance auprès de son époux, ce qui risque fort d'être le cas.

Comprenant que l'on requérait ses services pour une dispute conjugale, le policier fronça les sourcils.

— Je m'apprêtais à me rendre à Tothill Bank... Il y a eu un vol, là-bas, et je...

— Vous irez après. Ce que je vous demande est plus urgent.

— Bien, monsieur, s'inclina le policier, visiblement contrarié.

— Ruthven ? le rappela Ross comme il s'apprêtait à sortir. Qu'en penseriez-vous s'il s'agissait de votre sœur qui était enfermée depuis un mois ?

L'autre réfléchit un instant, puis il parut soudain gêné.

— Je m'en occupe tout de suite, sir Ross.

— Bien. Ah, Ruthven, ce n'est pas tout ! Quand vous aurez libéré Mme Fowler, je veux interroger son mari.

— Dois-je le ramener ici et le mettre en cellule ?

— Non, conduisez-le à Newgate. Il attendra là-bas, ça lui laissera le temps de réfléchir sur ce qu'il a fait.

Une fois le policier et Mlle Trimmer sortis, Sophia observa sir Ross pensivement. Elle s'étonnait de sa réaction. Certes, il était connu pour sa compassion envers les femmes et les enfants, mais il était communément admis qu'une épouse était la propriété de son mari, et que ce dernier avait tous les droits, hormis celui de l'assassiner.

— Cette femme a frappé à la bonne porte, semble- t-il, commenta-t-elle.

— J'aimerais faire endurer à Fowler le même calvaire que celui qu'il a infligé à sa femme, mais je ne peux légalement le garder à Newgate que trois jours... Ce n'est pas suffisant.

Sophia était entièrement d'accord avec lui, mais elle ne put s'empêcher de jouer l'avocat du diable.

— Certains estimeront que Mme Fowler a mérité ce qui lui arrive puisqu'elle a trompé son mari.

— Cela ne lui donne en aucun cas le droit de la traiter de cette manière.

Et vous, comment auriez-vous réagi à la place de Fowler?

La question le surprit, et Sophia se rendit compte qu'en la posant elle donnait à leur conversation un tour plus personnel. Sir Ross l'étudiait attentivement, à présent. Il semblait tendu.

Je ne sais pas, admit-il enfin. Ma femme n'était pas du genre à succomber à de telles tentations. Je ne me suis jamais posé la question.

— Mais si vous vous remariiez ? insista Sophia, fascinée par l'éclat argenté de son regard. L'infidélité éventuelle de votre épouse ne

vous préoccuperait pas?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que je la tiendrais si occupée au lit qu'elle n'aurait ni le temps ni l'envie d'aller voir ailleurs.

Ces paroles firent naître un étrange frémissement au creux du ventre de Sophia. Elles constituaient l'aveu non déguisé d'un appétit sexuel dévorant, ce qui confirmait ce que son intuition lui avait soufflé. Ross n'était pas un homme de demi-mesure. Elle ne put s'empêcher de se demander ce qu'elle ressentirait, une entre ses bras, leurs corps enchevêtrés, sa bouche sur son sein, ses mains la caressant doucement. Elle s'empourpra, partagée entre l'embarras et l'excitation.

— Excusez-moi, murmura-t-il. Je n'aurais pas dû parler aussi franchement.

Nouvelle surprise. Sophia n'avait jamais connu d'hommes capables de s'abaisser à présenter des excuses à une employée, et encore moins à une employée féminine.

— C'est ma faute... Je n'aurais pas dû vous poser des questions aussi personnelles. Je ne sais pas ce qui m'a pris.

— Vraiment ?

Son regard gris capta de nouveau le sien et elle eut du mal à respirer.

Si elle s'efforçait d'en apprendre un peu plus à son sujet, c'était uniquement pour le manipuler, se souvint-elle. Pour l'amener à tomber amoureux d'elle. Malheureusement, il lui devenait de plus en plus difficile d'ignorer l'attraction grandissante que cet homme exerçait sur elle. Elle voulait absolument garder la tête froide, ne pas s'impliquer personnellement quand elle partagerait son lit. Hélas, sir Ross ne manquait pas de qualités. Il était intelligent, compatissant envers les êtres vulnérables, et brûlant de désir sous l'apparente froideur.

À l'instant où elle sentait son cœur flancher en sa faveur, elle pensa à son frère et sa détermination se ranima avec une vigueur nouvelle. Oui, John devait être vengé, sinon sa vie n'aurait eu aucun sens. Oublier cela serait une forme de trahison, et c'était hors de question.

Aussi répondit-elle, après un instant de réflexion calculé :

— J'avoue que vous m'intriguez. Vous parlez rarement de vous-même, de votre passé.

— Mon passé risque de ne pas vous intéresser. Je suis un homme ordinaire issu d'une famille ordinaire.

Ces paroles auraient pu passer pour de la fausse modestie. C'était à coup sûr un magistrat compétent qui avait brillamment réussi. Il se savait sans nul doute intelligent, bel homme, et jouissait d'une réputation irréprochable. Cependant, réalisa-t-elle, il ne se considérait pas comme supérieur aux autres. Il était tellement exigeant avec lui-même, il plaçait la barre si haut qu'il ne risquait pas de l'atteindre.

— Vous n'êtes pas ordinaire, souffla-t-elle. Vous êtes même fascinant.

En tant que veuf non seulement fortuné mais très influent dans la sphère sociale et politique, sir Ross était certainement l'un des célibataires les plus convoités de Londres. Pourtant, la remarque hardie de Sophia le prit complètement au dépourvu. Il la dévisagea avec stupeur, apparemment incapable de trouver une réponse.

i Le silence s'éternisa jusqu'à ce qu'elle se décide à le rompre.

— Je dois m'occuper du dîner. Le prendrez-vous à la cuisine ou ici ? s'enquit-elle en s'efforçant de prendre un ton brusque.

Sir Ross examina son bureau avec une attention démesurée.

— Faites-moi monter un plateau. J'ai du travail, ce soir.

— Vous devriez dormir davantage. Vous travaillez trop.

ii prit une lettre et rompit le cachet de cire.

— Bonne nuit, mademoiselle Sydney, murmura- t-il en commençant à lire.

Sophia quitta la pièce les sourcils froncés. Il refusait de se reposer? Très bien, qu'il n'en fasse qu'à sa tête ! Il creuserait sa tombe prématurément, ce qui lui convenait tout à fait. Elle se

moquait bien qu'il ruine sa santé. Mais elle avait beau être exaspérée, ses cernes l'inquiétaient. Elle tenta alors de se persuader que son souci était motivé par le fait que séduire un homme épuisé et mal nourri lui demanderait des efforts imprévus.

Les jours où Ross siégeait, Sophia lui apportait un plateau dans son bureau. Pendant qu'il mangeait, elle époussetait les étagères et mettait de l'ordre dans ses papiers avant de transporter les dossiers criminels aux archives. Néanmoins, il se révélait incapable de prendre des repas réguliers. La plupart du temps, il considérait ces derniers comme une interruption malvenue dans son travail.

La première fois qu'il refusa de déjeuner sous prétexte qu'il avait trop à faire, Sophia proposa le plateau à Vickery, qui recopiait des rapports de police.

— Vickery est aussi très occupé, intervint Ross. Vous feriez mieux de remporter ce plateau.

— Bien, s'inclina Sophia. Plus tard, peut-être...

— Mais j'ai faim, moi ! se plaignit le clerc qui n'était pas du genre à sauter un repas. En plus, ça sent délicieusement bon, mademoiselle Sydney. Puis-je savoir ce que c'est ?

— Saucisses à la marjolaine, pommes de terre et petits pois à la crème.

Le fumet alléchant aiguisait l'appétit de Ross. Sophia avait pris la cuisine en main avec brio. En quelques jours, elle avait appris à la cuisinière inepte à préparer des plats dignes de ce nom. Elle s'était informée de ses goûts, remarquant qu'il préférait les mets bien relevés et qu'il avait un faible pour le sucré. Récemment, il avait

succombé à sa charlotte à l'orange, à sa tarte aux prunes disposées sur un lit de mélasse et de groseilles, à ses chaussons aux pommes... Il avait déjà les joues moins creuses et flottait un peu moins dans ses vêtements, ce qui plairait sûrement à sa mère qui s'inquiétait toujours de sa minceur.

Vickery ferma les yeux et inhala profondément.

— Petits pois à la crème... Ma mère les préparait comme ça. Dites-moi, mademoiselle Sydney, y ajoutez-vous une pointe de muscade ?

— Oui, et...

— Donnez-lui ce plateau, la coupa Ross avec humeur. Sinon, je n'aurai pas la paix.

Sophia obéit avec un vague sourire d'excuse.

Ravi, Vickery s'empressa de déplier sa serviette.

— Merci, mademoiselle Sydney ! lança-t-il avant qu'elle sorte.

Tandis qu'il signait des mandats d'arrêt, Ross s'irritait d'entendre

les bruits de bouche et les grognements de plaisir de son clerc.

— Êtes-vous obligé de faire autant de bruit ? finit-il par lui demander, agacé.

Vickery engloutit une nouvelle cuillerée de petits pois.

— Pardon, monsieur, mais c'est un repas de roi ! La prochaine fois que vous n'aurez pas le temps de déjeuner, donnez-moi votre plat, je m'en chargerai avec plaisir.

« Il n'y aura pas de prochaine fois », songea Ross, excédé qu'un autre puisse se régaler avec son repas.

À partir de ce jour-là, il déjeuna dans son bureau, et cela devint un rituel sacré que personne ne s'avisa de déranger.

L'influence de Sophia ne tarda pas à s'étendre à d'autres domaines

de sa vie quotidienne. Elle s'assurait par exemple qu'il eût toujours de l'eau chaude pour se raser le matin. Elle ajoutait de la glycérine à son savon afin d'assouplir sa barbe dure. Elle veilla à ce qu'Ernest cire régulièrement ses chaussures, qui en avaient grand besoin.

Un matin, Ross découvrit que la plupart de ses cravates avaient disparu du tiroir de la commode où il les rangeait d'ordinaire. Il se rendit à la cuisine en bras de chemise et trouva Sophia occupée à prendre des notes dans un petit carnet. Il ne portait ni veste ni gilet, et elle ne put s'empêcher de le détailler de la tête aux pieds. Devant l'intérêt qu'il suscitait, Ross en oublia la raison de sa venue.

— Mademoiselle Sydney... commença-t-il d'un ton bourru.

— Mon Dieu, vos cravates ! s'exclama-t-elle. Je les ai lavées et repassées hier, mais j'ai oublié de vous les rapporter. Je vous envoie tout de suite Lucie.

— Merci, fit Ross, distrait par une longue mèche blonde échappée du chignon de la jeune femme.

Il dut lutter contre la tentation de tendre la main et de l'enrouler autour de son doigt.

— Je préfère vous prévenir que vous ne retrouverez pas toutes vos cravates, monsieur.

— Pour quelle raison ? s'étonna-t-il en haussant les sourcils.

— Je les ai vendues au chiffonnier, déclara-t-elle avec un sourire impudent destiné à prévenir toute protestation. Certaines étaient informes et usées jusqu'à la corde. Elles n'étaient pas dignes d'un homme dans votre position. Vous devrez en acheter de nouvelles.

— Je vois.

Titillé par son impertinence, il se pencha vers elle, s'appuyant d'une main au dossier de la chaise sur laquelle elle était assise. Il ne la touchait pas, mais Sophia se sentit prise au piège.

— Eh bien, mademoiselle Sydney, puisque vous avez pris la liberté de disposer de mes cravates sans m'en informer, vous vous

chargerez aussi de les renouveler. Ernest vous escortera dans Bond Street cet après-midi. Vous ferez mettre la note sur mon compte. Je me fie à votre goût.

Elle renversa la tête en arrière pour le regarder. Ses yeux bleus brillaient de plaisir à l'idée de cette expédition.

— Avec plaisir, monsieur.

Ross l'observait avec perplexité. Il y avait bien longtemps que personne ne s'était occupé de choses aussi personnelles que l'achat de ses cravates ou la température de son eau de rasage. Ces attentions lui plaisaient, certes, mais il craignait de ne plus pouvoir s'en passer. Et les motivations de Sophia continuaient de lui échapper.

Il surprit de nouveau son regard dans l'échancrure de sa chemise. Elle baissa vivement les yeux. Il la troublait, cela ne faisait aucun doute. Il eut envie de glisser la main sur sa nuque puis de s'emparer de ses lèvres. Mais il y avait trop longtemps qu'il n'avait fait de telles avances à une femme. Il n'était pas absolument certain qu'elle ne le repousserait pas.

— Mademoiselle Sydney, murmura-t-il en se perdant dans le bleu de ses yeux, la prochaine fois que l'envie de renouveler ma garde-robe vous prendra, je vous conseille de m'en parler avant.

Et avec un sourire coquin, il ajouta :

— Je détesterais être contraint de descendre un matin sans pantalon.

Au grand déplaisir de Ross, il n'était pas le seul, à Bow Street, à apprécier les charmes de Sophia. Comme Morgan l'avait prédit, elle attirait les runners comme une ruche les abeilles. Chaque matin, avant de venir au rapport, ils passaient par la cuisine en prétextant une petite faim, mais ils en profitaient pour plaisanter et flirter avec la jeune femme.

Quand ils découvrirent qu'elle jouait volontiers les infirmières, ils commencèrent à s'inventer qui une migraine qui une petite douleur.

Lorsque Ross apprit qu'elle avait bandé trois chevilles, appliqué deux cataplasmes et apaisé quelques gorges douloureuses en l'espace d'une semaine, il explosa :

— Nom d'un chien ! Vous allez dire à ces maudits policiers que s'ils sont malades, ils n'ont qu'à aller à l'hôpital ! À partir de maintenant, j'interdis à Mlle Sydney de soigner le moindre petit bobo, c'est clair?

Oui, monsieur, répondit Vickery en considérant son patron avec stupéfaction. Je ne vous avais encore jamais vu en colère, monsieur.

— Je ne suis pas en colère !

— Vous criez et vous jurez. Si ce n'est pas de la colère, qu'est-ce que c'est ?

Ross dut prendre sur lui pour se calmer.

— Si j'ai élevé le ton, c'était pour donner plus de poids à mes propos, déclara-t-il sans ciller. Ce que je voulais dire, c'est qu'il est hors de question que les hommes continuent à s'inventer des petites maladies pour se faire dorloter par Mlle Sydney. Elle a suffisamment de travail comme cela... Je ne veux pas que cette bande d'imbéciles la harcèle ainsi !

— Oui, monsieur, répondit Vickery en se détournant.

Mais son patron eut le temps de surprendre un petit sourire sur ses lèvres.

En tout cas, lorsque les patrouilles apprirent que Bow Street s'était doté d'une nouvelle employée plus que jolie, les agents défilèrent à leur tour dans son bureau. Elle les traita tous avec la même politesse amicale. Ross devina toutefois qu'elle restait soigneusement sur ses gardes. Après la façon dont son amant l'avait traitée, tout homme désireux de gagner sa confiance devrait batailler durement.

Ross était intrigué par celui qui avait trahi Sophia. Il ne cessait de se demander à quoi il ressemblait, ce qui l'avait attirée en lui. Cédant finalement à la curiosité, il interrogea Eliza pour savoir si son assistante s'était confiée à elle. C'était le jour de congé de

Sophia. Elle était allée faire quelques emplettes avec Ernest, et Ross constata avec surprise combien Bow Street semblait vide sans elle. À la mi-journée, il se surprit à jeter des coups d'œil impatients à la pendule.

Un sourire en coin apparut sur le visage de la cuisinière quand il la questionna.

Si Sophia m'a dit quoi que ce soit à son sujet, sir Ross, c'était une confidence. Le mois dernier, vous m'avez reproché de jacasser à tort et à travers, alors maintenant, ce que j'entends, je le garde pour moi.

Ross la gratifia d'un regard noir.

- Eliza, permettez-moi de m'étonner que vous ayez choisi le moment précis où je m'intéressais enfin à vos commérages pour décider d'être muette.

Elle découvrit ses dents gâtées dans un large sourire.

— Je vous dirai ce que je sais si vous me dites pourquoi vous voulez le savoir.

Ross afficha un visage inexpressif.

— Je me posais la question uniquement parce je me soucie de son bien-être.

Eliza émit un petit ricanement sceptique.

— Bon, je veux bien vous répondre mais cela doit rester entre nous, d'accord ? Il s'appelait Antony. Il était jeune, séduisant et blond. Elle aime les blonds, voyez-vous.

— Continuez, dit-il en fronçant légèrement les sourcils.

— Ils se sont rencontrés un jour où Mlle Sophia se promenait dans les bois. Lui était à cheval. Elle est tombée sous son charme... Il lui récitait des poèmes, tout ça.

Ross serra les dents en l'imaginant dans les bras du beau poète

blond.

— Il avait malheureusement oublié de préciser qu'il était marié, remarqua-t-il.

— Oui. Il l'a lâchement abandonnée après avoir pris son plaisir. Mlle Sophia a dit que plus jamais elle ne tomberait amoureuse.

— Elle se mariera un jour. C'est seulement une question de temps.

— Elle se mariera probablement, mais pas par amour.

— Il vaut mieux ne pas se marier par amour, de toute façon, jeta-t-il en haussant les épaules.

— C'est exactement l'opinion de Mlle Sophia, affirma Eliza en se dirigeant vers la porte. Vous êtes drôlement raisonnables, tous les deux ! ajouta-t-elle avec un petit gloussement avant de sortir.

Deux semaines plus tard, les inspecteurs Sayer et Gee localisaient enfin Nick Gentry, l'illustre représentant de la pègre londonienne. La nouvelle qu'il avait été emmené à Bow Street pour être interrogé se répandit comme une traînée de poudre, dans les salons comme dans les tavernes. Il fut immédiatement enfermé dans une cellule dont on interdit l'accès à Sophia. Bien entendu, elle brûlait d'envie de s'y rendre pour voir à quoi ressemblait ce personnage si tristement célèbre. Mais sir Ross avait été formel : elle ne devait l'approcher sous aucun prétexte.

La nouvelle de la détention de Nick Gentry ayant fait grand bruit, une foule se forma bientôt à l'entrée du numéro trois, bloquant le passage des véhicules. Son influence était très étendue. Bien qu'il se fît passer pour une sorte de justicier, il avait grandement contribué à l'extension du crime à Londres. À la tête de plusieurs bandes, il leur indiquait où et quand commettre des crimes ou des exactions en toute tranquillité, permettant ainsi aux truands de réussir des actions qui sans lui n'auraient pas abouti. Pickpockets, mendiants, prostituées, meurtriers, tout ce beau monde passait par lui. Il se chargeait aussi d'écouler les marchandises volées.

Sophia aurait aimé ne serait-ce que l'entrevoir, mais il avait été

emmené à Bow Street de nuit et, depuis, sir Ross ne le quittait pas.

— Sir Ross peut seulement le garder trois jours, expliqua Ernest à la jeune femme. Il essaie de lui faire avouer qu'il a aidé ces types à s'évader de Newgate, mais Gentry ne craquera jamais.

-- On dirait que vous l'admirez, observa Sophia.

Le jeune homme réfléchit à la question en rougissant.

— Ben... Nick Gentry n'est pas complètement mauvais. Parfois, il aide les gens... Il leur donne du travail, de l'argent...

— Quel genre de travail ? Sûrement pas du travail légal, en tout cas.

— Il arrête aussi des voleurs et des bandits de grand chemin, comme les policiers. C'est une sorte d'enquêteur privé, quoi.

— D'après sir Ross, il pousse certains au crime pour leur passer ensuite les menottes. En fait, il crée des bandits pour son propre profit, vous ne croyez pas ?

Ernest semblait sur la défensive, à présent.

— Oh, Gentry a ses défauts, personne n'est parfait, mais... je ne sais pas comment vous expliquer...

Sophia le comprenait fort bien, au contraire. Certains êtres possédaient un tel charisme qu'on refusait de voir leurs défauts. Nick Gentry en faisait partie. Il avait captivé l'imagination des aristocrates comme des petites gens, honnêtes ou pas, et sa rivalité avec sir Ross ajoutait à la fascination qu'il exerçait déjà.

Sir Ross ne quitta pas sa cellule de la journée. Il envoya seulement Ernest chercher de l'eau et un dossier concernant Gentry. Sayer et Gee assistèrent à tout l'interrogatoire, mais ils sortirent de temps à autre pour prendre un peu le frais.

Poussée par la curiosité, Sophia s'approcha d'Eddie Sayer qui se trouvait dans la courette située au pied du bâtiment numéro quatre. À l'extérieur, la foule ne cessait de réclamer à grands cris la

libération de Gentry. Heureusement, de hautes grilles les empêchaient d'entrer... à moins qu'un illuminé ne décide de les escalader.

Sayer offrit son visage à la fraîcheur de la brise printanière et inspira profondément. Même si l'air charriait les odeurs familières de Londres où dominaient celles des rues, du fumier et du charbon, elles étaient mille fois préférables à celles de la cellule.

Il se retourna en l'entendant approcher et un sourire pétilla dans ses yeux. Grand et bel homme, il faisait du charme à toutes les femmes qu'il rencontrait, quel que soit leur âge, leur physique et leur disponibilité.

— Ah, mademoiselle Sydney... Je ne pouvais rêver de meilleure compagnie ! Je suis certain que vous venez me proposer un rendez-vous galant. Je ne vous suis donc pas tout à fait indifférent ?

Il s'agissait plus d'une constatation que d'une question.

— En effet, répondit-elle d'un ton ironique, ayant appris que la meilleure manière de tenir tête aux hommes de sir Ross était de rivaliser d'insolence avec eux. L'atmosphère romantique de Bow Street a fini par me gagner. Où pourrions-nous nous voir, monsieur Sayer?

Il grimaça.

— Je crains, hélas, de vous décevoir. Cannon ne m'a accordé que cinq minutes - un peu court pour un rendez-vous galant. Ne m'en veuillez pas.

Sophia croisa les bras et le regarda avec un petit sourire.

— Comment cela se passe-t-il dans la cellule ?

Il soupira, l'air soudain las.

— Cannon n'est pas encore arrivé à en tirer quoi que ce soit. C'est désespérant. Bon, grogna-t-il en se frottant le visage, je suppose qu'il est temps que j'y retourne.

Elle lui souhaita bonne chance et le regarda s'éloigner.

Le soir venu, l'énervement de la foule rassemblée devant les grilles de Bow Street grimpa d'un cran. Cer- tains s'étaient armés de bâtons, d'autres allumaient des petits feux dans la rue. Des bouteilles d'alcool achetées à la taverne voisine circulaient de main en main. Sophia vit avec effroi les vitres des appartements situés de part et d'autre du bureau ouvert au public voler en éclats. Les hommes en colère frappaient sur les portes à coups de poing et de gourdin.

À la nuit tombée, les insurgés avaient perdu toute mesure. Ernest courut prévenir Sophia et les domestiques de rester à l'intérieur pendant que des policiers s'efforçaient de disperser la foule. En cas d'échec, l'armée viendrait leur prêter main-forte.

— Ne vous en faites pas, déclara Eliza à la jeune femme, l'émeute sera bientôt matée. Nos policiers sont efficaces et courageux. Avec eux, on ne risque rien.

— Où est sir Ross ? demanda Sophia à Ernest, en s'efforçant de demeurer calme malgré la clameur enfiévrée qui montait de la rue.

— Toujours dans la cellule avec Gentry. Il a dit qu'il le tuerait de ses propres mains s'il le fallait, plutôt que de laisser les émeutiers l'emmener.

Une fois le jeune homme reparti, Sophia regagna son poste d'observation, à la fenêtre. Elle sursauta quand des bouteilles et des pierres heurtèrent les murs du bâtiment.

— Ils ont perdu l'esprit ! Est-ce que sir Ross est au courant de ce qui se passe ? Ces enragés vont finir par tout casser !

Les trois femmes sursautèrent violemment quand une pierre fracassa l'un des carreaux de la fenêtre où elles étaient postées.

— Mon Dieu ! s'exclama Eliza.

— Qu'allons-nous faire ? s'écria Lucie.

— Éloignez-vous des fenêtres, ordonna Sophia. Je cours prévenir sir

Ross.

Dehors, les cris étaient assourdissants et une fumée âcre piquait les yeux et la gorge. À présent, la foule brandissait une échelle. Sophia empoigna ses jupes et traversa la cour en hâte.

Un escalier descendait vers un passage obscur. Elle s'y engagea avec précaution, car les marches étaient humides et glissantes. Les murs étaient couverts de moisissures et une horrible odeur d'urine flottait dans l'air. Des voix masculines, dont celle de Ross, lui parvinrent. Une faible lumière éclairait une petite pièce au bout du couloir. Elle s'y dirigea. Par un soupirail percé dans le mur du fond, on percevait le grondement du peuple en colère.

Elle aperçut deux policiers, sir Ross ainsi qu'un homme de haute taille, élégamment vêtu, l'épaule négligemment appuyée contre le mur, les mains dans les poches. Nick Gentry sans doute. Il lui tournait le dos et, avant qu'elle ait le temps de voir son visage, sir Ross pivota. Dès qu'il la vit, il se dirigea vers elle au pas de charge.

— Que diable faites-vous ici ? jeta-t-il d'un ton coupant.

Malgré le froid qui régnait, il avait ôté sa veste. Ses épaules

puissantes et ses bras musclés étaient visibles sous le fin tissu. Sophia leva les yeux sur lui et rencontra son regard gris brûlant de colère.

— Je vous avais interdit de descendre ici, aboya-t-il.

— Je suis désolée, mais il faut que vous sachiez que...

— Quand je vous donne un ordre, vous obéissez, quoi qu'il arrive. C'est compris ?

— Oui, mon seigneur et maître, rétorqua-t-elle ironiquement, furieuse à son tour. Quoi qu'il en soit, je vous informe que la foule est sur le point d'assiéger le numéro quatre. Les agents ne pourront pas les contenir bien longtemps. Ils ont déjà cassé plusieurs carreaux. Si vous n'envoyez pas l'armée, ils vont incendier les deux bâtiments.

— Sayer, appela Ross. Allez voir ce qui se passe là- haut. Faites appel aux gardes à cheval si nécessaire. Quant à vous, retournez d'où vous venez et restez enfermée jusqu'à nouvel ordre.

Ulcérée de s'entendre parler sur ce ton, elle tourna les talons et quitta les lieux d'un pas rageur.

Par le soupirail, Nick Gentry la vit traverser la cour.

— Joli brin de fille, commenta-t-il. Tu l'as engagée pour faire tes cuivres, Cannon? Quand j'en aurai fini avec toi, je la prendrai à mon service.

Habitué au langage de la rue, Ross n'ignorait pas la signification de l'expression «faire les cuivres». Elle se référait à un style de lits métalliques ornés de cuivres et à ce qu'un couple pouvait y faire.

D'ordinaire, les railleries de ses prisonniers ne l'atteignaient pas, mais celle-ci faisait allusion à Sophia comme à une vulgaire prostituée. Il n'en fallut pas plus pour que Ross perde le contrôle.

— Je te conseille de la boucler, siffla-t-il. Sinon je me chargerai de te réduire au silence.

Un sourire satisfait apparut sur les lèvres de Gentry.

— Tu as passé la journée à essayer de me faire parler et, maintenant, tu voudrais que je me taise ?

Nick Gentry était non seulement jeune et élégamment vêtu, il était aussi fort beau - le cheveu noir, l'œil bleu. S'il ne s'exprimait pas tout à fait comme un gentleman, son accent ne sentait pas les bas-fonds, si bien qu'il pouvait aisément passer pour l'un de ces jeunes aristocrates oisifs qui employaient leur temps à jouer et à courir les filles en attendant leur héritage. Cependant, quelque chose d'indéfinissable dans son visage trahissait le voyou. La froideur de son regard, peut- être, ou ses petits sourires entendus. Il avait appris à la manière forte que la vie n'était qu'un dur combat pour conquérir le pouvoir, et il avait la ferme intention de le gagner. Il jouait la partie selon ses propres règles, dans lesquelles les mots loyauté, honnêteté, pitié n'avaient pas cours. Ross se demandait

comment ce dévoyé s'était acquis la sympathie des foules.

Gentry l'observait d'un air pénétrant, comme s'il lisait dans ses pensées.

— La nuit s'annonce difficile, Cannon. Écoute... ils vont réduire cet endroit en cendres si tu ne me libères pas.

— Tu n'iras nulle part durant les deux prochains jours. Tu mijoteras dans cette cellule aussi longtemps que je pourrai légalement t'y garder. Alors mets-toi à l'aise.

— Dans ce trou à rat ? riposta Gentry. Pas question.

Chapitre 3

Dehors, l'émeute avait échappé à tout contrôle. Des hommes escaladaient la grille et sautaient dans la cour avant de se diriger vers l'entrée des bâtiments en longeant les murs, tels des rôdeurs. Des gardes à cheval essayaient sans grand succès de disperser les insurgés survoltés.

Sophia courut se réfugier au numéro trois, mais il était déjà assiégé. Des cris résonnaient un peu partout. Les policiers avaient menotté les protestataires les plus violents et Vickery s'efforçait de relever leurs noms. Quand il aperçut Sophia, il lui cria quelque chose qu'elle n'entendit pas à cause du vacarme mais, à son geste, elle comprit qu'il lui demandait de partir.

Elle faisait demi-tour quand un groupe s'engouffra dans l'entrée. Bousculée, puis brutalement projetée contre le mur, ses narines furent agressées par une odeur immonde d'alcool mêlée de crasse. Des mains la palpèrent, se refermèrent sur ses seins.

— Monsieur Vickery! Monsieur Vickery ! hurla-t-elle, affolée.

Mais elle avait disparu derrière un groupe d'excités et sa voix se

perdit dans le chahut assourdissant. L'un d'eux tira sur sa robe et dénuda une épaule. La vue de sa peau lisse et blanche les enflamma. Elle se débattit, mais elle fut repoussée sans douceur contre le mur. Sa tête heurta la paroi, le choc lui coupa le souffle. Quel- qu'un lui empoigna les cheveux et tira si fort qu'elle en eut les larmes aux yeux.

— Dégagez ! hurla un policier en se frayant un passage jusqu'à elle. Ne la touchez pas, bande de porcs !

Sophia se retourna vivement pour échapper aux mains répugnantes et se plaqua contre le mur en essayant de respirer normalement. Elle étouffait. Au bord de l'évanouissement, elle gémit :

— Arrêtez... Laissez-moi... laissez-moi... !

Tout à coup, la pression ignoble se relâcha. Il y eut des bruits sourds, des cris de douleur. Tournant la tête, elle aperçut une haute silhouette sombre se détachant au milieu de la marée humaine. Sir Ross ! Son regard gris était rivé sur elle, son expression étrange, à la fois hagarde et violente. Il fendait la foule avec une efficacité redoutable, se frayant un passage en frappant brutalement tous ceux qui se mettaient en travers de sa route.

Dès qu'il atteignit Sophia, il la prit dans ses bras, lui offrant le rempart protecteur de son corps. Elle s'accrocha à lui avec un soulagement infini, acceptant aveuglément sa protection. Blottie contre lui, elle l'entendit annoncer d'une voix de stentor que Nick Gentry resterait en détention et que tous ceux qui avaient investi ces bureaux seraient arrêtés et envoyés à Newgate. Ses paroles eurent un effet immédiat. À l'idée de se retrouver dans la prison tristement célèbre, ceux qui se trouvaient près de la sortie quittèrent les lieux en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

— Jensen, Walker, Gee ! Allez rétablir l'ordre dans le pub d'en face et enfermez les insurgés dans la cave. Flagstad, doublez les patrouilles à cheval pour disperser la foule. Vickery, vous relèverez les noms plus tard. Pour l'instant, sortez et rappelez-leur la loi contre les rassemblements séditieux.

— Sir Ross, je ne me souviens pas précisément des termes... avoua

anxieusement le clerc.

— Eh bien, improvisez !

Cette remarque suscita les sarcasmes et les rires des émeutiers que les policiers expulsaient du hall.

Une main tâtonna dans les jupes de Sophia et elle se pressa contre sir Ross, nouant les bras autour de son torse.

— Toi ! tonna-t-il. Pose encore la main sur cette femme et je te la coupe... ainsi qu'une autre partie de ton anatomie !

Un nouvel éclat de rire s'éleva. Serrée contre le juge, Sophia s'émerveillait de la facilité avec laquelle il avait pris le contrôle de la situation. Il écarta les jambes pour mieux l'envelopper dans son étreinte protectrice et elle sentit les muscles de son dos jouer sous ses doigts.

La joue contre son torse ferme, elle respira son odeur, et se demanda, troublée, ce qu'elle éprouverait en se retrouvant nue contre ce corps si viril... Déglutissant avec peine, elle leva un instant les yeux sur sa mâchoire ombrée d'une barbe naissante. Sa grande main était plaquée dans son dos, mais elle l'imagina sur son sein, le pressant pendant que son pouce se concentrerait sur la petite pointe dressée...

« Dieu du ciel... ne pense pas à ça ! » se tança-t-elle. Hélas, une chaleur traîtresse s'était insinuée en elle, qui l'empêchait presque de respirer et la faisait trembler. Elle mourait d'envie de se frotter contre lui, d'écraser sa bouche sur la sienne.

— Tout va bien, murmura-t-il tout contre son oreille. N'ayez pas peur.

Il avait pris son tremblement pour de la frayeur. Tant mieux. Il était préférable qu'il la croie lâche plutôt que frémissante de désir. Mortifiée, elle s'efforça de se calmer. Humectant ses lèvres sèches, elle parla dans les plis de sa chemise.

— Je suis heureuse que vous vous soyez enfin décidé à intervenir, fit-elle en essayant de paraître effrontée.

Ross émit un petit bruit qui aurait tout aussi bien pu être un signe d'irritation que d'amusement.

— J'étais occupé avec Gentry.

— J'ai bien cru que ces brutes allaient m'écraser.

A son grand étonnement, il resserra son étreinte.

— C'est fini. Personne ne vous fera le moindre mal.

Sophia comprit alors que c'était l'occasion ou jamais d'entreprendre son travail de séduction. Il était incapable de résister à une demoiselle en détresse et elle devait en profiter. Surmontant tant bien que mal son embarras, elle resta accrochée à lui comme si la peur l'empêchait de s'en détacher.

— J'ai appelé M. Vickery mais il ne m'a pas entendue, dit-elle d'une voix plaintive.

Il lui caressa le dos en murmurant des paroles de réconfort. Elle avait beau essayer de rester de marbre, des frissons insidieux continuaient de la parcourir. Elle ferma les yeux en se demandant combien de temps elle serait capable d'endurer la subtile caresse de ses mains. Les pointes de ses seins pressés contre sa poitrine durcirent.

Avec douceur, il coinça une mèche blonde derrière son oreille.

— Ils vous ont fait mal, Sophia ?

— Je... un peu, répondit-elle en enroulant les bras autour de son cou.

Elle se sentait merveilleusement bien contre lui, en sécurité. Elle serait volontiers restée ainsi à jamais. Une petite voix lui souffla qu'il était son ennemi... mais pour l'heure, cela lui semblait secondaire.

Le hall commençait à se vider. Sans prévenir, sir Ross la souleva dans ses bras.

Oh, je... c'est inutile. Je peux marcher, je...

Ignorant ses protestations, il traversa le hall à grands pas. Habituée depuis longtemps à se débrouiller seule, Sophia se sentait gênée de jouer ainsi les femmes sans défense. Mais elle s'était fixé un but, et ne devait pas le perdre de vue. Forte de cette conviction, elle posa la tête au creux de son cou, les joues en feu. Heureusement, les policiers et les insoumis étaient bien trop occupés pour prêter attention à eux.

Sir Ross gravit l'escalier et l'emmena jusqu'à son bureau où il la déposa sur le sol avec précaution.

— Ça va ?

Elle hocha la tête, le cœur battant à tout rompre.

— Je voulais m'excuser pour tout à l'heure. Quand vous êtes arrivée dans la cellule, nous en étions à un moment de l'interrogatoire particulièrement tendu et...

— Je suis désolée.

— Laissez-moi terminer.

Un sourire adoucit soudain la ligne ferme de ses lèvres et il ajouta:

— Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi prompt à m'interrompre. Sophia se mordit la lèvre pour ne pas répondre et le sourire de Ross s'élargit.

— Questionner Gentry n'est pas une mince affaire, et quand vous avez fait irruption dans la cellule, j'ai perdu patience. Cela m'arrive rarement et je le regrette.

Une fois de plus, elle s'étonna qu'un homme dans sa position éprouve le besoin de se justifier pour une offense aussi minime.

— Pourquoi est-il si important que je ne m'approche pas de cette cellule ?

Cédant à la tentation, il saisit une mèche qui lui tombait sur l'épaule

et la fit lentement glisser entre ses doigts.

— Quand je vous ai engagée, je vous ai promis de vous protéger. Il y a des choses auxquelles une femme ne devrait jamais être exposée. Cette cellule a vu passer les plus viles créatures de la terre.

— Comme Nick Gentry ?

— Entre autres. Je trouve déjà suffisamment affligeant que vous ayez à croiser tous les voyous qui passent par Bow Street.

— Je vous rappelle que je ne suis plus une enfant. J'ai vingt-huit ans.

Pour une raison qui échappa à la jeune femme, une lueur amusée dansa dans les yeux gris.

— Eh bien, en dépit de votre grand âge, j'aimerais préserver votre innocence le plus possible.

— Je ne suis pas innocente. Et vous le savez très bien.

Il lâcha ses cheveux et suivit le contour de son visage du doigt.

— Vous êtes innocente, Sophia. Comme je vous le dis depuis le début, votre place n'est pas ici. Vous devriez épouser un homme capable de prendre soin de vous.

— Je ne veux pas me marier. Jamais.

— Ah bon? s'étonna-t-il, sans rire pour autant, ce qui la surprit. Pourquoi? À cause de votre déception amoureuse ? Le temps se chargera de vous la fàire oublier.

— Vous croyez ?

Ce n'était pas ce qu'elle avait appris sur Anthony qui l'avait rendue méfiante face à l'amour. C'était ce qu'elle avait appris sur elle-même.

— Les hommes dignes de confiance existent, affirma-t-il sérieusement. Un jour, vous rencontrerez un homme honnête et

respectueux et vous l'épouserez.

Sophia battit des cils avec art.

— Mais si je quitte Bow Street, qui prendra soin de vous?

Il éclata de rire et sa main retomba le long de son corps.

— Vous ne pouvez passer le reste de votre vie à travailler pour un vieux juge renfrogné.

Sa description de lui-même la fit sourire. Au lieu de lui répondre, elle fit quelques pas dans le bureau en promenant un œil critique.

— Il faut que je fasse du rangement ici.

— Il est tard. Cela attendra demain.

— D'accord, je vais me reposer... si vous y allez aussi.

Cette suggestion sembla l'ennuyer.

— Non, j'ai encore beaucoup à faire. Bonsoir, mademoiselle Sydney.

Elle aurait dû s'incliner sans discuter, elle le savait, mais ses yeux cernés, ses traits tirés prouvaient qu'il était épuisé. Seigneur, pourquoi s'imposait-il un rythme pareil ?

— Je n'ai pas besoin de plus de sommeil que vous, monsieur. Si vous veillez, je peux en faire autant. Ce n'est pas l'occupation qui manque ici.

Il fronça les sourcils.

— Allez vous coucher, mademoiselle Sydney.

— Pas tant que vous serez debout, s'obstina-t-elle.

— Je ne vois vraiment pas pourquoi vous tenez tellement à aller vous coucher en même temps que moi. À moins que vous ne soyez en train de suggérer que nous pourrions y aller ensemble.

De toute évidence, cette remarque était destinée à la réduire au

silence.

Une réponse déplacée lui vint à l'esprit et elle dut se mordre la langue pour ne pas rétorquer : « Pourquoi pas ? » Pourtant, il était temps de faire un pas de plus dans le jeu de la séduction. Elle se lança.

— Très bien. Si c'est la seule façon de vous obliger à vous reposer... je suis d'accord.

Il se figea et un lourd silence tomba entre eux. Mon Dieu, songea-t-elle, prise de panique. Je l'ai dit ! Comment allait-il réagir? En tant que gentleman, il devait refuser mais... quelque chose dans son regard alarma la jeune femme. Et s'il acceptait? Cela faisait partie de son plan, c'était ce qu'elle voulait. Pourtant, elle était terrifiée tout à coup.

Terrifiée, parce qu'elle se rendait compte à quel point elle le désirait.

Il s'approcha d'elle lentement. Chaque fois qu'il faisait un pas, elle reculait. Ainsi se retrouva-t-elle le dos contre la porte. Il plaqua les mains sur le battant, de part et d'autre de son visage cramoisi, sans la lâcher des yeux.

— Dans ma chambre ou dans la vôtre ? demanda- t-il doucement.

Il s'attendait peut-être qu'elle flanche, qu'elle fasse marche arrière, qu'elle s'enfuie. Elle serra les poings et répliqua :

— Laquelle préférez-vous ?

Il l'étudia, la tête inclinée de côté, le regard étrangement caressant.

— La mienne. Mon lit est plus grand.

— Oh... souffla-t-elle, incapable de trouver autre chose à répondre.

Son cœur battait à grands coups, elle se sentait soudain oppressée.

Ross l'observait comme s'il lisait en elle, percevait chacune de ses pensées, chacune de ses émotions.

— Toutefois, si nous nous retirons ensemble, je doute que nous nous reposions beaucoup, chuchota- t-il.

— C'est... c'est probable...

— En conséquence, je pense qu'il serait plus sage que nous nous en tenions à nos dispositions habituelles.

— Nos...

Que vous dormiez dans votre lit et moi dans le mien.

Une vague de soulagement la submergea sous laquelle elle perçut néanmoins une pointe de regret.

— Vous ne vous coucherez pas tard, n'est-ce pas ?

— Dieu du ciel, vous êtes tenace ! Non, je préfère suivre vos conseils plutôt que d'affronter les conséquences si je n'en fais rien.

Il s'écarta et lui ouvrit la porte. Elle allait la franchir quand il la retint.

— Mademoiselle Sydney, juste une petite chose...

— Oui?

Il tendit la main et la referma sur sa nuque. Prise de court, Sophia ne bougea pas. Elle se raidit tandis qu'il se penchait lentement sur elle. Il posa ses lèvres sur les siennes et ce seul contact la priva totalement de défense. Elle se sentait à sa merci, comme si elle avait été enchaînée à lui.

Au début, il l'embrassa avec douceur, prudemment presque, comme s'il craignait de la brusquer, mais très vite il se montra plus exigeant, l'invitant à lui répondre plus franchement. Le goût de ses lèvres, son odeur, l'intimité de ce baiser monta à la tête de Sophia comme s'il s'était agi d'une drogue puissante. Il insinua sa langue dans sa bouche. Timidement, d'abord, puis avec hardiesse. Anthony ne l'avait jamais embrassée de cette manière. Ross semblait se nourrir de sa passion grandissante. Vaincue, elle chancela et s'accrocha à lui.

Oh, si seulement il pouvait l'attirer à lui de sorte qu'elle sente son corps contre le sien!... Mais non. Il se contentait de lui emprisonner la nuque et de goûter à sa bouche avec une ardeur qui la consumait. Il tenait en bride le désir qui couvait en lui, elle le sentait. Elle devait l'amener à y céder, alors elle prit son visage entre ses mains, le caressa doucement.

I Un grondement vibra dans la gorge de Ross. Tout à coup, il la saisit aux épaules et l'éloigna de lui malgré son gémissement de protestation. Elle le fixa avec stupeur. L'espace d'un instant, seuls leurs souffles précipités troublèrent le silence. Jamais aucun homme ne l'avait dévorée ainsi du regard, jamais. On aurait dit qu'il voulait la posséder tout entière, corps et âme. Totalement. Et la façon dont elle sentait son propre corps lui répondre, les désirs puissants et innommables qu'il éveillait en elle l'effrayèrent et la choquèrent.

Il la considérait gravement, à présent.

— Bonne nuit, Sophia.

Elle marmonna une vague réponse et sortit, se retenant pour ne pas courir. Elle regagna le numéro quatre l'esprit en déroute, remarquant à peine que la foule s'était dispersée et que le calme était revenu.

Comme elle entrait dans la résidence privée, elle constata qu'Eliza et Lucie avaient balayé les vitres brisées. Elles s'occupaient à présent de tendre des linges huilés devant les fenêtres.

— Mademoiselle Sophia ! s'écria Eliza en découvrant sa robe déchirée et ses cheveux défaits. Que vous est-il arrivé ? Vous êtes tombée aux mains de ces excités ?

— Non, répondit-elle distraitement. Il y a eu une bousculade, mais sir Ross est intervenu et tout est rentré dans l'ordre.

Elle s'apprêtait à prendre un balai pour continuer le nettoyage mais les deux femmes l'en dissuadèrent, lui conseillant plutôt d'aller se reposer. Après une hésitation, Sophia se résigna à allumer une bougie et à regagner sa chambre.

Dès qu'elle fut seule, elle s'abandonna à ses pensées... L'éclat du regard gris de sir Ross, la façon dont sa poitrine se soulevait quand il respirait, la chaleur de sa bouche, le goût grisant de son baiser... tout cela la poursuivait.

Sophia comprit alors qu'Anthony se vantait de ses talents d'amant mais qu'il n'était qu'un balourd en réalité. En l'espace de quelques minutes, sir Ross l'avait embrasée comme jamais elle ne l'avait été... et ils n'avaient échangé qu'un simple baiser. Elle prit conscience que si elle faisait l'amour avec lui, elle n'en sortirait pas indemne. À la fois furieuse et désemparée, elle se demanda pourquoi sir Ross n'était pas le gros bonhomme idiot et suffisant qu'elle avait imaginé.

Il lui serait beaucoup plus difficile que prévu de mener sa mission à bien et de le trahir sans y laisser des plumes.

Découragée, elle se lava le visage à l'eau fraîche et enfila sa chemise de nuit. Son corps vibrait encore du désir que les mains et les lèvres de sir Ross avaient éveillé en elle. Un bougeoir à la main, elle alla à la fenêtre et écarta le rideau. Tout Bow Street ou presque était plongé dans l'obscurité, mais de la lumière brillait dans le bureau de sir Ross. Elle distinguait le contour sombre de sa tête. Il était assis à sa table.

«Toujours à travailler», soupira-t-elle. Il lui avait pourtant promis de se reposer.

Comme s'il avait senti qu'elle l'observait, il se leva, s'étira et jeta un coup d'œil vers la fenêtre. Elle ne distinguait pas ses traits, à demi noyés dans l'ombre mais, un instant plus tard, il inclina la tête en un salut moqueur, éteignit sa lampe et quitta la pièce.

Chapitre 4

Ross interrogea Gentry trois jours durant, sans relâche, à la manière rude qui amenait généralement les plus durs aux aveux. Mais Gentry était d'une autre trempe que les hommes auxquels Ross avait eu affaire jusqu'ici. Il faisait preuve à la fois d'une volonté de fer et d'une décontraction insolente, comme ceux qui n'ont rien à craindre ni rien à perdre. Le juge essaya en vain de trouver la faille en lui. Il n'obtint pas la moindre information significative sur ses

activités illicites, son passé, ses relations avec plusieurs groupes criminels de Londres. Rien.

Comme toute la ville avait les yeux sur lui, il ne s'avisa pas de prolonger le délai légal de la détention d'une minute. À l'aube du troisième jour, Ross ordonna la remise en liberté de Gentry. L'heure plus que matinale dissuada ceux qui s'étaient rassemblés quotidiennement pour le soutenir dans le calme de former un comité d'accueil à sa sortie de Bow Street.

Dissimulant sa mauvaise humeur derrière un masque inexpressif, Ross regagna son bureau sans s'arrêter pour prendre un petit-déjeuner. Il n'avait envie ni de manger ni de retrouver la chaleur nouvelle de la cuisine, ses odeurs appétissantes, Sophia et ses petites attentions. Il n'aspirait qu'à une chose : s'asseoir à sa table et s'immerger dans le travail.

Aujourd'hui, c'était Grant Morgan qui siégeait et Ross s'en réjouit. Il ne se sentait pas disposé à s'entendre débiter des chefs d'accusation, à faire le tri dans les témoignages, à poser des questions pour essayer de déterminer l'innocence ou la culpabilité. Il préférait ruminer seul dans son coin.

Comme à son habitude, Morgan s'arrêta pour bavarder avec lui quelques minutes avant d'aller au tribunal. Il était l'un des rares dont Ross appréciait la compagnie, l'un des rares à comprendre et à partager sa détermination à mettre Gentry sous les verrous. Six mois plus tôt, Morgan avait été promu du grade d'inspecteur de police à celui d'adjoint au juge, et jamais il n'avait déçu la confiance que Ross lui avait témoignée. En tant qu'enquêteur, Morgan était connu pour son caractère impulsif autant que pour son intelligence et son courage. Certains craignaient qu'il ne se montre pas à la hauteur de son nouveau poste de magistrat à Bow Street.

— Ton défaut, c'est de te faire une opinion trop vite, sans prendre le temps d'examiner soigneusement toutes les preuves, lui avait souvent fait remarquer Ross.

— Je marche à l'instinct, avait rétorqué Morgan.

— C'est une bonne chose, à condition de rester ouvert à toutes les

possibilités. L'intuition n'est jamais infaillible.

— Pas même la tienne ?

— Pas même la mienne.

Morgan avait fait de rapides progrès, se montrant plus réfléchi, plus souple dans ses jugements. En tant que juge, il était peut-être plus sévère que Ross, mais il veillait toujours à rester scrupuleusement juste. Le jour où Ross se retirerait, il lui laisserait sans regret son poste de juge et de chef de la police. Mais il n'en était pas encore là. Il n'était pas pressé de prendre sa retraite.

Les deux hommes discutaient quand on frappa doucement à la porte.

— Entrez, dit sèchement Ross.

C'était Sophia, chargée d'une cafetière fumante. Ross essaya de réprimer la bouffée de plaisir que son apparition suscitait en lui. Sous une courte pèlerine à manches longues dont la couleur bleu saphir rehaussait celle de ses yeux, elle portait une robe grise qui soulignait sa minceur. Un bonnet de dentelle dissimulait en grande partie ses cheveux et il eut envie de les en libérer sur-le-champ.

Après leur baiser de la nuit de l'émeute, Ross et Sophia avaient tacitement décidé de s'éviter. Ross s'était concentré sur Gentry, et les rares fois où il avait croisé Sophia, elle avait évité son regard. Mais il avait remarqué que ses mains tremblaient lorsqu'elle lui servait son petit-déjeuner ou son café. Visiblement, cet épisode entre eux l'avait perturbée.

Elle n'avait pas semblé détester ce baiser. Au contraire, elle y avait répondu avec une douceur des plus... plaisantes. Des plus excitantes. Tout d'abord, sa maladresse l'avait surpris. Elle l'avait embrassé comme une novice en la matière. Peut-être son amant n'aimait- il pas les baisers ? En tout cas, elle avait beaucoup à apprendre sur le sujet. Qu'à cela ne tienne : il l'initierait volontiers dans ce domaine, et dans bien d'autres, d'ailleurs. Elle était la femme la plus follement désirable qu'il ait jamais connue.

— Bonjour, dit-elle.

Ross remarqua aussitôt qu'elle était sur ses gardes.

— Je voulais vous apporter un peu de café frais avant de sortir, continua-t-elle en remplissant sa tasse.

— Vous sortez ? Où allez-vous ? s'enquit Ross en se souvenant avec contrariété que c'était son jour de congé.

— Au marché. Eliza ne peut y aller. Ce matin, elle est tombée dans l'escalier et elle souffre du genou. Ce n'est pas grave mais il vaut mieux qu'elle se repose.

— Qui vous accompagne ?

— Personne.

— Même pas Lucie ?

— Elle est partie hier rendre visite à sa famille à la campagne, lui rappela-t-elle.

Ross connaissait mieux que personne la faune, faite de pickpockets et de mauvais garçons en tout genre, qui hantait Covent Garden. Il n était pas prudent qu'une femme telle que Sophia s'y aventure seule, d'autant qu'elle était à Londres depuis trop peu de temps pour être armée contre les dangers de la capitale. Elle risquait de se faire voler, enlever, violer... Il ne supportait même pas d'y penser.

— Vous n'irez pas seule, décréta-t-il. Les petits voyous du voisinage ne manqueront pas de vous importuner.

— Eliza sort souvent seule et elle n'a jamais eu de problèmes.

— Je préfère ne pas répondre à cela, sachant que je me montrerais désobligeant envers Eliza. Quoi qu'il en soit, vous n'irez pas à Covent Garden seule. Demandez à un policier de vous accompagner.

— Ils sont tous partis, intervint Morgan en regardant tour à tour Ross et Sophia avec un intérêt non déguisé.

— Tous ? répéta Ross, ennuyé.

— Oui. Tu as envoyé Flagstad à la banque d'Angleterre, Ruthven enquête sur un cambrioleur et Gess est...

— Et Ernest ? le coupa Ross.

— Parti livrer la dernière édition du Hue and Cry chez l'imprimeur.

Ross reporta son attention sur Sophia.

— Attendez le retour d'Ernest.

— La matinée sera déjà bien avancée et les meilleures marchandises seront parties ! s'indigna-t-elle. Il est déjà presque trop tard, d'ailleurs.

— C'est bien dommage, déclara Ross sans l'ombre d'un regret. Parce que vous n'irez pas seule, point final.

Sophia se pencha sur le bureau et, pour la première fois depuis deux jours, elle le regarda droit dans les yeux. Il éprouva un vif plaisir à voir le défi luire dans ses prunelles assombries par la colère.

— Sir Ross, quand je vous ai rencontré pour la première fois, je me suis demandé si vous aviez un quelconque défaut. Je sais à présent que vous en avez.

— Ah? fit-il en levant un sourcil. Et quels sont-ils?

— Vous êtes arrogant et têtu comme une mule.

Morgan laissa échapper un rire.

— Il vous a fallu un mois entier pour vous en rendre compte, mademoiselle Sydney? jeta-t-il plaisamment.

— Je ne suis pas arrogant, se défendit Ross. J'essaie seulement de voir où se trouve l'intérêt de chacun.

Sophia le considéra attentivement, le visage empreint d'un vif amusement. Ross attendait la suite, fasciné. Tout à coup, son regard

s'éclaira, comme si elle venait d'entrevoir la parade.

— Très bien, sir Ross, je n'irai pas au marché seule, mais avec la seule escorte possible, semble-t-il, c'est-à- dire vous. Rendez-vous devant l'entrée dans dix minutes.

Sidéré, Ross en resta coi. Il s'était fait manipuler, conclut-il avec agacement. Et fort adroitement. D'un autre côté, il y avait bien longtemps que cela ne lui était pas arrivé et, pour une raison qui lui échappait, il trouvait cela plutôt divertissant.

Une fois la porte refermée, Morgan se tourna vers Ross et l'examina d'un air pensif.

— Pourquoi me fixes-tu comme ça ?

— Je ne t'avais encore jamais vu te chamailler avec quelqu'un.

— Je ne me chamaillais pas, je discutais.

— Mon œil ! Non seulement tu te chamaillais, mais il y avait du flirt dans l'air.

— J'évoquais un problème de sécurité, Morgan. Cela n'a rien à voir avec le flirt.

Un sourire ironique apparut sur les lèvres de son adjoint.

— Si tu le dis.

Ross vida sa tasse d'un trait avant de se lever pour enfiler son manteau.

— Où vas-tu ? s'étonna Morgan.

Le juge attrapa une pile de documents sur le bureau et les posa devant lui.

— Au marché, bien sûr. Vérifie ces mandats d'arrêt pour moi, d'accord ?

— Mais... mais... je dois me préparer pour aller siéger!

— L'audience n'ouvre pas avant un quart d'heure. Pour l'amour de Dieu, combien de temps te faut-il pour te préparer? rétorqua Ross en réprimant un sourire.

Et il quitta le bureau, le cœur étrangement léger.

Sophia connaissait bien la célèbre place pour y être souvent venue avec Eliza. Sous les arcades qui la bordaient on trouvait les meilleurs fruits et légumes, les plus belles fleurs de la ville. Nobles, voleurs, comédiens, écrivains et filles de joie s'y côtoyaient allègrement. Ici, on oubliait momentanément sa classe et son rang, et il en résultait une joyeuse atmosphère de fête.

Ce jour-là, des jongleurs, des clowns et un avaleur de sabre s'y produisaient. Sophia regarda avec effroi ce dernier engloutir la lame et la ressortir sans sembler le moins du monde incommodé.

Il s'inclina devant elle en souriant tout en tendant adroitement son chapeau où sir Ross jeta une pièce.

— Comment fait-il ? lui demanda Sophia, impressionnée.

Cannon sourit de sa réaction.

— La plupart du temps, ils avalent d'abord un tube assez long qui fait office de gaine protectrice une fois l'épée insérée.

— Brrr ! fit-elle en frissonnant avant de lui prendre le bras. Dépêchons-nous... je serais surprise que nous trouvions encore des pommes à l'heure qu'il est.

Ils allèrent d'étalages en étalages, et Ross se chargea obligeamment du lourd panier rempli de fruits, de légumes, d'un fromage et d'un turbot enveloppé dans du papier gras.

Peu à peu, les gens reconnurent le célèbre juge et se mirent à l'appeler, à le saluer, à le toucher. Sir Ross était aimé et estimé. Du coup, Sophia se retrouva couverte de petits cadeaux, une pomme supplémentaire, un bouquet de sauge...

Comme elle lui demandait la raison de cette générosité, il lui expliqua :

— C'est leur façon de me remercier.

Devant son air d'incompréhension, il précisa qu'il s'agissait de récompenses pour les services qu'il avait rendus aux uns et aux autres.

— Quel genre de services ? s'enquit-elle.

— Des membres de leurs familles, des fils, des neveux, ont enfreint la loi. Plutôt que de condamner certains d'entre eux à la flagellation ou à la prison, d'où ils seraient ressortis encore plus corrompus, je les ai envoyés dans la marine, comme mousses ou comme serviteurs auprès des officiers.

— Vous leur avez donné une chance de repartir du bon pied. Quelle magnifique idée !

— Cela a pas mal marché jusqu'à présent. Regardez ces poissons fumés, ajouta-t-il pour changer de sujet.

Sophia se tourna vers l'étalage en s'efforçant de contenir la colère qu'elle sentait monter en elle. Si John avait eu la chance de bénéficier de ce traitement de faveur, il serait peut-être toujours en vie. Mais il avait été envoyé sur un bateau-prison et n'en était jamais revenu. Elle avait envie de hurler d'impuissance et de haine devant tant d'injustice. Par la faute de Ross, elle était seule au monde aujourd'hui.

Évitant de regarder Ross, elle se dirigea vers une charrette de fleurs qui offrait un choix varié de primevères, de lis pourpres, de delphiniums et de camélias dont elle inhala à pleins poumons le délicieux parfum en essayant de se détendre. Un jour, se promit-elle en secret, sir Ross aurait ce qu'il méritait, elle y veillerait personnellement.

— Dites-moi, commença-t-elle en se penchant sur les fleurs odorantes. Comment un homme né dans une famille distinguée en est-il venu à être juge ?

Les yeux rivés sur son fin profil, il répondit :

— Mon père a insisté pour que j'apprenne un métier plutôt de que

de mener une vie facile. Pour lui faire plaisir, j'ai étudié le droit. J'en étais à mi-parcours quand il a trouvé la mort dans un accident de chasse. J'ai alors laissé tomber mes études pour devenir chef de famille, mais mon intérêt pour le droit n'avait pas faibli. Il m'était apparu qu'il y avait beaucoup à faire en matière de méthodes policières et judiciaires. J'ai fini par me présenter au Great Marlboro Street Office et, peu après, on m'a proposé de prendre la direction de la police à Bow Street.

— Bonjour, ma chérie ! lança la fleuriste, une vieille femme au visage parcheminé. Jolie p'tite poule, ajouta- t-elle à l'adresse du juge tout en donnant un minuscule bouquet de violettes à Sophia. Ta future bourgeoise, Cannon ?

Sophia glissa le bouquet entre son bonnet et son oreille. Elle fouillait dans la petite bourse fixée à sa ceinture quand Sir Ross l'arrêta d'un geste avant de tendre quelques pièces à la fleuriste.

— Je voudrais une belle rose. Rose.

— Bien sûr, répondit la femme en découvrant une rangée de dents ébréchées.

Elle choisit une rose à peine ouverte où perlait encore la rosée du matin et Ross l'offrit à Sophia qui en huma le parfum enivrant.

— Elle est magnifique, fit-elle avec raideur. Merci.

Alors qu'ils s'éloignaient, elle faillit trébucher sur les pavés inégaux. Ross la retint spontanément par le bras et elle dut faire appel à toute sa volonté pour ne pas se libérer d'une secousse.

— Cette femme m'a traitée de « poule », n'est-ce pas ?

— Dans le langage de la rue, c'est considéré comme un compliment, expliqua-t-il avec un léger sourire. N'y voyez rien d'insultant.

— Ah... mais elle a dit autre chose, à propos d'une bourgeoise...

— C'est le terme cockney pour « épouse ».

— Oh, fit-elle, embarrassée. Le cockney est assez déroutant, quand

on ne le connaît pas. J'avoue que je n'ai pas compris grand-chose à ce que j'ai entendu sur le marché.

— Cela vaut mieux, je pense...

Quand ils regagnèrent la cuisine du numéro quatre, Eliza les y attendait. Elle remercia Sophia d'avoir fait les courses à sa place, mais elle parut stupéfaite en découvrant que sir Ross l'avait escortée.

— Oh, sir Ross ! C'est si gentil à vous... Je suis vraiment confuse de vous avoir causé un tel dérangement.

— Ce n'était pas un dérangement.

Le regard d'Eliza s'attarda sur la rose que Sophia tenait à la main. Elle ne fit aucun commentaire mais

ses yeux en disaient long. Elle entreprit de sortir les provisions du panier puis se dirigea vers le cellier.

— Avez-vous trouvé du cumin, des grains de seigle et des groseilles pour le gâteau au carvi ? lança-t-elle depuis la petite pièce.

— Les épices, oui, mais pas les groseilles. Nous...

Les mots moururent sur ses lèvres, car sir Ross

venait de l'attirer dans ses bras. Il s'empara de ses lèvres avec une tendresse et une sensualité telles qu'elle ne put qu'y répondre avec feu. Atterrée par sa réaction, elle tenta de se rappeler qu'elle le haïssait, mais sa bouche était si chaude, si tentante que ses bonnes résolutions s'évanouirent en fumée. Lâchant la rose, elle l'enlaça étroitement, ployant contre lui, s'offrant à sa fougue, à sa langue qui cherchait la sienne pour un duo délicieusement intime.

Elle renversa la tête en arrière et se livra de tout son être à son baiser.

À moitié étourdie, elle perçut la voix d'Eliza comme venant de très loin.

— Pas de groseilles ? Mais avec quoi allons-nous napper ce gâteau

?

Sir Ross lâcha la bouche de Sophia, mais il prit le temps de la contempler, son visage tout près du sien. Elle crut se noyer dans ses yeux tandis qu'il posait la main sur sa joue et que son pouce effleurait ses lèvres humides. Malgré son vertige, elle parvint Dieu sait comment à répondre à Eliza.

— Nous avons pris des... des groseilles blanches à la place...

Il lui laissa à peine le temps d'achever sa phrase. Déjà, il avait repris ses lèvres, caressait de nouveau sa langue de la sienne. Elle glissa la main sur sa nuque, là où bouclaient ses cheveux. Des sensations grisantes la submergèrent tandis que son cœur se mettait à battre à grands coups sourds. Il s'enhardit. Son baiser devint plus exigeant. Apparemment, le goût de sa bouche le rendait fou. Sophia sentit ses jambes se dérober mais il la retint en enroulant un bras de fer autour de sa taille, la soutenant tout en continuant de dévorer ses lèvres.

— Des groseilles blanches ? lança Eliza. Ce ne sera pas aussi bon... mais tant pis, on fera avec.

Cette fois, sir Ross s'écarta à regret. Il sourit de son air égaré, puis sortit juste avant qu'Eliza n'émerge du cellier.

— Où est sir Ross ? s'enquit-elle en regardant autour d'elle. Sophia se baissa pour ramasser la rose.

— II... il est parti.

Son cœur battait la chamade, son corps entier palpitait de désir. Elle avait faim des baisers et des caresses d'un homme... qu'elle détestait.

Elle n'était qu'une hypocrite, une dévergondée.

Une idiote.

— Un homme a apporté ça pour vous il y a dix minutes, mademoiselle Sydney, annonça Ernest en déposant une grande boîte

en carton sur la table de la cuisine, devant Sophia.

Elle n'attendait aucune livraison, et sa cousine Ernestine n'était pas du genre à lui envoyer des cadeaux.

— Je me demande bien ce que c'est, s'interrogea- t-elle en examinant l'emballage.

Son nom y figurait mais pas celui de l'expéditeur.

— Il n'y avait pas de carte ? s'enquit-elle en s'emparant d'un couteau pour couper la ficelle.

— Non. Mais elle est peut-être à l'intérieur. Vous voulez que je vous l'ouvre, mademoiselle ? Si ce couteau venait à riper, vous pourriez vous blesser.

— Merci, Ernest, c'est très gentil à vous, mais si je ne m'abuse, sir Grant vous a demandé d'aller chercher les bouteilles d'encre qu'il a commandées, n'est- ce pas ?

— Ah, oui, c'est vrai, admit Ernest en poussant un profond soupir. Je ferais mieux d'y aller avant qu'il revienne du tribunal.

Dès qu'il fut sorti, Sophia reporta son attention sur le mystérieux paquet. Elle l'ouvrit, écarta les papiers de soie qui en protégeaient le contenu. Et retint son souffle en découvrant une robe de toute beauté.

Il ne s'agissait pas d'une robe pour tous les jours, comme celles qu'elle portait d'ordinaire. En soie, ornée de dentelles, elle aurait plutôt convenu pour un bal. Qui pouvait bien lui envoyer un tel vêtement? Et pourquoi ? Les mains tremblantes, elle chercha une carte. Rien. Soit le mystérieux expéditeur avait oublié d'en joindre une, soit il s'en était délibérément abstenu.

Elle la déplia et constata, déconcertée, qu'elle lui semblait étrangement familière. Elle réveillait en elle un souvenir ancien, enfoui dans sa mémoire...

Mais oui, elle lui rappelait l'une des robes de sa mère ! Enfant, Sophia adorait se déguiser en princesse avec les vêtements de sa

mère, ses chaussures, ses bijoux. Sa robe favorite était en soie moirée, d'un bleu lavande qui tirait vers le gris argent selon la lumière. Exactement comme celle-ci. Elle avait aussi le même décolleté en pointe, les mêmes manches gigot ourlées de dentelle blanche. Pourtant, il ne s'agissait que d'une copie, dans un style plus moderne, avec la taille plus basse et des jupes plus bouffantes.

Profondément troublée, Sophia la replia et la rangea avec soin. Qui pouvait lui offrir un tel présent? Et pourquoi ? Était-ce une coïncidence qu'elle ressemble à ce point à la robe de sa mère ?

Elle saisit le paquet et, sans l'ombre d'une hésitation, décida d'aller trouver la seule personne en qui elle eût une totale confiance: sir Ross. Étrange réaction de sa part, songea-t-elle brièvement, elle qui, depuis des années, ne comptait que sur elle-même. Un changement profond s'était opéré en elle, un changement qui la mettait mal à l'aise et sur lequel elle préférait ne pas trop s'attarder.

La porte du bureau du juge était fermée mais des bruits de voix lui parvenaient de l'intérieur. Il était en rendez-vous. Indécise, elle se demandait que faire quand M. Vickery arriva sur ces entrefaites.

— Bonjour, mademoiselle Sydney. Je ne crois pas que sir Ross soit prêt à prendre les dépositions.

— Je ne viens pas pour cela. Je... je souhaitais lui parler d'une affaire personnelle, mais puisqu'il est occupé, je ne vais certainement pas le déranger.

Vickery fronça les sourcils.

— Mademoiselle Sydney, sir Ross a clairement dit que si vous aviez le moindre problème, il voulait en être informé sur-le-champ.

— Cela peut attendre. Ce n'est pas important. Je reviendrai plus tard. Non, monsieur Vickery ! Ne...

Trop tard. Le clerc avait déjà frappé à la porte et sir Ross, qui s'apprêtait à prendre congé de son visiteur, l'ouvrit presque aussitôt. Il était accompagné d'un homme aux cheveux gris. En dépit de sa petite taille, il émanait de lui une autorité innée. Très élégant, il

portait une cravate blanche sur une chemise à jabot de dentelle. Il étudia Sophia d'un regard aigu et un léger sourire étira ses lèvres.

— Je comprends maintenant pourquoi vous étiez si pressé de mettre un terme à notre entretien, Cannon. La compagnie de cette séduisante jeune personne est sans nul doute plus agréable que la mienne.

Sir Ross sourit à son tour, sans chercher à nier.

— Au revoir, lord Lyttleton. J'examinerai de près votre proposition, mais ne vous attendez pas que je change d'avis.

— J'ai besoin de votre soutien, Cannon. Si vous me l'accordez, vous trouverez en moi un ami extrêmement utile.

— Je n'en doute pas.

Les deux hommes se saluèrent et Lyttleton s'éloigna.

Dès que sir Ross posa les yeux sur Sophia, son regard s'illumina.

— Entrez, l'invita-t-il.

Il la guida à l'intérieur en posant une main légère au creux de ses reins.

Sophia s'assit dans le fauteuil qu'il lui indiquait tandis qu'il regagnait sa place derrière son grand bureau en acajou.

— Lyttleton, répéta-t-elle pensivement. Cet homme n'était pas le secrétaire d'État à la Guerre, n'est-ce pas ?

— Lui-même.

— Oh, non ! J'espère que je ne vous ai pas interrompus ? Ce diable de Vickery ne perd rien pour attendre.

Sir Ross se mit à rire.

— Vous n'avez rien interrompu. Cela faisait une demi-heure que j'essayais de m'en débarrasser, vous êtes arrivée à point nommé,

croyez-moi. À présent, dites-moi ce qui vous amène. J'imagine que c'est en rapport avec ce paquet posé sur vos genoux, n'est-ce pas ?

— Laissez-moi d'abord vous présenter mes excuses pour venir vous ennuyer ainsi. Je...

— Sophia, je serai toujours disponible pour vous, l'interrompit-il en la fixant sans ciller. Toujours.

Elle était littéralement hypnotisée par son regard. Autour d'eux, l'air semblait s'être soudain raréfié. Elle se pencha maladroitement pour poser son paquet sur le bureau de Ross.

— Ernest vient de me l'apporter. Un homme l'a déposé, paraît-il. Il y a ni carte à l'intérieur ni la moindre indication sur l'identité de l'expéditeur.

Sir Ross examina l'adresse écrite sur l'emballage puis ouvrit la boîte. Il en sortit la robe qui répandit son éclat chatoyant dans la pièce austère. Seul un haussement de sourcils trahit son étonnement tandis qu'il observait la somptueuse tenue.

— J'ignore qui peut bien me l'envoyer, reprit Sophia anxieusement avant de lui parler de la ressemblance étrange avec la robe de sa mère.

Il l'écouta avec attention, sans l'interrompre, puis il se renversa dans son fauteuil et réfléchit un moment avant de lui demander:

— Mademoiselle Sydney... serait-il possible qu'il s'agisse d'un présent de votre ancien amant ?

Cette question la surprit et l'amusa, bien qu'amèrement, en même temps.

— Oh, non ! Il ignore que je travaille ici. Du reste, il n'aurait aucune raison de m'envoyer un cadeau.

Sir Ross reprit la robe pour l'examiner de plus près. La vision de ses doigts se promenant sur la soie provoqua en Sophia des tressaillements intimes.

— C'est un vêtement de prix, déclara-t-il. Exécuté dans des matériaux de choix et bien coupé, mais l'étiquette de la couturière ne s'y trouve pas, ce qui est inhabituel. De toute évidence, l'expéditeur s'est appliqué à ce que l'on ne puisse pas l'identifier.

— Nous ne pourrons donc pas découvrir qui il est ?

— Je vais envoyer un policier interroger Ernest, puis il ira mener une petite enquête auprès des couturières susceptibles d'avoir confectionné cette robe. Le tissu n'est pas ordinaire, cela pourrait nous aider à effectuer un premier tri.

— Merci.

— Sophia, avez-vous récemment rencontré un homme qui vous aurait manifesté un quelconque intérêt ? Qui ait engagé un flirt avec vous ? Au marché peut-être... ?

— Non ! se défendit-elle promptement, sans bien saisir la raison de son agitation subite. Sachez que je n'encouragerais personne à me faire des avances et je...

Elle s'interrompit, confuse, en réalisant soudain qu'elle avait effectivement encouragé un homme - sir Ross lui-même. Elle s'empourpra violemment.

— Ce n'est pas grave, Sophia. Je ne vous en blâmerais pas. Vous êtes libre de faire ce que bon vous semble.

Déconcertée, elle parla sans réfléchir.

— Peut-être, mais je n'ai pas de soupirant, et je ne me suis pas comportée de manière à en attirer un. Je ne suis pas prête à renouveler ma dernière expérience.

Une vive lueur d'intérêt s'alluma dans les yeux gris.

— Parce qu'il vous a abandonnée ? Ou bien parce que vous n'avez pas éprouvé de plaisir dans ses bras ?

Stupéfaite qu'il lui pose une question aussi intime, elle rougit de plus belle.

— Je ne vois pas quel est le rapport avec celui qui m'a envoyé cette robe.

— Il n'y en a pas, mais je suis curieux.

— Eh bien, vous resterez sur votre faim ! riposta-t-elle en s'efforçant de reprendre contenance. Puis-je partir à présent ? J'ai beaucoup à faire.

— Oui. J'enverrai Sayer se renseigner et je vous tiendrai informée.

— Merci.

Sophia se leva et il la suivit jusqu'à la porte. Il tendait la main vers la poignée quand elle reprit la parole sans le regarder :

— Je... je n'ai éprouvé aucun plaisir dans ses bras, mais c'était peut-être davantage ma faute que la sienne.

Elle sentit la chaleur de son souffle dans ses cheveux, juste avant qu'il y pose doucement les lèvres. Sa proximité la fit vibrer si intensément qu'elle sortit précipitamment, sans se retourner.

Ross reprit place derrière son bureau en laissant échapper un long soupir. Le désir qu'il était parvenu à contrôler si longtemps se libérait avec une violence infernale. Sophia l'obsédait totalement, aussi bien physiquement qu émotionnellement. Dès qu'il se trouvait dans la même pièce qu'elle, un besoin terrible de la toucher le dévorait.

Il ferma les yeux en essayant de se pénétrer de l'atmosphère familière et rassurante de ce bureau où il passait le plus clair de son temps depuis cinq ans, entouré de ses cartes, de ses livres et de ses dossiers. Il lui arrivait bien sûr de sortir pour certaines enquêtes ou pour accomplir d'autres tâches officielles, mais il revenait toujours ici, le centre névralgique des forces de police londonienne. Il lui apparut soudain incroyable de s'être à ce point dévoué à son travail, et depuis si longtemps.

La robe bleue brillait sur le bureau et il l'imagina sur Sophia... La couleur se marierait à merveille avec celle de ses yeux et la nuance blond foncé de ses cheveux. Qui diable avait bien pu la lui envoyer?

À son grand étonnement, une bouffée de jalousie féroce jaillit en lui. Sophia le rendait incroyablement possessif. Il voulait être le seul à lui offrir des cadeaux, le seul à satisfaire le moindre de ses désirs.

Ross soupira, essayant de comprendre pourquoi la joie qui bouillonnait en lui était mêlée d'une si forte réticence. Il s'était juré de ne plus jamais aimer. Il n'avait pas oublié combien il était douloureux de s'attacher profondément à une femme, de trembler à l'idée de la perdre, de souhaiter son bonheur plus que le sien. Il aurait voulu trouver un moyen de satisfaire les besoins puissants que Sophia éveillait en lui, sans pour autant lui donner son cœur.

Chapitre 5

En fin d'après-midi, sir Ross sortit pour les besoins d'une enquête et Sophia décida de profiter de son absence pour retourner son matelas et changer ses draps. Elle demanda à Lucie de l'accompagner pour l'aider.

— Oui, mademoiselle, fit la jeune fille.

Elle montra ses mains d'un air gêné avant d'ajouter :

— Vous m'excuserez mais je n'arrive pas à les empêcher de saigner. C'est chaque fois la même chose quand je fais les cuivres.

— Montrez-moi ça.

Sophia tressaillit en découvrant l'état pitoyable des mains de la jeune servante. La pâte abrasive qu'elle utilisait pour lustrer les cuivres avait entamé sa peau.

— Oh, Lucie! Pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé plus tôt?

Elle obligea la pauvre fille à s'asseoir à la table de la cuisine et

courut chercher dans le cellier de quoi confectionner un onguent. Après avoir mélangé de l'huile, de l'eau de sureau et de la glycérine dans une petite cuvette, elle la posa devant Lucie.

— Trempez vos mains dans ce mélange pendant au moins une demi-heure. Cette nuit, vous dormirez avec des gants.

— Je n'en ai pas, mademoiselle.

— Vous n'avez pas de gants ? s'étonna Sophia en songeant à l'unique paire qu'elle-même possédait avec une pointe de regret. Allez dans ma chambre et prenez les miens. Vous les trouverez dans le panier, près de la table de nuit.

— Je ne voudrais pas les abîmer, mademoiselle.

— Vos mains sont plus importantes qu'une paire de gants, Lucie.

— Et pour le lit de sir Ross ?

— Je me débrouillerai seule.

— Mais...

— Restez ici et soignez vos mains sinon vous ne pourrez rien faire du tout, demain.

Lucy eut un sourire reconnaissant.

— Sauf votre respect, mademoiselle Sydney, vous... vous êtes drôlement gentille.

Sophia chassa le compliment d'un geste et gagna la chambre de sir Ross. Elle posa les draps propres sur un fauteuil et examina la pièce.

Le décor seyait à son occupant. Meubles en acajou, sièges capitonnés de velours vert sombre assorti au brocart des rideaux, une tapisserie ancienne sur tout un pan de mur. Sur une gravure, sir Ross était caricaturé en dieu de l'Olympe, des politiciens et des membres du gouvernement assis sur ses genoux, tels des enfants. Visiblement, c'était une satire de l'énorme pouvoir rassemblé entre ses mains.

Beaucoup d'Anglais critiquaient l'existence d'une police puissante et organisée sous prétexte qu'elle représentait un danger et qu'elle était anticonstitutionnelle. Ils préféraient l'ancien système de police municipale où l'on formait des citoyens sans expérience pour faire régner la loi durant un an. Bien que ceux-ci se révèlent inaptes à empêcher la prolifération du crime, le Parlement avait refusé

d'autoriser la création d'une véritable force de police. Peu à peu, les inspecteurs de Bow Street étaient devenus un État dans l'État. Ils n'acceptaient d'autre interlocuteur que sir Ross, conférant à ce dernier un pouvoir bien supérieur à ce qui avait été prévu.

D'abord étonnée qu'il ait suspendu cette caricature dans sa chambre, Sophia en déduisit que c'était une façon de se rappeler qu'il exerçait un service public, que chacune de ses décisions, chacun de ses actes était soumis au jugement du peuple et que, par conséquent, il devait se comporter d'une manière irréprochable.

Chassant ces pensées, elle enleva les draps du lit et s'attaqua au matelas. Il était lourd, difficile à manier mais, après maints efforts, elle parvint à le retourner. Après avoir soigneusement refait le lit, elle saisit la chemise que Ross avait abandonnée sur le dossier d'un fauteuil. Un parfum presque familier lui caressa les narines. Elle enfouit le visage dans le tissu imprégné d'une odeur de savon et de corps masculin, subtile fragrance boisée, virile, infiniment troublante. Avec Antony, cela ne lui était jamais arrivé, et elle en vint à se demander si elle n'était pas tombée amoureuse de l'image qu'il représentait à ses yeux plutôt que de l'homme lui-même. Elle rêvait d'un prince charmant capable de la transporter. Son amant avait obligeamment joué ce rôle jusqu'à ce qu'il s'en lasse.

La porte s'ouvrit soudain à la volée. Sophia sursauta et lâcha la chemise.

Consternée, elle vit sir Ross entrer dans la pièce, magnifique d'élégance dans son costume sombre qui laissait deviner son corps athlétique. Seigneur ! Quelle humiliation s'il l'avait surprise le nez dans sa chemise... !

Par chance, il semblait ailleurs et ne s'était rendu compte de rien. Son regard d'ordinaire vif était un peu trouble. Déroutée, elle se demanda s'il n'avait pas bu.

— Vous rentrez tôt de votre enquête à Long Acre, remarqua-t-elle. Je... je finissais de ranger votre chambre.

Il secoua la tête comme pour recouvrer ses esprits et s'approcha d'elle. Sophia recula et se retrouva contre la commode.

— Êtes-vous souffrant, monsieur? s'enquit-elle d'un air soucieux.

Il agrippa la commode, de part et d'autre de la jeune femme. Ses cheveux étaient en désordre, son visage d'une pâleur inhabituelle.

— Nous avons trouvé l'homme que nous cherchions. Il se cachait dans une maison de Rose Street. Il a grimpé sur le toit... puis a sauté sur celui d'une maison voisine avant que Sayer ait pu lui mettre la main dessus. Je l'ai aidé à... le prendre en chasse... Je ne voulais pas qu'il nous échappe.

— Vous avez poursuivi un homme sur les toits ? s'exclama Sophia, horrifiée à l'idée des dangers qu'il avait courus.

— Quand je l'ai rattrapé, il a sorti un pistolet.

— Vous avez été blessé ? s'écria-t-elle, scrutant frénétiquement son habit à la recherche d'une trace de sang. Il vous a touché... Elle le palpa et sa main rencontra une zone froide et humide, sur le côté gauche de sa veste.

— Mon Dieu !

— Ce n'est qu'une égratignure.

— Vous en avez parlé à quelqu'un ? demanda-t-elle en l'entraînant vers le lit. Vous avez envoyé chercher un médecin ?

— Je vous dis que ce n'est rien. Je peux m'en occuper seul...

Il grimaça quand Sophia fit glisser sa veste le long

de ses bras pour l'en débarrasser.

— Allongez-vous ! ordonna-t-elle, alarmée par la quantité de sang qui maculait ses vêtements.

Elle déboutonna le gilet puis la chemise et retint un cri en dégageant la plaie.

— Ce n'est pas une égratignure, c'est un trou ! Ne bougez pas. Pourquoi n'en avez-vous parlé à personne ?

— Je vous répète qu'il s'agit d'une blessure mineure.

Sophia prit la chemise qu'elle avait humée et la

pressa sur la plaie d'où le sang coulait à flots. Ross serra les dents.

— Vous êtes vraiment têtu, fit-elle en repoussant ses cheveux de son front en sueur. Vous n'êtes pas invulnérable, contrairement à ce que tout le monde semble penser à Bow Street, vous le premier ! Tenez ce linge pendant que je vais chercher un médecin.

— Demandez Jacob Linley, grommela-t-il. À cette heure-ci, il doit être en face, chez Tom.

— Vous voulez dire, au bar ?

Il hocha la tête et ferma les yeux.

— Envoyez Ernest, il saura où le trouver.

Sophia se précipita aussitôt hors de la pièce et demanda de l'aide à grands cris dès qu'elle fut dans le couloir. Les domestiques apparurent dans la minute qui suivit, visiblement secoués d'apprendre ce qui était arrivé à sir Ross.

Habitués à faire face à toutes sortes d'urgences, ils réagirent promptement. Ernest courut chercher le docteur, Eliza se chargea de rassembler des linges propres et Lucie partit prévenir sir Grant. De retour auprès du blessé, Sophia crut que son cœur s'arrêtait de battre quand elle le vit, inerte sur le lit. Doucement, elle ôta la main qui tenait le linge sur la blessure et exerça une pression un peu plus forte. Il rouvrit les yeux en gémissant.

— Cela fait des années que l'on ne m'avait pas tiré dessus, murmura-t-il. J'avais oublié que cela faisait un mal de chien.

— Si cela pouvait vous servir de leçon et vous dissuader d'aller jouer les acrobates sur les toits ! le gronda-t-elle avec véhémence pour cacher son inquiétude. Qu'est-ce qui vous a pris ?

Il lui jeta un regard oblique.

— Pour je ne sais quelle raison, le suspect ne voulait pas descendre du toit où il s'était réfugié afin de me permettre de l'attraper plus facilement, ironisa-t-il.

— J'avais cru comprendre que seuls les runners passaient à l'action, et que vous étiez censé rester à l'écart pour donner les ordres.

— Cela ne fonctionne pas toujours ainsi.

Retenant une réplique acide, Sophia se pencha sur lui pour ôter ses boutons de manchettes.

— Je vais enlever votre chemise. Pensez-vous pouvoir dégager votre bras ou dois-je utiliser des ciseaux ?

Pour toute réponse, il tendit le bras et elle tira doucement sur la manche. L'instant d'après, elle découvrait son torse puissant. Il était encore plus musclé qu'elle ne s'y attendait. Ses épaules étaient larges, ses hanches étroites, son ventre plat. Rougissant malgré elle, elle se pencha sur lui et glissa le bras sous sa nuque.

— Je vais vous soulever pour faire glisser votre chemise et l'ôter complètement.

— Je peux me débrouiller seul...

— Laissez-moi faire, insista-t-elle, devinant qu'il souffrait plus qu'il ne voulait l'admettre.

Avec d'infinies précautions, elle réussit à le dévêtir.

— Quand je m'imaginais dans un lit avec vous, ce n'est pas ainsi que j'envisageais les choses, souffla-t-il.

Contre toute attente, elle se mit à rire.

— Je préfère attribuer cette remarque déplacée au fait que vous avez perdu beaucoup de sang et que vous délirez.

Elle accueillit avec soulagement l'arrivée d'Eliza chargée d'une cruche d'eau chaude et d'une pile de linges propres. Sir Ross maugréa tandis que les deux femmes lavaient le sang qui couvrait

sa poitrine et sa gorge, mais il se laissa faire.

— Je crois bien que la balle est toujours dans l'épaule, remarqua Elisa en changeant le pansement compressif. Le Dr Linley va devoir l'enlever, j'en ai peur. Heureusement qu'elle n'est pas près du cœur.

Sophia se pencha pour arranger les oreillers de sir Ross en songeant avec effroi que si le tireur avait été plus habile, la balle aurait pu l'atteindre à la tête. Elle en conçut une angoisse profonde et inattendue qui la laissa perplexe.

— Je vais bien, dit-il d'un ton bourru, comme s'il lisait dans ses pensées. Je serai sur pied dans un jour ou deux.

— Certainement pas. Vous ne quitterez pas ce lit tant que vous ne serez pas complètement rétabli, et je saurai vous convaincre d'y rester, croyez-moi.

Sophia ne se rendit compte de la connotation sexuelle de ses propos que lorsqu'elle vit une petite lueur moqueuse pétiller dans les yeux gris de sir Ross. Elle le fusilla du regard pour le dissuader de faire le moindre commentaire, et il se tut obligeamment. Seul un petit sourire trahit son amusement. De son côté, Eliza semblait prise d'un intérêt soudain pour le pliage minutieux des linges destinés aux soins...

L'arrivée du médecin mit heureusement un terme à la tension qui s'était installée. Le Dr Jacob Linley était un grand blond séduisant, au sourire facile. Bow Street avait souvent recours à lui, mais c'était la première fois que Sophia le voyait en chair et en os.

— Alors, Cannon, lança-t-il d'un ton dégagé en posant sa lourde sacoche de cuir sur un fauteuil, près du lit, la soirée n'a pas été de tout repos, on dirait.

Il se pencha pour examiner la blessure.

— Hum... À en juger par les traces de poudre autour de la blessure, le tireur n'était pas loin de vous. Comment est-ce arrivé ?

— Je poursuivais un homme soupçonné de meurtre.

— Sur un toit, précisa Sophia.

Le médecin se tourna vers elle et l'examina d'un regard amical.

— Un toit ? Eh bien, sir Ross ferait mieux de rester sur la terre ferme, à l'avenir.

Sophia approuva d'un vigoureux hochement de tête.

Toujours souriant, le Dr Linley s'inclina légèrement.

— Mademoiselle Sydney, je présume ? J'ai beaucoup entendu parler de vous. J'avoue que je soupçonnais les runners d'exagérer lorsqu'ils évoquaient votre beauté, mais je constate que leurs descriptions enthousiastes étaient bien en deçà de la réalité.

— Linley, intervint sèchement sir Ross, vous êtes venu pour jouer les jolis cœurs ou pour m'extraire cette fichue balle ?

Le médecin décocha un clin d'œil à la jeune femme et revint à son patient.

— J'ai besoin d'une grande bassine d'eau bouillante, d'un bon savon bien sec, d'un pot de miel et d'un verre de cognac. Il me faudrait également plus de lumière.

Sophia se hâta d'aller chercher ce qu'il demandait et Eliza se chargea d'apporter des lampes et des chandeliers supplémentaires.

Quand Sophia remonta des cuisines, il faisait clair comme en plein jour dans la chambre du juge. Elle disposa les accessoires sur la table de toilette et rejoignit Linley qui essuyait méticuleusement une série de petits instruments en acier qu'il avait disposés sur un linge, au chevet du blessé.

— On évite beaucoup d'infections lorsqu'on observe une hygiène très stricte, expliqua-t-il. C'est pourquoi les instruments tout comme les mains doivent être très propres.

— À quoi sert le miel ?

— Il fait un excellent pansement et semble aider à la cicatrisation. Il

empêche également les tissus d'adhérer au linge posé sur la plaie.

— Et le cognac ?

— C'est pour moi. J'ai soif, répondit plaisamment Linley en avalant une gorgée avant d'aller se laver soigneusement les mains. À présent, mademoiselle Sydney, je vais procéder à l'extraction. Préparez-vous à entendre sir Ross jurer comme un charretier. Je vous conseillerais d'ailleurs de sortir, si vous n'avez pas le cœur bien accroché.

— Non, je préfère rester.

— Très bien, fit-il en s'emparant d'une sonde. Essayez de ne pas bouger, Cannon. Si cela devient trop désagréable, j'enverrai chercher sir Grant pour vous maintenir.

— Je ne bougerai pas.

À la demande du médecin, Sophia tint une lampe au- dessus de l'épaule de sir Ross et fixa son attention sur le visage tendu de ce dernier plutôt que sur ce que faisait Linley. Seule une légère crispation de ses muscles ou une altération de son souffle indiquait qu'il souffrait à mesure que la sonde s'enfonçait. L'extrémité de l'objet finit par rencontrer une surface dure et métallique.

— Je l'ai, annonça calmement Linley. Dommage que vous soyez d'une constitution aussi robuste, Cannon. Vous auriez mieux fait de vous évanouir avant que je ne procède à l'extraction.

— Je ne m'évanouis jamais.

Son regard gris assombri par la douleur ne quittait pas Sophia qui lui sourit d'un air rassurant.

— Mademoiselle Sydney, tenez cette sonde dans cette position, sans changer l'angle d'un millimètre.

— D'accord, répondit-elle en s'exécutant pendant qu'il s'emparait d'un instrument qui ressemblait à une paire de pinces.

— Bravo, la félicita-t-il en entreprenant d'extraire la balle avec

dextérité. Vous êtes adroite et courageuse. Si jamais vous en avez assez de travailler à Bow Street, je vous engage. Vous serez mon assistante.

Sophia allait répondre quand sir Ross la devança.

— Non, elle est à moi, eut-il le temps de grogner avant de sombrer dans l'inconscience.

Chapitre 6

L'extraction avait provoqué un saignement abondant. Sophia se mordit la lèvre pendant que le Dr Linley appuyait un linge propre sur la blessure. Elle est à moi... Les paroles du juge semblaient comme suspendues dans l'air. La jeune femme tenta d'avancer une explication boiteuse.

— Sir Ross apprécie mon travail, je crois...

— Ce n'est pas ce qu'il voulait dire, mademoiselle Sydney, répliqua Linley ironiquement. Croyez-moi, je ne comprends que trop bien ce qu'il avait en tête.

Il acheva le pansement et se tourna vers les deux femmes.

— Qui va veiller sur lui ?

Elles échangèrent un regard. Sophia brûlait d'envie de s'occuper de sir Ross, mais plus les tendres sentiments qu'il lui inspirait se précisaient, plus elle avait peur. La haine qu'elle éprouvait envers lui fondait comme neige au soleil, et elle parvenait de moins en moins à la ranimer. «Je suis désolée, John, songea- t-elle, au désespoir. Je suis en train de te trahir. Tu méritais mieux. »

Pourtant, elle n'avait pas le choix. Les circonstances voulaient qu'elle diffère ses projets de vengeance. Elle y repenserait plus tard.

— Moi, répondit-elle. Quelles sont vos instructions, docteur Linley

?

— Il faudra changer le pansement deux fois par jour et l'appliquer

comme je l'ai fait. Si vous remarquiez un écoulement purulent, si une odeur nauséabonde se dégageait de la plaie ou que l'épaule devenait rouge et enflée, envoyez-moi chercher. De même que si la zone autour de la blessure vous semblait plus chaude au toucher.

Il s'interrompit et sourit à sir Ross qui commençait à revenir à lui.

— Pour sa diète : bouillon de bœuf, œufs brouillés, toasts trempés dans du lait. Et surtout, limitez sa dose de café. Il doit impérativement se reposer.

Sans cesser de sourire, il posa la main sur l'épaule valide de son patient.

— J'en ai fini avec vous pour ce soir, mon ami, mais je reviendrai vous tourmenter dans un jour ou deux. Bon, je vous envoie sir Grant. Tel que je le connais, il doit être en train de faire les cent pas en bas.

Sur ces mots, il se retira.

— Quel homme agréable, remarqua Sophia.

— Oui, admit Eliza. Et célibataire, avec ça. Elles sont nombreuses à réclamer ses services, tant personnels que professionnels. Celle qui réussira à se faire épouser sera une femme heureuse.

— Par services « personnels », vous ne voulez pas dire que...

— Oh, que si ! affirma la cuisinière, narquoise. Il paraît que le Dr Linley est aussi habile au lit que...

— Eliza, l'interrompit Ross d'un ton maussade, si vous avez l'intention de vous répandre en commérages de ce style, ayez l'obligeance de changer de pièce. Vous n'avez rien de mieux à faire, toutes les deux, que de discuter des prouesses amoureuses du Dr Linley ?

Sophia regarda Eliza en riant sous cape.

— Sir Ross a raison, déclara-t-elle, avant d'ajouter d'un air espiègle: Vous me raconterez la suite tout à l'heure, quand nous serons dans

la cuisine.

Son épaule le faisait tellement souffrir qu'il laissa Sophia le déshabiller sans protester. Le moindre effort l'épuisait. Quand elle eut réussi à lui enfiler une chemise de nuit, il retomba sans force sur ses oreillers.

— Merci, murmura-t-il comme elle le couvrait en le scrutant anxieusement.

— Sir Grant attend dans le couloir. Voulez-vous que je lui demande de revenir plus tard ?

Il soupira.

— Faites-le entrer, dit-il, alors qu'il n'avait envie que de silence, de paix et d'une seule présence auprès de lui : celle de Sophia.

Elle eut un mouvement vers lui puis hésita. Ce n'était pas la première fois qu'il la sentait en proie à ce combat intérieur, dilemme intime entre l'attrait et la répulsion, comme si elle luttait contre une chose qu'elle désirait désespérément. Elle tendit la main pour lui caresser le bras et repousser de ses doigts frais les cheveux de son front.

— Vous avez besoin de repos. Je reviendrai plus tard avec le plateau du dîner.

— Je n'ai pas faim.

Elle sortit sans prendre la peine de lui répondre et Ross sourit. Elle ne désarmerait pas tant qu'elle n'aurait pas réussi à lui faire avaler quelque chose, il n'en doutait pas.

Sir Grant Morgan dut baisser la tête pour franchir le seuil.

— Comment te sens-tu ? demanda-t-il à Ross en examinant son bandage.

— En pleine forme. La blessure est superficielle. Je reprends le travail demain, après-demain au plus tard.

— Sacré Cannon ! rétorqua Morgan en riant. J'aimerais bien savoir comment tu réagirais, toi, si j'avais pris les risques que tu as pris ce soir.

— Sans mon intervention, Butler nous aurait échappé.

— Oh, oui ! Sayer ne se lasse pas de raconter tes exploits. Il paraît que tu as escaladé ce toit comme un chat et que tu as sauté sur l'immeuble voisin pour avoir Butler, un bâtiment distant de cinq pieds. Tu ratais ton coup et tu t'écrasais au sol, plusieurs étages plus bas. En plus, il ne s'est même pas rendu compte que Butler t'avait touché quand il a tiré parce que tu as continué à le poursuivre comme si de rien n'était. À présent, Sayer clame partout que tu es un héros.

De toute évidence, Morgan ne partageait pas cette opinion.

— Je ne me suis pas écrasé au sol. Tout s'est bien terminé, alors restons en là.

— Restons en là ? répéta Morgan en s'efforçant sans grand succès de contrôler sa colère. Tu n'as pas le droit de risquer ta vie comme tu l'as fait. As-tu pensé à ce qu'il adviendrait de Bow Street si tu t'étais tué cette nuit ? Il y en a plus d'un qui n'attend que ça pour démanteler la force de police que tu as créée et Londres se retrouverait aux mains de types tels que Nick Gentry ! Ai-je besoin de te le rappeler?

— Tu es là, Morgan. Tu ne les laisserais pas faire, je le sais.

— Je ne pourrais pas les en empêcher. Je n'ai pas ton habileté, ton expérience, ton influence politique... pas encore, en tout cas. Ta mort ruinerait tout ce que tu as mis sur pied. Quand je pense que tu as pris tant de risques à cause d'une femme...

— Quoi ? Tu crois que j'ai grimpé sur ce toit à cause d'une femme

?

— De Mlle Sydney, pour être précis, acquiesça Morgan en dardant sur lui son regard vert. Tu as changé depuis qu'elle est là, et tes dernières excentricités confirment mes craintes. Il est clair que tu as

un problème. Et je mettrais ma main à couper qu'il est lié à l'intérêt que tu portes à cette fille.

Ses traits s'adoucirent tandis qu'il observait son ami et il ajouta:

— Si tu la veux, prends-la. Elle ne te repoussera pas, c'est évident pour tout le monde.

Ross s'assombrit mais ne dit rien. Préférant analyser les motivations et les émotions de ses semblables, il n'était pas habitué à s'attarder sur les siennes. À sa grande consternation, il dut admettre que Morgan avait raison. Taraudé par le désir, la frustration et peut-être un certain sentiment de culpabilité, il avait agi sans réfléchir. Sa femme était morte depuis longtemps et son chagrin s'était atténué au fil des ans. À présent, il arrivait que des journées entières se passent sans qu'il pense à Eleanor qu'il avait pourtant sincèrement aimée. Depuis que Sophia était entrée dans sa vie, son souvenir s'estompait. S'effaçait. Il ne se rappelait même pas si sa femme avait jamais éveillé une telle passion en lui. Sans doute était-ce indécent de les comparer, mais il ne pouvait s'en empêcher. Eleanor était si frêle, si pâle, si fragile... Alors que Sophia resplendissait de beauté et de vitalité.

Il tourna un visage sans expression vers son adjoint.

— Mon intérêt pour Mlle Sydney ne regarde que moi. Quant à mon intervention irréfléchie de ce soir, je m'efforcerai à l'avenir de m'en tenir à des activités plus cérébrales.

Et laisse les policiers courir après les assassins, comme j'ai moi-même appris à le faire, fit Morgan sévèrement.

— D'accord. Il faut toutefois que je te corrige sur un point: je ne suis pas irremplaçable. Tu seras bientôt à même de me remplacer, d'ailleurs.

Des coups légers frappés à la porte les interrompirent. Sophia entra dans la pièce. Plus attirante que jamais avec ses cheveux légèrement ébouriffés, elle tenait un plateau où se trouvaient des plats et un verre contenant ce qui ressemblait à du sirop d'orgeat. Malgré sa faiblesse, sir Ross se sentit immédiatement revigoré par sa

seule présence.

Sophia sourit aimablement à Morgan.

— Bonsoir, sir Grant. Si vous n'avez pas dîné, je peux aller chercher un autre plateau.

— Non, merci. Je vais rentrer chez moi, ma femme m'attend, dit-il en se levant.

Arrivé à la porte, il se tourna vers Ross.

— Réfléchis à ce que je t'ai dit, lança-t-il d'un air entendu.

Ross eut du mal à trouver le repos tant son épaule le faisait souffrir. Il se réveilla fréquemment et finit par se demander s'il n'allait pas prendre une cuillerée du sirop opiacé qui se trouvait sur la table de nuit. Mais il rejeta cette idée, car il détestait l'effet soporifique de l'opium. Il songea à Sophia, qui dormait dans une chambre toute proche, et aux diverses excuses qu'il pourrait invoquer pour l'appeler à son chevet. Il avait envie d'elle. Désespérément. Seule la certitude qu'elle avait besoin de repos le dissuada de céder à son désir.

Quand l'aube se leva, s'insinuant timidement entre les rideaux entrouverts, Ross accueillit avec soulagement les premiers signes indiquant que la maisonnée reprenait vie. Il reconnut les pas légers de Sophia qui allait réveiller Ernest dans la petite chambre qu'il occupait sous les toits ; ceux de la servante qui ranimait le feu dans les cheminées ; la claudication d'Eliza qui gagnait la cuisine.

Enfin, celle qui ne quittait pas ses pensées ouvrit la porte de sa chambre, le teint frais, les cheveux tressés en une natte épaisse enroulée sur la nuque. Elle posa son plateau sur la table de nuit et s'approcha de lui.

— Bonjour, dit-elle en pressant la main sur son front, puis sous sa mâchoire que sa barbe naissante rendait râpeuse. Vous avez un peu de fièvre. Je vais changer votre pansement et vous faire préparer un bain. Le Dr Linley a dit que vous pouviez vous baigner à condition de ne pas mouiller votre bandage, bien sûr.

— Allez-vous m'aider à ma toilette ? s'enquit-il, ravi de la voir s'empourprer.

— Mes devoirs d'infirmière ne vont pas jusque-là, répliqua-t-elle avec une froideur que tempérait un petit sourire amusé. Ernest s'en chargera, si vous le souhaitez.

Elle le regarda soudain avec attention.

— Je ne vous avais encore jamais vu non rasé.

Il se passa la main sur sa joue rugueuse.

— Le matin, je suis pire qu'un hérisson.

Sophia le considéra d'un air appréciateur.

— Cela vous va plutôt bien. Vous ressemblez à un pirate.

Il la suivit des yeux tandis qu'elle ouvrait les rideaux en grand, puis versait de l'eau dans la cuvette où elle se lava soigneusement les mains. Elle s'efforçait de se concentrer sur sa tâche, mais il était clair qu'elle n'avait pas l'habitude de se trouver seule avec un homme dans une chambre. Elle évita de croiser son regard lorsqu'elle s'approcha de la table de nuit pour y déposer le matériel nécessaire à son nouveau pansement.

Sophia, murmura-t-il. Si cela vous met mal à l'aise...

— Non, le coupa-t-elle. Je veux vous aider.

— Vous rougissez, ne put-il s'empêcher de remarquer avec un sourire railleur.

Une fossette se creusa dans la joue de la jeune femme tandis qu'elle versait un peu de miel liquide sur une compresse.

— À votre place, sir Ross, j'éviterais de me moquer de quelqu'un qui s'apprête à me soigner.

Il se tut obligeamment et elle entreprit de déboutonner sa chemise de nuit. Au fur et à mesure qu'elle découvrait son torse, sa rougeur

virait au cramoisi. Elle procédait lentement, avec précaution, et Ross se troubla inconsidérément en l'entendant respirer si près. Il ne se souvenait pas de la dernière fois qu'une

femme l'avait déshabillé... mais quel plaisir c'était. Il s'efforçait lui-même de contenir son souffle précipité. Son cœur battait à tout rompre. Il avait l'impression de vivre l'expérience la plus érotique de sa vie, avec Sophia penchée sur lui, les sourcils froncés, son odeur fraîche et légère se mêlant à celle, plus sucrée, du miel, en un parfum voluptueux.

Une fois l'épaule dégagée, elle contempla sa large poitrine dénudée en s'efforçant de rester de marbre. Ross se demanda si elle préférait les hommes moins musclés. Son amant était un poète, sans doute fragile... alors que lui... il était bâti en force, et il aurait été bien en peine de lui réciter un seul vers. Il s'agita légèrement, mal à l'aise. La température de la pièce semblait soudain avoir augmenté de plusieurs degrés et les couvertures, pourtant épaisses, qui recouvraient le bas de son corps dissimulaient mal la saillie produite par son érection inopinée.

Il perçut l'altération soudaine de son souffle comme elle s'attaquait au bandage, se penchant davantage pour en saisir l'extrémité. Brusquement, il perdit le contrôle de ses réactions et ses sens prirent le dessus. Il était seul, à moitié nu sur son lit avec cette femme exquise, si douce et appétissante à portée de main... alors il céda aux exigences primitives de ses instincts virils. Un grognement animal lui échappa quand il saisit Sophia à la taille pour la renverser sur le lit.

Elle émit un cri étouffé lorsqu'il roula sur elle.

— Oh !... sir Ross, que...

Elle plaqua les mains sur son torse dans l'intention de le repousser, mais elle craignait d'appuyer, à cause de sa blessure.

— Je... ne... voudrais pas vous faire mal... mais...

— Alors ne bougez pas, dit-il d'une voix rauque avant de s'emparer de ses lèvres avec voracité.

Tout d'abord, elle resta comme paralysée tandis qu'il dégustait, qu'il savourait sa bouche comme s'il s'était agi du mets le plus précieux, le plus épicé qui soit. Éperdue, elle gémit avant de se rendre à ce baiser magique et de lui donner la réponse qu'il attendait.

Elle l'embrassa comme si elle avait voulu l'avaler tout entier.

Ses jupes formaient une barrière volumineuse entre eux. Il les écarta impatiemment pour glisser une jambe entre les siennes. Les mains de Sophia allaient et venaient sur sa poitrine, souples et chaudes.

Cette caresse presque anodine déclencha en lui une montée de plaisir presque insupportable. Il abandonna sa bouche pour baiser le creux brûlant derrière son oreille. Ses lèvres descendirent le long de son cou, jusqu'à l'épaule. Les yeux fermés, elle s'arc-bouta contre lui.

— Quelqu'un... pourrait... venir...

— Personne ne viendra, souffla-t-il tout en déboutonnant son corsage. J'entendrai le parquet grincer, de toute façon...

Elle retint son souffle tandis qu'il écartait les pans de sa robe puis dénouait les rubans de sa chemise. Il glissa sa grande main dans l'échancrure, s'émerveillant de la douceur incomparable de sa peau, et cueillit un sein au creux de sa paume. Du pouce, il se mit à tracer de petits cercles autour de la pointe rose qui durcit aussitôt.

Sophia enfouit le visage dans son cou.

— Ross...

L'entendre prononcer son prénom de cette voix voilée l'excita considérablement. Il s'inclina sur elle et sa langue prit le relais de son pouce en une valse lascive autour de la petite pointe à présent rouge sombre. Sophia se raidit, puis un long frémissement la parcourut tout entière. Et tandis qu'il embrassait la tendre crête, encore et encore, elle se tendit vers lui. Il releva la tête.

— Je vous en prie... gémit-elle en lui empoignant les cheveux pour le ramener vers son sein. Ross, s'il vous plaît..

— Vous voulez que je continue ?

— Oui. Oh, oui...

Docile, il reprit son sein entre ses lèvres et aspira savamment le petit pic qu'il avait excité si fort, le mordillant pendant que ses doigts s'occupaient de son autre sein. Haletante, Sophia le ramena vers elle et s'empara de sa bouche sans retenue, en un baiser d'une intensité presque indécente, comme si plus rien n'existait qu'eux deux dans ce lit. Ses mains se promenaient fiévreusement le long de son dos, à la fois caressantes et impatientes.

— Sophia, murmura-t-il, le souffle court, je vous attends depuis tant d'années.

Les pupilles dilatées par le désir, elle soutint son regard tandis qu'il retroussait ses jupes. Sa main ferme remonta lentement le long de sa jambe, vers les jarretières qui retenaient ses bas, continua sa progression jusqu'à ses dessous de mousseline légère, à travers laquelle se devinait la toison bouclée. Il y appuya la paume un instant avant de chercher le ruban qui fermait la culotte. Il tira dessus adroitement et glissa la main à l'intérieur tout en lui chuchotant des paroles rassurantes au creux de l'oreille. Puis il insinua les doigts entre ses cuisses.

— Oh, Sophia... vous êtes si douce... Laissez-moi faire, souffla-t-il, l'incitant à écarter les jambes. Oui, c'est ça...

Avec d'infinies précautions, il écarta les replis de chair moite, et fit doucement rouler sous ses doigts le bouton de rose qui s'y dissimulait. Sophia tressaillit et sa main s'immobilisa.

— Laissez-moi faire, répéta-t-il dans un souffle. Je ne vous ferai pas de mal...

Il l'embrassa longuement, jusqu'à ce qu'elle se détende, puis ses doigts reprirent leur exploration entre ses cuisses. Cette fois, elle ne résista pas. Il déposa une pluie de baisers sur son visage et son cou, saisit le lobe de son oreille entre ses dents.

— Je meurs d'envie de vous faire l'amour, murmura- t-il.

Elle enfouit le visage dans son cou tandis que sa main se mouvait sans relâche au cœur de son intimité.

— Oui, abdiqua-t-elle, avant de fondre en larmes.

Surpris par cette réaction inattendue, il crut qu'elle

avait peur que cette nouvelle expérience finisse aussi mal que la première. Il l'attira tendrement contre lui, embrassa ses joues humides avec douceur.

— Ne pleurez pas, je vous en prie. Vous préférez attendre ? Je ferai ce que vous voudrez, Sophia.

Au lieu de s'écarter, comme il s'y attendait, elle s'accrocha à lui avec fougue et pressa son corps contre le sien.

— Je ne veux pas attendre. Faites-moi l'amour, Ross... Maintenant.

Elle se cambra à la rencontre de sa main qui la caressait toujours et il émit un grognement de désir en glissant un doigt en elle, profondément. Elle se contracta autour de lui, éperdue, et se mit à gémir de plaisir, à le supplier... mais il retira son doigt, lui arrachant un cri de protestation.

— Un peu de patience, ma douce...

— J'ai tellement envie de vous... Je vous en prie...

Il écarta la fine mousseline, se positionna entre ses jambes et elle sentit son sexe dur et brûlant contre le sien. Puis il entreprit de la pénétrer, lentement... lentement...

Tout à coup, un léger grincement lui parvint. Il s'interrompit. Le parquet du palier... Quelqu'un se dirigeait vers la chambre.

Hors de lui, il se promit de tuer l'intrus, quel qu'il soit. Après toutes ces années, il trouvait enfin la femme qu'il attendait. Elle était dans son lit, ils s'apprêtaient à faire l'amour et... Lâchant un juron, il roula sur le côté. Une douleur fulgurante lui traversa l'épaule, qu'il accueillit presque avec reconnaissance. Au moins cela le distrayait-il de ce torturant désir qui lui incendiait le bas-ventre.

— Ne vous arrêtez pas, ne vous arrêtez pas... le supplia Sophia en se cramponnant à lui.

Il posa les lèvres sur son front, luttant pour se dominer.

— Sophia, quelqu'un vient, parvint-il à articuler d'une voix rauque. La porte n'est pas fermée à clé. Si vous ne voulez pas qu'on nous surprenne, il faut vous lever. Vite.

Il lui fallut quelques secondes pour comprendre. Puis elle blêmit et bondit hors de lit, en proie à la panique la plus totale, entraînant avec elle draps et couvertures.

Ross les remit en place et s'empressa de se couvrir en jurant de nouveau, car son érection ne faiblissait pas. Il s'efforça de trouver une position susceptible de la cacher pendant que Sophia bataillait pour remettre de l'ordre dans sa tenue. Elle se précipita vers la table de toilette et entreprit de se laver les mains comme si elle s'apprêtait à changer le pansement.

On frappa un petit coup à la porte et le visage joyeux d'Ernest apparut dans l'entrebâillement. Il ne parut pas remarquer la tension qui régnait dans la pièce.

— Bonjour, sir Ross ! Eliza m'envoie vous dire que votre mère arrive. Un valet vient de nous prévenir.

— Merveilleux, commenta Ross entre ses dents. Merci, Ernest.

— De rien, monsieur ! répondit le coursier avant de tourner les talons, laissant la porte grande ouverte derrière lui.

Ross tourna la tête vers Sophia qui fixait obstinément ses mains pleines de savon.

— Je... je viens de me rendre compte qu'il serait plus logique que je change votre pansement après votre bain.

Elle attrapa un linge et s'essuya les mains à la hâte.

— J'envoie Ernest vous apporter votre petit-déjeuner et Lucie se chargera de l'eau chaude.

— Sophia, venez ici.

— Je reviens, répondit-elle en s'empressant de quitter la pièce comme si elle avait le diable aux trousses.

En dépit de sa frustration, Ross ne put réprimer un sourire.

— C'est ça, allez-y. Vous ne m'éviterez pas éternellement !

Sophia courut jusqu'à sa chambre, ferma la porte et s'adossa au

battant, le cœur tambourinant dans sa poitrine.

— Oh, Seigneur... murmura-t-elle en s'approchant comme dans un rêve du miroir qui surmontait sa coiffeuse.

Ses cheveux étaient défaits, ses lèvres gonflées. Elle avait une rougeur à la base du cou. L'examinant de plus près, elle s'aperçut que c'était une irritation due la barbe naissante de sir Ross. Telle la marque au fer rouge du désir brûlant qui faisait rage en lui.

Elle ferma les yeux en gémissant. Jamais elle n'avait éprouvé une telle torture. Son corps enfiévré lui infligeait un vrai supplice ; en même temps, le sentiment de trahir son frère défunt lui brisait le cœur. Dès que Ross avait commencé à l'embrasser, elle avait capitulé, oubliant tout, y compris ses projets de vengeance. Elle n'avait plus envie de le punir, même s'il le méritait. Elle voulait l'aimer, se donner à lui corps et âme... ce qui la conduirait non pas à le détruire, mais à se détruire, elle.

Quand Ross eut pris son petit-déjeuner et son bain, Sophia s'aventura dans sa chambre. Il était couché mais semblait nerveux. Ses doigts ne cessaient de pianoter sur les draps propres. Elle demeura un instant en arrêt. Il était rasé de près. Ses cheveux encore humides étaient plaqués en arrière, dégageant son beau visage ascétique, et sa veste d'intérieur en velours gris soulignait la couleur de ses yeux qui évoquaient en cet instant l'éclat de la lune sur la banquise.

Il croisa son regard sans sourire.

— Je ne sais pas combien de temps je vais supporter ça, murmura-t-

il.

Tout d'abord, Sophia crut qu'il faisait allusion à ce qui s'était passé entre eux et elle rougit. Puis elle s'aperçut qu'il se référait à son alitement.

— Ce repos forcé vous sera des plus bénéfiques. Vous ne passez pas assez de temps au lit.

— Vous pourriez facilement y remédier.

— Je voulais dire que vous ne dormiez pas assez. Sir Ross, si vous avez décidé de m'embarrasser, je vais demander à Eliza de changer votre pansement.

— Non, je vous en prie, se défendit-il avec un petit sourire. Je serai sage.

Et il tint sa promesse. Il ne bougea pas pendant qu'elle renouvelait son bandage. Quand elle eut fini, Sophia était soucieuse. Elle avait trouvé sa plaie rouge et gonflée.

Elle posa la main sur son front.

— La fièvre a un peu augmenté. Comment vous sentez-vous ?

— Je veux sortir de ce lit et faire quelque chose d'utile.

— Vous ne bougerez pas tant que le Dr Linley ne vous y aura pas autorisé. En attendant, vous ne devriez pas laisser vos visiteurs vous fatiguer.

— Parfait. J'aurai une excuse idéale pour me débarrasser de ma famille, sinon ils risquent de s'éterniser à mon chevet !

— Voulez-vous que je prépare des rafraîchissements ?

— Sûrement pas ! Vous tenez vraiment à ce qu'ils s'incrustent ?

— Bien sûr que non.

Elle évitait son regard mais elle sentait qu'il ne la quittait pas des

yeux.

— Sophia, quel est le problème ?

— Il n'y a pas de problème ! répondit-elle en se forçant à sourire.

— Au sujet de ce qui s'est passé entre nous...

Au grand soulagement de la jeune femme, il dut s'interrompre, car des bruits de voix animées leur parvinrent du couloir. La porte s'ouvrit et Eliza apparut.

— Sir Ross? Mme Cannon et M. Matthew sont là...

— Chéri ! s'écria une femme aux cheveux gris qui s'engouffra dans la pièce et se précipita au chevet de Ross.

Mince et élégante dans sa robe de soie verte, elle laissait dans son sillage un soupçon de parfum exotique. Elle effleura le visage de son fils d'une main ornée de bagues. Sophia se retira dans un coin de la pièce et détailla discrètement Catherine Cannon. La mère de Ross n'était pas une beauté à proprement parler, mais elle avait une classe et une aisance époustouflantes.

Ross lui chuchota quelque chose à l'oreille et elle éclata de rire.

— Mon petit chéri, moi qui croyais te trouver au plus mal ! Tu as une mine resplendissante, au contraire, et... tu as pris du poids. Cela te va très bien.

— C'est Mlle Sydney que tu devrais remercier, répondit Ross en cherchant cette dernière du regard. Approchez, Sophia... j'aimerais vous présenter ma mère.

Sophia resta où elle était, se contentant d'une brève révérence accompagnée d'un sourire timide à l'adresse de Catherine.

— Bonjour, madame Cannon.

Celle-ci l'examina avec un intérêt amical.

— Quelle charmante jeune femme, commenta-t-elle en tournant

vers son fils un regard étonné. Beaucoup trop jolie pour travailler dans un endroit comme Bow Street.

— En effet, approuva une voix venant du seuil de la chambre. On se demande bien ce qui a pu pousser

mon frère à engager une fille aussi agréable à regarder.

Matthew, le frère cadet de Ross, se tenait nonchalamment appuyé au chambranle. Sa ressemblance avec son aîné était saisissante. Il était aussi brun, grand et musclé que lui, mais ses traits étaient moins anguleux, son nez plus court, sa mâchoire moins carrée. Il y avait en lui quelque chose d'encore juvénile qui ajoutait peut- être à son charme aux yeux de certaines. Pas à ceux de Sophia, pour qui il n'était qu'une pâle copie de Ross.

Elle inclina légèrement la tête pour saluer l'insolent.

— Monsieur Cannon.

— Arrête de la manger des yeux, Matthew, intervint Ross en fronçant les sourcils. Où est ta femme ?

— La pauvre Iona a un rhume de cerveau, répondit sa mère à sa place. Elle a préféré rester chez elle de peur de te contaminer. Elle t'envoie ses vœux de prompt rétablissement.

— Je vous laisse, glissa Sophia en se dirigeant prestement vers la porte. Sonnez si vous avez besoin de quoi que ce soit, sir Ross.

Une fois Sophia sortie, Ross reporta son attention sur son frère. Il n'aimait pas la façon dont Matthew avait parlé d'elle ni celle dont il l'avait regardée. Il se demanda avec irritation quand son frère cesserait de considérer toutes les femmes qu'il croisait comme des conquêtes potentielles.

Son épouse, Iona, était pourtant ravissante. Cela ne l'empêchait pas de continuer de s'intéresser à d'autres. Ross ignorait s'il avait été jusqu'à la tromper, mais si c'était le cas, il ne traiterait pas cette infidélité à la légère, et Matthew le savait. Ross gérait les affaires de toute la famille Cannon, et c'était lui qui octroyait ses revenus à son jeune frère. Si ce dernier se conduisait en époux indigne, Ross

n'hésiterait pas à utiliser tous les moyens à sa disposition pour lui faire entendre raison, y compris resserrer les cordons de la bourse.

— Depuis combien de temps travaille-t-elle ici ? s'enquit Matthew.

— À peu près deux mois.

— N'est-ce pas un peu déplacé d'avoir engagé une telle femme ? Tu sais à quoi tu t'exposes, j'imagine ? On dira que ses services ne s'arrêtent pas aux tâches de secrétaire ou de gouvernante...

— Matthew ! intervint sa mère. Ces insinuations sont indécentes.

— Ma chère maman, il suffit à un homme de poser les yeux sur une femme pour deviner bien des choses, rétorqua-t-il avec un sourire narquois. Il est évident que, contrairement aux apparences, Mlle Sydney est une fille facile.

Ross eut du mal à contenir sa fureur.

— Tu as toujours été un piètre juge en matière de caractères, Matthew. Je te conseille vivement de la fermer - et de ne pas oublier que tu es un homme marié.

— Que diable veux-tu dire par là ? s'enquit son frère en le scrutant d'un air méfiant.

— Je veux dire que tu sembles porter à mon assistante un intérêt excessif.

— Pas du tout! J'ai simplement dit...

— Arrêtez, tous les deux ! s'interposa Catherine. Je ne supporte pas de vous entendre vous disputer.

Ross jeta un regard noir à son frère.

— Je ne tolérerai pas que Matthew insulte les membres de mon personnel.

— J'aimerais bien savoir quelle est la nature exacte de tes relations avec Mlle Sydney pour que tu sois si prompt à prendre sa défense.

Catherine prit la parole avant que Ross ait le temps d'ouvrir la bouche :

— Matthew, je suis convaincue que tu provoques

ton frère délibérément! Ses relations avec cette jeune femme ne regardent que lui, je te prie donc de quitter cette pièce, que nous ayons un peu la paix.

— Avec grand plaisir. J'ai toujours détesté les chambres de malades.

Il avait à peine refermé la porte derrière lui que Catherine se penchait vers son fils aîné.

— À présent, Ross, réponds-moi : quelles relations entretiens-tu avec Mlle Sydney ?

Ross ne put s'empêcher de rire.

— Ne viens-tu pas d'affirmer que cela ne concernait que moi ?

— Si, mais... je suis ta mère et j'ai le droit de savoir si tu t'intéresses à quelqu'un.

Il sourit de sa curiosité irrépressible.

— Je n'ai rien à dire.

— Ross ! protesta-t-elle avant de lever les yeux au ciel en souriant. Il y avait bien longtemps que je ne t'avais pas entendu rire, tu sais. Mais, entre nous, mon chéri... une employée? Toi qui pourrais prétendre aux héritières des plus grandes familles d'Angleterre ?

Pour Catherine Cannon, la simple idée d'un mariage avec un membre du personnel domestique constituait en soi une grave transgression sociale. Dans son milieu, on tolérait des relations sexuelles avec les servantes, mais sûrement pas qu'un gentleman songe à en épouser une. Ross déplorait ces préjugés. Au fil des années, son travail l'avait amené à côtoyer tous les milieux, des aristocrates aux plus misérables des gens du peuple, et il avait acquis la conviction que la notion de classe qui prévalait dans son milieu relevait de la plus pure hypocrisie. Il avait vu des nobles de

haut rang commettre les crimes les plus vils et de pauvres hères se conduire en hommes d'honneur.

— Mlle Sydney est la fille d'un vicomte, maman. Cela dit, son père aurait été chiffonnier que cela n'aurait rien changé.

Sa mère grimaça.

— Je crains que toutes ces années à Bow Street ne t'aient donné une sensibilité démocratique.

Ce qui dans sa bouche n'était pas un compliment.

— Néanmoins... une fille de vicomte? Cela aurait pu être pire.

— Je ne t'ai jamais dit que j'avais des vues sur elle.

— Mais tu en as, c'est évident. Une mère sent ces choses. Explique-moi donc comment une jeune femme, bien née semble-t-il, en est venue à travailler à Bow Street?

Il haussa les sourcils d'un air sardonique.

— Tu ne t'inquiètes pas de ma blessure, maman ?

— Je te promets de t'en infliger une deuxième, bien plus grave, si tu ne m'en dis pas davantage au sujet de Mlle Sydney !

Chapitre 7

Ross attendit Sophia jusqu'à 8 heures en se demandant ce qu'elle pouvait bien avoir à faire de plus important que de s'occuper de lui. Elle lui envoya Lucie avec le plateau du dîner, des médicaments et des livres, mais il n'avait pas faim, et il avait mal au crâne depuis déjà un bon moment. Quand le soir tomba et que l'obscurité envahit la chambre, il était agité, déshydraté et il avait mal partout, particulièrement à l'épaule. Mais le plus difficile à supporter, c'était de se sentir inutile, cloué ici tandis que la vie continuait. Il s'ennuyait à mourir et il étouffait. Il parvint avec quelques difficultés à se débarrasser de sa chemise de nuit et remonta les draps jusqu'à sa taille.

Quand Sophia daigna se montrer, il était d'une humeur massacrante. Malgré la douleur que cette position lui infligeait, il s'était étendu à plat ventre.

— Sir Ross ? s'enquit-elle en approchant sa lampe. Vous dormez ? Je viens changer votre pansement.

— Non, je ne dors pas, grommela-t-il. J'ai chaud, j'ai mal à l'épaule, et j'en ai par-dessus la tête d'être couché dans ce bon sang de lit.

Elle se pencha pour poser la main sur son front.

— Toujours de la fièvre. Bon, je vais vous aider à vous retourner. Ne vous étonnez pas d'avoir mal à l'épaule, vous êtes appuyé dessus.

Quand il fut assis, adossé aux oreillers, elle glissa le bras derrière son cou et lui fit boire du sirop d'orgeat.

Il sentit son odeur qui était comme une bouffée d'air frais dans l'atmosphère confinée de la pièce.

— Qui a fermé les fenêtres ?

— Ma mère. Elle prétend que l'air du dehors nuit aux malades.

— Je ne suis pas de son avis, déclara-t-elle en ouvrant la croisée.

Au grand soulagement de Ross, une brise délicieuse se faufila

dans la chambre. Il se laissa aller contre les oreillers, les yeux fermés.

— Je ne vous ai pas vue de la journée, se plaignit-il en remontant les draps sur son torse, se demandant si elle s'était aperçue qu'il était nu en dessous. Qu'avez- vous fait ?

— J'ai aidé les filles à nettoyer le fourneau, la ferronnerie, à faire un peu de lessive et du raccommodage. Cet après-midi, nous avons préparé des confitures de groseilles, Eliza et moi.

— Demain, vous laisserez Eliza se charger de ces tâches et vous resterez avec moi.

— Bien, monsieur, murmura-t-elle, amusée par son ton autoritaire. Si vous désirez ma compagnie, il vous suffit de demander.

Il fronça les sourcils, se contentant de l'observer en silence tandis qu'elle changeait son pansement. Le simple fait de contempler son visage serein le soulageait. Au souvenir du brasier qu'il avait allumé en elle par ses baisers et ses caresses, Ross éprouva un sentiment de triomphe. Malgré ses réticences, elle avait succombé au feu de son désir, le suppliant de lui faire l'amour. Il ne brûlerait pas les étapes, il attendrait d'être suffisamment rétabli, mais alors... alors... Dieu du ciel !

Une fois le pansement achevé, elle trempa un linge dans une petite cuvette d'eau froide.

— Aucun signe d'infection. Je pense que votre blessure est en voie de guérison. La fièvre va tomber et vous vous sentirez mieux, vous verrez, assura-t-elle en tamponnant le linge essoré sur son visage et sur son front.

La fraîcheur de la brise nocturne sur sa peau humide le fit

frissonner de plaisir.

— Vous avez froid? s'inquiéta-t-elle d'une voix douce.

Il secoua la tête, les yeux fermés.

— Non, je suis bien. Continuez, c'est agréable.

Elle mouilla de nouveau le linge et le passa sur sa

gorge, sur sa poitrine. Depuis combien de temps ne s'était-on pas

occupé ainsi de lui ? Il ne s'en souvenait pas.

Sophia se mit à fredonner.

— Vous connaissez les paroles de cette chanson ? s'enquit-il.

— Un peu.

— Chantez-la-moi.

— Je n'ai pas une très jolie voix, vous risquez d'être déçu.

Il attrapa sa main fine, sur son torse, et la pressa une fraction de seconde.

— Jamais vous ne me décevrez, Sophia.

Elle resta silencieuse un moment, puis elle commença à chanter à mi-voix :

Quand je trouverai l'amour de ma vie,

Je lui rendrai hommage jour et nuit,

Et les cloches sonneront Et les tambours frapperont Pour célébrer comme il se doit Mon amour et ma joie.

Elle se tut et Ross rouvrit les yeux, surprenant sur son visage une expression amère. À quoi pensait-elle ? À son chagrin d'amour ? À la fois jaloux et peiné de la voir triste, il s'efforça de la distraire.

— Vous avez raison, votre voix n'est pas inoubliable.

Il sourit et elle fronça les sourcils d'un air menaçant.

— Mais je l'aime beaucoup ! s'empressa-t-il d'ajouter.

Elle posa le linge mouillé sur son front.

— A vous de me divertir à présent, décréta-t-elle, malicieuse. Je vous écoute.

— Je ne sais pas chanter.

— Je m'en doute. Avec la voix que vous avez...

— Que lui reprochez-vous ?

— Elle est rauque. Personne ne vous demanderait de jouer les barytons.

Elle rit devant son air déconfit et glissa la main derrière sa nuque pour lui donner à boire.

Il avala quelques gorgées en grimaçant.

— Je n'avais pas bu de sirop d'orgeat depuis des lustres.

— Eliza affirme que vous n'êtes jamais malade. Les runners eux-mêmes n'en reviennent pas que vous ayez été blessé. Ils

devaient s'attendre que les balles glissent sur vous comme des gouttes de pluie.

— Je n'ai jamais prétendu être un surhomme.

— Peu importe, eux semblent le croire. Ils vous imaginent presque comme un être invulnérable, ajouta- t-elle en l'observant avec attention.

Leurs regards demeurèrent un instant soudés l'un à l'autre, puis Ross comprit soudain qu'elle lui avait en quelque sorte posé une question.

— Je ne le suis pas, dit-il alors. J'ai des besoins et des faiblesses, comme tout le monde.

Sophia détourna les yeux et chassa du revers de la main un pli sur la courtepointe.

— Mais vous n'y cédez pas, murmura-t-elle.

Il prit sa main dans la sienne.

— Que voulez-vous savoir, Sophia ?

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas remarié ? Cela fait longtemps que votre femme est morte, et vous êtes encore relativement jeune.

— Relativement ?

Elle sourit.

— Expliquez-moi pourquoi on vous a surnommé le moine de Bow

Street alors que vous n'avez qu'un mot à dire pour trouver une épouse.

— Je ne voulais pas me remarier. Je me suis très bien accommodé de ma solitude.

— Aimiez-vous votre femme ?

— Il était difficile de ne pas aimer Eleanor.

Ross s'efforça de se rappeler le visage pâle et délicat de sa femme, ses cheveux blonds soyeux. Mais c'était comme s'il l'avait connue dans une autre vie, et il découvrit avec surprise qu'elle n'était plus vraiment réelle pour lui, aujourd'hui.

— Elle était raffinée... intelligente... très gentille. Elle ne parlait jamais durement de qui que ce soit et elle détestait entendre jurer, ajouta-t-il avec un sourire rêveur. Elle se donnait beaucoup de mal pour me faire perdre cette habitude. Mais... elle était de constitution fragile. En vérité, sa famille ne voulait pas qu'elle se marie.

— Pourquoi ?

— Elle était souvent malade. Un simple rhume suffisait à la clouer au lit pendant une semaine. Ses parents craignaient qu'elle ne soit pas assez forte pour endurer un mariage, sans parler des attentions de son mari. Ils avaient peur que l'enfantement ne la tue. J'ai réussi à les persuader que je saurais protéger leur fille, continua-t-il d'une voix où perçait la culpabilité. Nous avons été heureux pendant presque quatre ans, même si nous pensions qu'elle était stérile. En fait, je préférais cela.

— Vous ne vouliez pas d'enfants ?

— Cela m'était égal. Je voulais surtout qu'Eleanor reste en bonne santé. Et puis un jour, elle m'annonça qu'elle était enceinte. Elle était folle de joie et affirmait qu'elle ne s'était jamais sentie aussi bien, à tel point qu'elle a fini par me convaincre qu'elle mettrait au monde ce bébé sans encombre.

Ross s'interrompit un instant. Évoquer Eleanor lui avait toujours été

très difficile, pour ne pas dire insupportable. Mais il ne concevait pas de cacher quoi que ce soit de son passé à Sophia.

— Que s'est-il passé ? s'enquit-elle dans un murmure.

Quelque chose céda dans l'esprit de Ross. Le contrôle qu'il

exerçait sur lui-même se lézarda et il commença à lui raconter ce dont il n'avait jamais parlé à personne.

— Quand les contractions commencèrent, je sentis que quelque chose n'allait pas. Elle ne supportait pas la douleur, n'avait pas la force de pousser. Le moindre effort l'affaiblissait terriblement. Le travail dura vingt- quatre heures, et à l'aube du deuxième jour... Seigneur, c'était un cauchemar. J'avais envoyé chercher d'autres médecins, quatre en tout, et ils se sont lancés dans une longue discussion sur la meilleure manière d'intervenir. Elle me suppliait de l'aider et j'aurais fait n'importe quoi. N'importe quoi...

Il ne se rendit compte qu'il serrait les poings que lorsque Sophia se mit à les lui masser pour l'aider à se détendre.

— Ils étaient d'accord sur un seul point : le bébé était trop gros. Il fallait que je choisisse... entre la mère et l'enfant. Bien sûr, je leur ai demandé de sauver Eleanor... mais cela signifiait qu'ils devaient...

Il s'interrompit, incapable de trouver les mots pour lui raconter ce qui s'était passé ensuite.

— Il y avait du sang partout. Eleanor hurlait et m'implorait de ne pas les laisser faire. Elle préférait mourir et donner une chance au bébé. Je n'ai pas pu m'y résoudre. Et tous deux sont...

Il se tut de nouveau. Comment pouvait-il lui raconter tout cela ? Il en avait trop dit. Elle devait être horrifiée.

— J'ai fait le mauvais choix, avoua-t-il. Ils sont morts tous les deux.

La fraîcheur de la pièce, si agréable un instant plus tôt, le faisait frissonner à présent. Il se sentait engourdi, glacé et malade.

Sophia ôta le linge de son front et lui caressa la joue.

— Ce n'était pas votre faute, j'espère que vous le savez.

Elle ne comprenait pas, se dit-il. Sa femme était morte à cause de lui. A cause de son égoïsme incommensurable.

— Si je ne l'avais pas épousée, elle serait toujours en vie.

— Qu'en savez-vous ? Et quand bien même, quelle vie aurait été la sienne dans cet univers étriqué où on l'aurait couvée comme une enfant? Elle n'aurait jamais connu l'amour, y avez-vous songé ?

Elle remonta les couvertures et alla en chercher une autre dans la commode. Après l'avoir étendue sur lui, elle s'assit à son chevet.

— Vous n'avez pas forcé Eleanor à vous épouser, reprit-elle. Je suis sûre qu'elle était consciente des risques qu'elle prenait, mais pour rien au monde elle n'y aurait renoncé parce que vous l'avez rendue heureuse. Elle n'aimerait certainement pas que vous vous sentiez ainsi coupable.

— Peu importe, je sais que je suis fautif.

— Votre réaction ne m'étonne pas : vous vous croyez omnipotent. Il vous est donc si difficile d'admettre que certaines choses ne dépendent pas de vous ? Qu'elles vous échappent ?

Elle se moquait tendrement de lui et cela le réconforta d'une façon surprenante. Il plongea son regard dans le lac bleu de ses yeux en éprouvant un sentiment de soulagement intense qui le déconcerta.

— Vous n'êtes qu'un homme, continua-t-elle. Pas une divinité toute-puissante.

Bien sûr qu'il n'était qu'un homme... Pourtant, Sophia avait raison : il s'était toujours évertué à prouver au monde entier qu'il était invulnérable. Avec succès, d'ailleurs. Les gens voulaient croire que le juge Cannon était un être tout-puissant, qu'il veillait sur eux afin qu'ils puissent dormir sur leurs deux oreilles. Résultat: durant des années, il avait mené une existence à part, solitaire. Personne ne le connaissait ou ne le comprenait vraiment. Et voilà que pour la première fois de sa vie, il rencontrait quelqu'un qui ne le considérait pas avec un respect plein d'admiration. Sophia le traitait comme s'il

était un homme ordinaire.

Elle se leva et remit un peu d'ordre dans la pièce, rassemblant les linges et les serviettes sous l'œil de prédateur de Ross. Il songeait à ce qu'il allait lui faire, à ce qu'ils feraient ensemble dès qu'il serait sur pied. Ignorant le tour que prenaient les pensées du juge, la jeune femme continua sa tâche sans se départir de son calme.

Chapitre 8

— Vous êtes un malade insupportable ! s'exclama Sophia quand elle découvrit Ross debout et habillé. Le Dr Linley a dit que vous deviez rester au lit jusqu'à demain.

— Je suis mieux placé que le Dr Lindley pour savoir comment je me sens.

— Je ne crois pas ! le contra-t-elle, exaspérée et inquiète. Qu'avez-vous l'intention de faire ?

Il cherchait une cravate dans sa commode.

— Je vais dans mon bureau une petite heure.

— Vous allez y passer la journée, je vous connais !

Durant les quatre jours qui avaient suivi son accident, Sophia avait eu un mal fou à le convaincre de se reposer. À mesure qu'il reprenait des forces et que sa blessure cicatrisait, il se montrait de plus en plus impatient de retrouver son rythme de travail habituel. Pour l'empêcher de se lever, elle lui avait apporté son courrier et ses dossiers et s'était installée près de lui pour prendre des notes sous sa dictée. Elle demeurait à son chevet pour s'assurer qu'il finissait les plateaux qu'elle lui montait, et elle avait passé des heures à lui faire la lecture. Elle l'avait contemplé à loisir quand il s'endormait malgré lui, étudiant son visage dans les moindres détails, le mouvement de ses cheveux sur son front, le dessin de ses lèvres...

Son odeur lui était devenue familière, de même que sa façon de boire son café, la fermeté de ses muscles sous ses doigts lorsqu'elle changeait son pansement, son rire un peu rauque et saccadé, comme s'il ne lui était pas habituel. Elle s'amusait de le voir hirsute,

au réveil. Elle aimait ses baisers impromptus lorsqu'elle se penchait vers lui pour récupérer le plateau ou pour redresser ses oreillers... Des petits baisers qu'il lui volait en la retenant avec une douce insistance.

Au lieu de le repousser, elle s'abandonnait contre lui. Sans vergogne. Chaque fois.

À sa grande honte, il peuplait ses rêves. Une fois, elle avait rêvé qu'elle le rejoignait dans son ht et s'allongeait, nue, sur lui... Elle s'était réveillée en nage, le bas-ventre en ébullition. Pour la première fois de sa vie, elle avait glissé les doigts entre ses jambes afin d'apaiser ce feu qui la torturait. Ils s'étaient concentrés autour de la petite crête si sensible, au cœur de son jardin secret. Des ondes de plaisir délicieux s'étaient mises à déferler en elle. Elle s'était alors imaginé que c'était Ross qui la caressait ainsi, tout en l'embrassant, et ses sensations avaient décuplé. Un peu honteuse, elle avait continué, découvrant que plus elle accélérait le mouvement, plus le plaisir devenait aigu. À la fin, une vague brûlante avait explosé en elle, lui arrachant un gémissement.

Roulant sur le ventre, pantelante, elle s'était demandé comment elle oserait regarder Ross en face le lendemain. Jamais elle n'avait rien éprouvé de pareil. Un besoin inconnu la dévorait et l'effrayait par sa violence.

Ross ne l'attirait pas seulement physiquement. Plus elle le connaissait, plus elle l'aimait. Elle était fascinée par certains traits de sa personnalité. Ainsi, lorsqu'une tâche l'ennuyait, il s'y attelait sans perdre de temps, avec une singulière détermination. Rien ne le détournait du devoir à accomplir.

Par ailleurs, il détestait le mensonge et ne mentait que par omission, quand il y était contraint. Il ne criait jamais mais, disait-il, il se contentait de hausser le ton pour se montrer convaincant. Il niait être têtu, préférant qualifier de fermeté ce que d'aucuns prenaient pour de l'obstination. De même qu'il n'était pas dominateur mais décidé. D'abord déconcerté de voir Sophia rire quand il avait corrigé le choix de ses termes, il s'était ensuite rendu compte qu'il n'avait pas l'habitude qu'on le taquine. Personne n'avait jamais osé. Pourtant, il appréciait beaucoup la façon dont elle le

tournait en dérision, elle le voyait aux étincelles de plaisir qui pétillaient alors dans ses yeux.

Durant les heures calmes de la tombée du soir, ils avaient longuement discuté et Sophia avait partagé avec lui ses quelques souvenirs d'enfance. Un pique- nique en famille, les histoires que

sa mère lui lisait, le jour où son frère et elle avaient mélangé de l'eau à sa poudre de riz pour en faire de la pâte à modeler, ce qui leur avait valu d'être envoyés au lit sans dîner.

Il avait le don de l'amener à se confier, elle qui ne se livrait pas facilement. Sans même s'en apercevoir, elle avait aussi évoqué cette époque où John et elle avaient fait toutes sortes de blagues et de bêtises, y compris les vols, durant les mois qui avaient suivi la mort de leurs parents.

— Que voliez-vous ?

— De la nourriture, essentiellement. Les familles qui s'efforçaient de veiller sur nous n'étaient pas bien riches et nous étions toujours affamés. Nous sommes devenus si difficiles à maîtriser qu'ils finirent par renoncer à s'occuper de nous. C'était ma faute. John était trop petit pour comprendre mais moi je n'avais pas d'excuse. J'aurais dû lui donner l'exemple, prendre soin de lui au lieu de...

— Vous étiez vous-même une enfant, lui fit-il doucement remarquer. Ce n'était pas votre faute.

Elle eut un sourire sans joie et il mesura l'ampleur du sentiment de culpabilité qui la rongeait.

— Sophia ? Comment John est-il mort ?

Elle avait frissonné, luttant contre la tentation de tout lui dire. Si elle cédait à la tendresse qu'il lui manifestait et qui la touchait jusqu'au tréfonds, si elle lui avouait les véritables raisons de sa présence à ses côtés, il le lui ferait payer cher, et ses projets seraient réduits à néant.

Alors, au lieu de lui répondre, elle s'était mise à rire et s'était empressée d'inventer une excuse quelconque pour quitter la pièce.

Sophia revint au présent tandis que Ross choisissait une cravate de soie noire.

— Vous allez en faire trop et vous risquez de vous effondrer. N'attendez aucune compassion de ma part si cela arrive !

Debout devant le miroir, Ross grimaça imperceptiblement tout en nouant sa cravate.

— Écoutez, je vais devenir fou si je reste une journée de plus dans cette chambre.

Il croisa son regard dans le miroir et ajouta :

— Il n'y a qu'un seul moyen de me convaincre de rester au lit... mais je ne crois pas que vous soyez prête.

Sophia détourna immédiatement les yeux, rose d'embarras. Il fallait qu'ils soient devenus très proches pour qu'il se permette d'évoquer le désir qu'il avait d'elle aussi ouvertement.

— Prenez au moins un petit-déjeuner, suggéra- t-elle. Je vais voir si Eliza a préparé du café.

— Merci, répondit-il avec un sourire en coin.

Un peu plus tard, ce matin-là, Sophia classait des rapports et des dépositions dans la salle des archives pendant que Ross était en réunion dans son bureau. Elle avait profité de son premier mois de travail à Bow Street pour recopier des informations susceptibles de nuire à la réputation des runners et de tout le service. La plupart concernaient des fautes commises par certains inspecteurs ou agents, erreurs de procédures, mauvaises interprétations de preuves. Afin d'éviter un scandale qui risquait de leur être fatal, Ross avait choisi de reprendre ses hommes en main sans ébruiter leurs fautes.

Des informations précieuses pour Sophia, mais il lui en faudrait bien d'autres pour parvenir à détruire Ross et son équipe. Malheureusement, depuis trois semaines elle avait cessé ses recherches. Elle n'en avait plus le cœur... Non, elle ne songeait plus à lui faire du mal. Elle se méprisait d'être aussi faible, mais elle ne pouvait se résoudre à le trahir. Malgré elle, elle s'était mise à

l'aimer, ce qui signifiait qu'elle allait renoncer à venger son frère. John serait donc mort pour rien.

Elle était plongée dans son travail de classement quand Ernest vint l'interrompre pour lui annoncer que sir Ross la demandait.

— Pourquoi ? s'inquiéta-t-elle aussitôt.

— Je ne sais pas, mademoiselle.

— Où est-il ? Est-ce qu'il va bien ?

— Il est dans son bureau, mademoiselle.

Sophia s'y précipita en hâte, ignorant les regards

intrigués des clercs et des avocats qu'elle croisait. Elle redoutait le pire : une réouverture de la plaie, une infection... à moins qu'il ne soit effondré d'épuisement...

La porte du bureau du juge était grande ouverte. Elle franchit le seuil en trombe et s'immobilisa.

Son arrivée précipitée le fit sursauter. Il était à sa table, pâle, les traits tirés.

— Sophia, que...

— Je savais bien que cette reprise était prématurée ! le coupa-t-elle en se ruant sur lui.

Déjà, elle lui tâtait le front d'un air soucieux.

— Vous avez de la fièvre ? Que se passe-t-il ? Votre épaule recommence à saigner, à moins que...

— Sophia, l'arrêta-t-il en enveloppant sa main dans les siennes. Je vais bien, inutile de vous alarmer.

Elle l'examina de près, hésitant à le croire.

— Alors pourquoi m'avez-vous envoyé chercher ?

Le regard de Ross fixa un point derrière elle, pardessus son épaule. À sa grande consternation, Sophia comprit qu'ils n'étaient pas seuls. Elle pivota et découvrit sir Grant, assis dans un fauteuil, qui les observait avec un vif intérêt. Elle ôta sa main de celle de Ross et ferma les yeux un instant.

— Je suis désolée, murmura-t-elle, regrettant de ne pouvoir disparaître sur-le-champ d'un coup de baguette magique. Je... j'ai outrepassé mes fonctions, sir Ross. Excusez-moi.

Il sourit de son embarras et s'adressa à sir Grant.

— Morgan, j'ai besoin de parler à Mlle Sydney.

— Oui, il semblerait, répondit ce dernier, ironique.

Il se leva, s'inclina brièvement en jetant un regard amusé à la jeune femme, puis sortit.

Sophia cacha son visage cramoisi entre ses mains.

— Seigneur, que va-t-il penser de moi ?

Ross quitta son bureau et s'approcha d'elle.

— Que vous êtes une femme douce et attentionnée.

— Je suis désolée, répéta-t-elle. Je ne m'étais pas rendu compte qu'il était là. Je n'aurais pas dû me montrer aussi impulsive, ni vous... enfin... C'est simplement que j'ai l'habitude de...

— Me toucher ?

— Je... je suis devenue trop familière avec vous. Maintenant que vous êtes rétabli, les choses doivent redevenir comme avant.

— J'espère bien que non, répliqua-t-il tranquillement. Votre familiarité me plaît, Sophia.

Il fit un pas en avant mais elle recula en hâte.

— Pourquoi m'avez-vous demandée ? s'enquit-elle en fuyant son

regard.

Un long silence, puis :

— Je viens de recevoir une lettre de ma mère. Elle est aux cent coups.

— Mon Dieu ! Personne n'est souffrant, j'espère ?

— Je crains que ce ne soit bien plus sérieux que cela, fit-il, sarcastique. Il se trouve qu'elle a décidé de donner une grande fête pour l'anniversaire de mon grand-père.

Sophia le fixa, perplexe.

— Sa gouvernante, Mme Bridgewell, vient de se marier précipitamment. Son fiancé, un sergent de l'armée, a appris récemment que son régiment allait être envoyé en Irlande. Bien entendu, elle souhaite le suivre là-bas. Toute la famille ne veut que son bonheur, mais son départ tombe en plein milieu des préparatifs du quatre-vingt-dixième anniversaire de mon grand-père.

— Quand doit-il avoir lieu ?

— Dans une semaine.

— Ah... je vois, dit-elle, se souvenant de la grande maison où elle avait travaillé dans le Shropshire.

De telles festivités nécessitaient de longs et méticuleux préparatifs. Choisir les fleurs, la nourriture, placer les invités selon leurs affinités nécessitait un métier que ne possédaient pas les simples serviteurs.

— Qui va épauler votre mère ?

— Vous, murmura-t-il, les sourcils froncés. C'est elle qui vous demande. Une voiture vous attend dehors. Si vous acceptez, vous partez pour le Berkshire sur-le-champ.

— Moi ? Mais... il doit bien y avoir quelqu'un d'autre pour remplacer Mme Bridgewell !

— Selon ma mère, non. Elle vous réclame avec insistance.

— C'est impossible ! Et puis je n'ai aucune expérience de ce genre de choses.

— Vous dirigez la domesticité ici, et vous vous en sortez très bien.

— Je n'ai que trois domestiques sous mes ordres ! Votre mère en a des douzaines, j'imagine.

— Ils sont cinquante, environ, dit-il négligemment, comme si ce nombre était on ne peut plus insignifiant.

— Cinquante ! Je ne peux pas prendre en main cinquante personnes.

— Si la gouvernante était partie moins précipitamment, ma mère aurait eu le temps de prendre ses dispositions, mais ce n'est pas le cas. Telles que les choses se présentent, vous êtes son seul espoir.

— Eh bien, je la plains.

Il se mit à rire.

— Ce n'est qu'une fête d'anniversaire, Sophia. Si elle se révèle être un succès, ma mère récoltera les compliments de tout le monde. Si c'est un désastre, on l'attribuera à l'absence de Mme Bridgewell. Vous n'avez rien à craindre.

— Et qui prendra soin de vous et me remplacera ici, si je m'en vais ?

Il se rapprocha d'elle et passa un doigt caressant à la base de son cou, là où commençait le col de sa robe.

— Il faudra bien que je me débrouille sans vous. Cette semaine va me sembler interminable, je le sens, ajouta-t-il dans un murmure. Sophia se tenail tout près de lui, à présent. Elle percevait les notes fraîches de son savon à raser, celles du café qui parfumait son haleine.

Est ce que toute votre famille sera présente? Votre frère et son

épouse compris?

Apparemment, le fait de se trouver sous le même toit que Matthew ne lui disait rien qui vaille.

— Je ne pense pas. Matthew et Iona préfèrent les plaisirs de la ville. La campagne est bien trop calme pour eux. J'imagine qu'ils arriveront pour le week-end, comme les autres invités.

Sophia réfléchit soigneusement à la question. Elle ne voyait pas comment refuser sans froisser Ross et les siens.

— D'accord, j'irai, abdiqua-t-elle en soupirant. Je ferai tout mon possible pour que l'anniversaire de votre grand-père soit un succès.

— Merci.

Il lui caressa la nuque et ses doigts jouèrent avec les petites boucles échappées de son chignon.

— Je vais faire mes bagages, dit-elle dans un souffle.

Son pouce décrivait à présent un petit cercle sur son cou.

— Vous ne me donnez pas un baiser d'adieu ?

Elle humecta ses lèvres soudain sèches.

— Ce ne serait pas... très sage. Ni très raisonnable. Cette séparation arrive à point nommé. Elle devrait permettre à nos relations de reprendre un cours... normal...

— Vous n'aimez pas m'embrasser ? insista-t-il en tirant doucement sur une mèche dorée.

— Là n'est pas la question. Nous n'aurions jamais dû...

— Pourquoi ?

— Parce que je pense... je crains...

Elle rassembla son courage et débita d'une traite :

— Je ne peux avoir une aventure avec vous.

— Ce n'est pas ce que je vous demande. Ce que je veux, Sophia... D'un geste impulsif, elle posa les doigts sur ses lèvres pour l'empêcher d'aller plus loin. Quelles que soient ses intentions, elle mourrait s'il les formulait à voix haute.

— Taisez-vous, le supplia-t-elle. Séparons-nous pendant une semaine. Après avoir réfléchi, je suis sûre que vos sentiments auront changé.

Il glissa le bout de la langue entre ses doigts et elle s'empressa de retirer sa main.

— Vraiment ? s'enquit-il dans un souffle en posant ses lèvres sur les siennes.

Il lui donna un baiser brûlant, mouvant et humide qui la laissa sans forces.

Abandonnant toute résistance, elle se cambra vers lui en gémissant et il la plaqua aussitôt contre son corps ferme. Elle l'enlaça passionnément et l'embrassa avec avidité. Comment ignorer cette attraction puissante qui les poussait inexorablement l'un vers l'autre ? Ross, en tout cas, en était très conscient. Sa langue exigeante envahit sa bouche avec une telle ardeur qu'elle ne put que ployer contre lui en une rémission totale.

Tout à coup, il la lâcha. Désarçonnée, elle porta la main à ses lèvres et le fixa sans comprendre.

Ross la contemplait avec une arrogance amusée, même si ses yeux brillaient de l'éclat sombre de la passion.

— Au revoir, Sophia, fit-il, la voix rauque. On se revoit dans une semaine.

Jamais Sophia n'avait pris place dans un équipage aussi luxueux que celui des Cannon. Intérieur en cuir brun, rideaux de velours, extérieur vert laqué décoré de feuilles d'or. La voiture confortable et bien suspendue parcourut les vingt-cinq miles qui séparaient Londres du Berkshire sans que la jeune femme s'en rende compte.

Malgré son appréhension, elle était impatiente de découvrir l'endroit où Ross avait grandi. Le paysage correspondait bien à la description qu'il lui en avait faite : verts pâturages en abondance, bois touffus et petites bourgades auxquelles on accédait par des ponts qui enjambaient le Kennet ou la Tamise. L'odeur puissante de la terre fraîchement labourée se mêlait à celle de l'herbe coupée.

La voiture quitta la grand-route pour s'engager sur une voie secondaire. Ses roues grinçaient sur les vieux pavés. Ils approchaient de la ville de Silverhill, très pittoresque avec ses cottages aux toits de chaume et ses prairies où paissaient des moutons bien gras. Après avoir franchi une série de barrières sans âge croulant sous le lierre et les rosiers, ils bifurquèrent dans une allée privée et passèrent sous l'arche en pierre du domaine des Cannon.

Impressionnée par la beauté des lieux, Sofia admira les chênaies, les hêtraies, les eaux bleues du lac artificiel. La silhouette d'une demeure de style jacobéen apparut enfin, avec ses innombrables pignons et tourelles. A la vue de la somptueuse façade en brique, elle sentit son estomac se nouer.

— Seigneur! murmura-t-elle.

De hautes haies encadraient l'allée qui menait à l'entrée monumentale. Celle-ci était flanquée de pelouses en pente douce ornées de parterres de primevères et de rhododendrons. Des arbres exotiques conduisaient à une orangeraie située sur le versant sud. Jamais elle n'aurait imaginé que le domaine des Cannon fût aussi grandiose.

Deux pensées l'assaillirent aussitôt. Pourquoi un homme aussi riche que sir Ross vivait-il dans les appartements sinistres et à peine confortables de Bow Street ? Et comment allait-elle survivre à la semaine qui l'attendait ? Jamais elle ne serait à la hauteur de sa tâche. Les domestiques ne la respecteraient pas. Ils ne lui obéiraient jamais.

Elle retint son souffle lorsque la voiture s'immobilisa puis rassembla son courage et accepta la main que lui tendait le cocher pour l'aider à descendre. Il l'escorta jusqu'à l'immense porte en

chêne et actionna le heurtoir.

Le battant s'ouvrit presque aussitôt et Sophia se retrouva dans un vaste vestibule au centre duquel se déroulait un large escalier menant à l'étage et aux ailes est et ouest du manoir. D'immenses tapisseries aux tons chauds décoraient les murs. De part et d'autre du hall se trouvaient deux salons, l'un masculin, à dominante bleue avec un mobilier de bois sombre, l'autre féminin, tendu de tissus pastel et meublé avec élégance. C'est là qu'un majordome introduisit Sophia.

Catherine Cannon portait une robe toute simple, des peignes ornés d'améthystes retenaient ses cheveux gris. La bonté qui imprégnait ses yeux verts adoucissait son visage anguleux.

— Mademoiselle Sydney, s'écria-t-elle en se levant pour l'accueillir. Bienvenue à Silverhill Park. Et merci d'être venue à mon secours.

— J'espère que serai à la hauteur. J'ai expliqué à sir Ross que j'avais peu d'expérience dans ce domaine.

— J'ai confiance en vous, très chère. Vous me semblez très compétente.

— Oui, mais...

— Une domestique va vous montrer votre chambre. Vous avez sans doute envie de vous rafraîchir après ce long voyage. Je vous ferai visiter la maison ensuite et je vous présenterai le personnel.

On conduisit Sophia dans la petite pièce qu'occupait l'ancienne gouvernante et elle changea son col blanc après avoir brossé ses vêtements et s'être lavé le visage et les mains à l'eau froide. En regagnant le salon où l'attendait Catherine Cannon, elle admira les fresques murales, les innombrables fenêtres qui laissaient entrer la lumière à flots, les sculptures qui décoraient les galeries.

Durant la visite de la maison, qui ne dura pas moins d'une heure, Sophia s'efforça de son mieux de mémoriser chaque détail. Mme Cannon la traitait avec une sollicitude que ne méritait pas une simple servante. Elle lui raconta des anecdotes sur l'enfance de

Ross, sur les tours pendables qu'il jouait aux domestiques.

— Apparemment, il n'a pas toujours été aussi sérieux et solennel qu'aujourd'hui, commenta Sophia.

— Mon Dieu, non ! Il a changé depuis la mort de sa femme, expliqua Mme Cannon en se rembrunissant. Cette tragédie nous a tous tellement affligés.

— Oui, sir Ross m'en a parlé.

— Vraiment ? s'étonna Catherine en s'arrêtant au centre d'un salon tapissé d'un papier blanc et or.

Elle observait la jeune femme avec une curiosité nouvelle. Mal à l'aise, Sophia soutint son regard en se demandant si elle avait prononcé une parole déplacée.

— C'est-à-dire que... à ma connaissance, mon fils n'a jamais raconté cet épisode de sa vie à qui que ce soit. C'est un homme très secret, qui ne se livre pas facilement.

Devinant que Mme Cannon en tirait des conclusions qui n'avaient pas lieu d'être, et préférant éviter tout malentendu, Sophia précisa :

— Sir Ross m'a fait ces confidences sous l'effet de la fièvre. Il était faible et...

— Non, très chère, l'interrompit Catherine avec douceur. Mon fils vous fait confiance et il apprécie votre compagnie, c'est évident. Et celle qui le sortira du monde sordide de Bow Street aura ma bénédiction, croyez-moi !

— Son poste de juge ne vous satisfait pas ?

Elles traversèrent le salon à pas lents.

— Mon fils a donné dix ans de sa vie au service public et il a obtenu des résultats remarquables. Je suis très fière de lui, bien sûr, mais je pense qu'il est temps pour lui de tourner cette page. Il doit se remarier et avoir des enfants. Je reconnais qu'il paraît très froid, mais je peux vous assurer qu'il a les mêmes besoins qu'un autre.

Celui d'être aimé, d'avoir une famille.

— Oh, je sais, il n'est pas froid du tout et je suis certaine qu'il fera un très bon père. Et en tant que mari, sir Ross sera...

Sophia s'interrompit brusquement. Comment osait- elle jacasser de la sorte à propos du fils de cette dame ?

— Oui, approuva Catherine en souriant. Il a été un excellent mari pour Eleanor, et il le sera tout autant pour sa nouvelle épouse.

S'apercevant que Sophia était embarrassée, elle changea de sujet et enchaîna d'un ton léger :

— Je vais vous montrer la salle à manger principale. Elle possède une salle de service contiguë qui permet de garder les plats au chaud, au cours des longs dîners. C'est très pratique...

Durant la journée, Sophia était tellement occupée qu'elle avait à peine le temps de penser à Ross. En revanche, la nuit, elle ne pouvait échapper à cette impression de vide, de manque qui la taraudait sans relâche. Elle se languissait de lui et, à sa grande honte, elle dut admettre qu'elle était tombée amoureuse de l'homme qu'elle souhaitait détruire. Son propre cœur l'avait trahie. Il ne lui restait plus qu'à renoncer à ses projets de vengeance. Elle ne le séduirait pas à dessein, elle ne jubilerait pas de sa victoire. Dès que possible, elle quitterait son emploi à Bow Street.

Cette décision l'anéantissait mais, au moins, elle se sentait en paix avec elle-même et put se concentrer sur la préparation de la fête.

Pas moins de vingt-cinq chambres avaient été réservées aux invités. Les célibataires, une bonne douzaine, logeraient dans la dépendance, un pavillon de gardien à l'entrée du parc. Par ailleurs, on attendait des familles de Windsor, de Reading et d'autres villes plus proches pour le bal masqué du samedi soir. Trois cent cinquante convives en tout.

Malheureusement, les notes écrites laissées par la précédente gouvernante avant son départ étaient plus que succinctes. À l'évidence, elle était plus préoccupée par son histoire d'amour que

par la préparation de cette fête gigantesque et Sophia dut faire elle-même l'inventaire de toute la vaisselle, des provisions, du contenu des caves, du linge de maison. Elle consulta le cuisinier et Mme Cannon pour proposer des menus et la vaisselle qui convenait pour chacun. Elle s'entretint avec le majordome, le jardinier, décida du nombre d'extra à engager. Elle convoqua le boucher, l'épicier, le laitier du village pour prendre ses commandes.

Elle fit aussi la connaissance de M. Robert Cannon, le vieux monsieur en l'honneur de qui cette fête était donnée. La mère de Ross l'avait prévenue : son beau- père était un homme d'une grande bonté, mais avec l'âge, il avait tendance à se montrer un peu direct.

Alors qu'elle revenait de la glacière, un petit local à l'écart de la maison, Sophia l'avait aperçu, sous la marquise, dans la roseraie. Des rafraîchissements étaient disposés à son intention, sur une petite table près de lui. Son fauteuil était pourvu d'un repose-pied, et Sophia se souvint avoir entendu Mme Cannon dire qu'il souffrait de goutte.

— Vous, petite, approchez, lança-t-il d'un ton impérieux. Je ne vous ai encore jamais vue ici.

Sophia obéit et plongea en une révérence respectueuse.

— Bonjour, monsieur Cannon.

En dépit de son grand âge, Robert Cannon restait un bel homme, fort distingué, dont le regard bleu acier demeurait perçant.

— Je suppose que vous êtes la jeune personne dont ma belle-fille m'a parlé, celle de Bow Street.

— Oui, monsieur. J'espère faire en sorte que votre anniversaire soit...

— Oui, oui, la coupa-t-il impatiemment en agitant la main. Ma belle-fille saute sur la moindre occasion pour organiser des fêtes. À présent, vous allez me dire où en sont exactement vos relations avec mon petit- fils.

Prise totalement au dépourvu, Sophia le considéra, bouche bée.

— Monsieur, je... j'ai peur de ne pas comprendre votre question.

— Catherine affirme qu'il s'intéresse à vous, ce qui est une sacrément bonne nouvelle. Je tiens à ce que ma lignée perdure, et Ross et son frère sont les derniers Cannon mâles. Bien. Est-ce qu'il vous a déjà... ? Hum?

Choquée, Sophia attendit quelques secondes avant de bredouiller :

— Monsieur Cannon, vous faites fausse route ! Je... je n'ai pas l'intention de... de... Jamais sir Ross ne...

Sa voix se fêla tandis qu'elle cherchait désespérément ses mots. Le vieil homme l'observait avec un petit sourire sceptique.

— Catherine m'a dit que vous étiez une Sydney. J'ai bien connu votre grand-père Frederick.

Cette révélation porta sa stupeur à son comble.

— Vraiment ? Vous étiez amis ?

— Je n'ai pas dit cela, rectifia-t-il d'un ton bourru. Nous nous connaissions, c'est tout. Nous ne risquions pas d'être amis dans la mesure où nous étions amoureux de la même femme. Sophia Jane Lawrence.

— Ma grand-mère... Je porte son nom.

Elle secoua la tête, sous le choc de ces révélations.

— Une femme ravissante et accomplie. Vous lui ressemblez, d'ailleurs, mais elle semblait plus raffinée que vous. Elle avait une classe naturelle qui vous fait défaut.

— La classe et la domesticité ne sont guère compatibles, monsieur.

Ses yeux bleus ne la quittaient pas et son visage renfrogné s'adoucit soudain.

— Vous avez son sourire. La petite-fille de Sophia Jane, une servante ! Les Sydney ont donc connu des temps si difficiles ? Votre

grand-mère aurait mieux fait de m'épouser.

— Pourquoi ne l'a-t-elle pas fait ?

Il désigna un fauteuil, près de lui.

— Asseyez-vous. Je vais vous raconter.

Sophia jeta un regard anxieux vers la maison où l'attendait tant de travail.

— Il n'y a pas le feu, décréta-t-il avec impatience. Après tout, cette fête est donnée en mon honneur, non ? Eh bien, je suis là et je vous demande de m'accorder quelques minutes. Serait-ce trop exiger de vous ?

Sophia prit place sans discuter et Cannon s'adossa confortablement à son fauteuil.

— Votre grand-mère Sophia Jane était la plus jolie jeune fille que j'aie jamais vue. Ses parents ne roulaient pas sur l'or, mais ils étaient de sang noble et souhaitaient que leur fille fasse un bon mariage. Sophia fit ses débuts dans le monde et j'entrepris ma cour pour gagner son cœur. Son absence de dot ne constituait pas un problème pour moi, car les Cannon sont riches. Mais alors que je tentais de convaincre ses parents de me donner sa main, lord Sydney entra en scène. Je ne faisais pas le poids face à un noble. C'est lui qui obtint sa main.

— Lequel de vous deux ma grand-mère aimait-elle ? s'enquit Sophia, fascinée par cette partie de son histoire qu'elle ignorait.

— Je ne sais pas trop, admit-il, à la surprise de la jeune femme. Peut-être aucun des deux, au fond. Toutefois, je crois qu'avec le temps, elle a regretté son choix. Lord Sydney était d'agréable compagnie mais je pense qu'il manquait de profondeur. J'aurais fait un compagnon bien plus intéressant.

— Et modeste aussi ! s'exclama-t-elle en riant.

Son impudence sembla réjouir le vieil homme.

— Dites-moi, mon enfant, vos grands-parents étaient- ils heureux en mariage ?

— Je suppose, répondit-elle, reprenant son sérieux. Bien que... je ne me souvienne pas de les avoir vus souvent ensemble. Ils semblaient mener des vies séparées. Oui, maintenant que j'y repense, je ne me rappelle pas d'eux comme d'un couple lié par l'affection... Mais, heureusement, vous avez trouvé l'amour ailleurs, enchaîna- t-elle, s'efforçant de trouver une fin heureuse à ce récit.

— Non, répondit-il sombrement. J'admirais ma femme, mais mon cœur a toujours battu pour Sophia Jane. Et je l'aime toujours, bien qu'elle nous ait quittés depuis longtemps, avoua-t-il, les yeux embués.

Sophia sentit la mélancolie l'envahir à l'idée que Ross resterait lui aussi à jamais attaché à Eleanor.

Elle avait dû exprimer cette pensée à voix haute sans s'en rendre compte, car Robert Cannon répliqua en grommelant :

— Cette fleur fragile ! Je n'ai jamais compris ce que mon petit-fils lui trouvait ! Eleanor était certes une fille charmante, mais Ross a besoin d'une femme pleine de vitalité, capable de lui donner des fils robustes.

Il étudia Sophia d'un œil évaluateur et ajouta :

— Vous me paraissez de taille à mener cette tâche à bien, ma foi.

Alarmée par le tour que prenait la conversation, Sophia

s'empressa de se lever.

— Monsieur Cannon, j'ai été très heureuse de faire votre connaissance mais le devoir m'appelle. Je ne voudrais pas que votre anniversaire tourne au fiasco ! À mon grand regret, je ne suis pas payée pour discuter avec de séduisants gentlemen.

Cannon laissa échapper un petit rire.

— Vous êtes comme votre grand-mère, commenta- t-il. Peu de

femmes savent dire non à un homme tout en flattant sa vanité dans le même temps.

Elle s'inclina gracieusement.

— Je vous souhaite une excellente journée, monsieur. Mais je tiens à préciser que vous faites erreur à propos de sir Ross. Il n'a absolument pas l'intention de me demander en mariage. De toute façon, je n'accepterais pas, si c'était le cas.

— Nous verrons bien, murmura-t-il en la regardant s'éloigner.

Chapitre 9

Le vendredi matin, Sophia veillait aux ultimes préparatifs avant l'arrivée des premiers invités. Des domestiques chargés de malles avaient déjà précédé leurs maîtres.

Elle s'assit à la table de l'office, contigu à la cuisine, et se frotta les yeux tout en consultant ses notes. La pièce avait longtemps servi à la préparation des médicaments maison. À présent, on y entreposait les herbes pour les faire sécher, les massepains, les pains d'épice et les conserves.

— Lottie, je vous ai expliqué comment les chambres devaient être nettoyées chaque matin, dit-elle à la femme de chambre chargée de distribuer les tâches.

— Oui, mademoiselle.

— Je vous rappelle de ne pas laisser une servante s'aventurer seule dans la maison réservée aux célibataires. Elles doivent s'y rendre impérativement par deux.

— Pourquoi, mademoiselle?

— Parce l'un de ces jeunes gens pourrait s'arroger des privautés avec l'une d'elles. Si elles sont deux, ce sera moins facile.

— Bien, mademoiselle.

— Pensez à apporter des jeux de cartes neufs dans la salle de jeu.

Ah, pouvez-vous demander à Hordle d'installer des tables, des chaises et de prévoir du vin dans le pavillon, près du lac ?

— Mademoiselle Sydney... commença Lottie.

Elle s'interrompit, les yeux fixés au-dessus de l'épaule de la jeune femme.

— Que se passe-t-il ? s'étonna Sophia en se retournant sur sa chaise.

Elle se leva d'un bond en découvrant la haute silhouette de sir Ross dans l'encadrement de la porte. Son cœur se mit à battre la chamade. Il lui parut incroyablement viril et séduisant dans sa veste bleu sombre et son pantalon de couleur fauve !

La servante se hâta de quitter l'office et Sophia s'humecta les lèvres sous le regard amusé de Ross. Il venait probablement d'arriver et n'avait pas perdu de temps pour partir à sa recherche. Les sentiments qu'elle lui portait s'étaient précisés durant cette semaine de séparation et elle dut se retenir pour ne pas se jeter dans ses bras.

— Bonjour, sir Ross, dit-elle dans un souffle. Vous... vous semblez rétabli.

Il vint à elle et lui caressa la joue.

— Vous êtes encore plus belle que dans mon souvenir, murmura-t-il. Comment cela s'est-il passé, Sophia ?

— Très bien.

— Ma mère ne tarit pas d'éloges à votre sujet. Elle est ravie, vous savez.

— Tant mieux.

Elle baissa les yeux de peur qu'il n'y lise ce qu'elle éprouvait. Se sentant misérable, elle recula et croisa étroitement les bras.

— Avez-vous appris quelque chose au sujet de la robe ? s'enquit-elle en essayant de reprendre ses esprits.

— Pas encore. Sayer a ramené la liste à trois couturières. Je compte les interroger personnellement dès mon retour à Londres.

— Merci. Je vais me sentir redevable envers vous, dit-elle avec un petit sourire.

— Vous auriez tort, Sophia. Je suis responsable de ceux qui travaillent pour moi. Je dois les protéger, donc vous protéger.

Ses paroles l'ébranlèrent profondément.

— Mon travail m'attend, fit-elle. Désirez-vous des rafraîchissements ? Du café, peut-être ?

— C'est vous que je désire. Seulement vous.

Elle sentit ses jambes se dérober sous elle et dut faire un violent effort pour ne pas perdre contenance. Son corps entier vibrait de désir, mais elle réussit à répliquer d'une voix à peine altérée :

— Comment va votre épaule, monsieur ?

— Elle cicatrise bien. Vous voulez jeter un œil ?

Il posa les doigts sur son nœud de cravate comme s'il était sur le point de se déshabiller. Sophia écarquilla les yeux avant de s'apercevoir qu'il plaisantait. Si elle devait mettre un terme à ce qui était en train de naître entre eux, c'était le moment ou jamais, décida-t-elle.

— Sir Ross, maintenant que vous êtes rétabli et que j'ai eu quelques jours pour réfléchir à nos... nos...

— Relations ?

— Oui. J'ai abouti à une conclusion.

— Laquelle ?

— Laisser une certaine... intimité se développer entre nous ne serait pas raisonnable. J'apprécie de travailler pour vous, mais cela s'arrête... là. À partir de maintenant, j'aimerais que vous cessiez de

me faire des avances.

Il ne cilla pas. Finalement, il répondit d'une voix égale :

— Nous en reparlerons plus tard. Après le week-end, d'accord ? Le souffle court, Sophia lui tourna le dos et déplaça quelques herbes sur une étagère.

— Je ne changerai pas d'avis.

— Je pense que si, répliqua-t-il avec douceur avant de sortir.

Des aristocrates, des politiciens, des hommes exerçant des professions libérales se promenaient dans la maison, dans les jardins, par petits groupes. Les femmes bavardaient en jouant aux cartes, en brodant ou en déambulant dans les allées aux abords du manoir. On rencontrait aussi des gentlemen dans la salle de billard, dans la bibliothèque ou dans le pavillon au bord du lac. Il faisait beau et chaud en cette journée de juin où la brise ne parvenait pas à atténuer l'ardeur du soleil.

Les domestiques s'activaient en coulisse. De délicieux fumets s'échappaient des cuisines. L'odeur du pain chaud se mêlait à celle de la viande rôtie aux herbes. Sous la direction des cuisiniers, les marmitons enveloppaient des cailles dans des tranches de bacon et des feuilles de vigne avant de les coudre soigneusement. Elles seraient servies en fin d'après-midi, pour faire patienter les invités en attendant le dîner prévu à 22 heures.

Satisfaite de constater que tout tournait bien, Sophia s'approcha de l'une des fenêtres du premier étage et jeta un coup d'œil dans les jardins en terrasse. Elle repéra Ross immédiatement au milieu des invités. Sa haute silhouette élégante se remarquait au premier coup d'œil. Bien qu'il fût un homme puissant, il restait simple et ne jouait pas de son pouvoir, cependant, il s'attirait malgré lui une admiration teintée de respect.

Elle éprouva un pincement de jalousie quand elle vit la façon dont les femmes papillonnaient autour de lui, essayant d'attirer son attention par leurs bavardages, leurs œillades enjôleuses, leurs sourires mutins. Apparemment, sa réputation de «moine» ne les

décourageait pas. Au contraire.

Un bruit de pas dans l'escalier de marbre la fit se retourner. Deux valets au visage rougi par l'effort peinaient pour monter une énorme malle. Matthew Cannon les suivait, escortant une ravissante jeune femme blonde. Ils ne virent Sophia qu'une fois parvenus au palier.

Elle fit une révérence.

— Bonjour, monsieur Cannon. Madame.

Matthew la toisa, visiblement surpris. Amusée,

Sophia devina qu'on ne l'avait pas prévenu de sa présence. Mais les affaires concernant les domestiques ne l'intéressaient pas, bien sûr.

— Que faites-vous ici ? demanda-t-il sèchement.

Elle garda les yeux baissés.

— Mme Cannon a requis mon aide cette semaine, pour remplacer sa gouvernante qui l'a quittée précipitamment.

— Qui est-ce? s'enquit la jeune femme blonde.

— La bonne de mon frère, rétorqua Matthew en haussant les épaules avec dédain. Viens, Iona, je ne vois pas l'intérêt de nous attarder sur ce palier.

Sophia les regarda s'éloigner. Iona était jolie, mais froide et distante, comme incapable de la moindre réaction passionnée. Être l'épouse d'un enfant gâté tel que Matthew ne devait pas être facile tous les jours.

Ce soir-là, le dîner fut servi dans la salle à manger où trônait une vaste cheminée à l'ancienne. Les fenêtres, ornées de vitraux de style préraphaélite, reflétaient l'éclat des innombrables chandeliers. Sophia veilla discrètement au bon déroulement du service, s'entretenant de temps à autre avec les valets qui apportaient le bœuf braisé, le saint-pierre, le lièvre, les sarcelles et le faisan sauvage. Le festin s'acheva par un assortiment de gâteaux et de glaces.

Les dames se retirèrent ensuite pour prendre le café au salon tandis que les messieurs s'attardaient à table pour discuter, ou bien allaient fumer dans la salle de billard. Hommes et femmes se retrouvèrent plus tard au salon, pour boire du thé et passer aux divertissements.

Sophia se glissa dans la pièce et chercha Catherine Cannon du regard afin de s'assurer qu'elle était satisfaite. Dès qu'elle la vit, la maîtresse de maison lui sourit et lui fit signe d'approcher.

Sophia s'exécuta.

— Sophia, nos invités aimeraient jouer au jeu de l'assassin.

— De... l'assassin?

— Oui, répondit Catherine en riant devant son expression médusée. Vous n'en avez jamais entendu parler ? C'est la grande folie du moment. Un jeu de rôles où les participants tirent des papiers rassemblés dans un panier. Il y a «l'assassin», «l'enquêteur» et tous les autres sont des victimes potentielles. La maison doit être plongée dans l'obscurité et tout le monde part se cacher. L'assassin choisit alors ses victimes tandis que l'enquêteur essaie de le démasquer.

— Une sorte de jeu de cache-cache, en quelque sorte.

— Exactement. Sophia, prenez une ou deux servantes et éteignez les lumières, s'il vous plaît. Demandez aussi aux domestiques de faire leur travail en s'arrangeant pour ne pas se trouver sur le chemin des joueurs.

— Bien, madame. Pourrais-je savoir quelle partie de la maison devra être éteinte ?

L'une des amies de Catherine, une femme très collet monté aux cheveux cuivrés, intervint d'un air dédaigneux:

— La totalité, bien sûr ! Le jeu ne sera pas assez excitant si nous ne pouvons utiliser toute la maison.

L'ignorant, Sophia se pencha et murmura à l'oreille de Catherine:

— Madame Cannon, puis-je suggérer que les cuisines restent

allumées ? Il y a beaucoup de vaisselle et de nettoyage à faire.

Les yeux verts de Catherine pétillèrent d'amusement.

— Sage suggestion, Sophia. Où avais-je la tête ? À présent, dépêchez-vous, les invités ont hâte de commencer.

— Oui, madame.

Comme elle s'éloignait, elle entendit la femme rousse remarquer :

— Je n'aime pas les manières de cette fille, Cathy. Un peu trop fière à mon goût. Elle ne convient pas du tout comme gouvernante.

— Personne ne vous a demandé votre avis, murmura Sophia entre ses dents, furieuse.

Elle ne pouvait s'empêcher de penser que si le destin lui avait été plus clément elle aurait été du côté des invités, ce soir-là. Socialement, de par sa naissance, elle était au moins l'égale de ces gens, et leur prétention l'exaspérait. À vrai dire, elle était de sang plus noble que les Cannon... et voilà à quoi elle en était réduite.

Après avoir donné ses directives aux servantes, Sophia monta éteindre les lampes d'un des salons du premier étage. Le clair de lune maintenait une douce lumière argentée. Elle s'apprêtait à tirer les lourdes tentures de velours quand quelqu'un pénétra dans la pièce.

Sophia se retourna vivement. Le visiteur était dans l'ombre, mais sa silhouette lui rappela vaguement celle de Ross. Son cœur bondit, mais elle déchanta quand la voix de Matthew Cannon s'éleva :

— Alors, petite futée ? Cela ne vous suffisait pas d'être entrée dans la vie de mon frère ? Il fallait aussi que vous vous immisciez dans ma famille. Vous devez être fière de vous.

Sophia s'efforça de réprimer la bouffée de colère que ces paroles soulevèrent en elle. De quel droit se permettait-il de la suivre pour l'insulter?

— J'ignore de quoi vous parlez, monsieur Cannon. Mon seul désir

est que votre mère soit satisfaite.

Il émit un rire guttural.

— Vous avez sûrement réussi, tout comme vous avez satisfait mon frère, à plus d'un titre.

Préférant feindre de ne pas comprendre, elle se dirigea vers la porte dans l'intention de quitter la pièce, mais il lui bloqua le passage avec un sourire de mauvais augure.

— Mon frère ne s'est sûrement pas fait prier. Après toutes ces années d'abstinence, il a dû se jeter sur vous comme un chien affamé sur un os.

— Vous vous trompez. Veuillez me laisser passer, monsieur Cannon.

— À présent, il vous mange dans la main, siffla-t-il avec mépris, sans bouger d'un pouce. On ne parle plus que de cela, dans la famille. Même ma mère affirme que... enfin, peu importe. Inutile de donner crédit à ses spéculations idiotes en les formulant. Fourrez-vous seulement dans le crâne que vous ne ferez jamais partie de la famille, espèce de petite grue cupide.

Les mains crispées de Matthew ressemblaient à des serres de rapace, dans la semi-pénombre.

— Sachez que je n'ai jamais nourri de tels projets. Je crois que vous avez trop bu, monsieur.

Sa réponse parut le calmer.

— Dès lors qu'il est clair pour vous que vous ne deviendrez jamais une Cannon, je n'ai rien contre vous. Au contraire... Vous vous fatiguerez vite de mon frère, si ce n'est déjà fait. Il est trop sage pour donner à une femme la passion qu'elle est en droit d'attendre. Il doit être terriblement ennuyeux, au lit. Pourquoi n'essaieriez-vous pas quelqu'un de plus imaginatif?

— Vous, par exemple ? ironisa-t-elle.

Il leva les mains, paumes en avant, avec un sourire entendu.

— À la différence du parangon de vertu pour qui vous travaillez, je sais comment satisfaire une femme. Avec moi, vous ressentirez des choses que vous n'imaginez même pas, continua-t-il avec un rire rauque. Et si vous vous montrez à la hauteur, je vous récompenserai. Je sais être généreux, quand il le faut. Alors, qu'en dites-vous ? À choisir, je n'hésiterais pas à votre place.

— Vous me dégoûtez.

— Vraiment ?

En deux enjambées il fut sur elle. Sa main agrippa son chignon sans douceur.

— Alors pourquoi tremblez-vous ? murmura-t-il. Cela vous excite, n'est-ce pas ?

Elle se dégagea d'une secousse avec une exclamation écœurée. Une brève lutte s'engagea, puis Matthew se figea comme quelqu'un entrait dans la pièce. Horrifiée, Sophia reconnut aussitôt Ross. Il faisait sombre mais ses yeux brillaient tels ceux d'un chat. Il les regarda tour à tour.

— Que fais-tu ici ? demanda-t-il à son frère.

— Je cherchais un endroit où me cacher, répondit-il en lâchant Sophia. Malheureusement, ta précieuse Mlle Sydney avait décidé de me manifester sans détours l'intérêt qu'elle me porte. Comme je l'avais deviné, ce n'est qu'une traînée. Amuse-toi bien avec elle, je te la laisse.

Sur ce, il sortit sans prendre la peine de fermer la porte derrière lui.

Sophia demeura immobile. Un silence tendu tomba entre eux, que seuls brisaient les rires des participants qui se poursuivaient à travers la maison.

— Que s'est-il passé ? demanda Ross calmement.

Elle ouvrit la bouche dans l'intention de lui avouer la vérité, mais une pensée lui vint et elle se tut. Matthew Cannon venait de lui donner sans le savoir l'excuse idéale pour mettre un terme à ses

relations avec Ross. Si ce dernier croyait qu'elle avait tenté de séduire son frère, il se détournerait d'elle sans regret. Sa décision serait sans appel et définitive. Ce serait bien plus facile que de lui avouer ses véritables motifs, ses projets de vengeance, et elle n'aurait pas à endurer le spectacle de son visage dévasté quand il apprendrait qu'il était responsable de la mort de son frère. Oui, mieux valait qu'il croie s'être trompé sur son compte, qu'il pense qu'elle ne méritait pas l'affection et la confiance qu'il lui avait accordées.

Rassemblant ses forces, Sophia s'exprima avec une froideur calculée.

— Votre frère vient de vous le dire.

— Vous avez tenté de le séduire ? fit-il, incrédule.

— Oui.

— À d'autres !

Il l'attira contre lui presque brutalement.

— Qu'est-ce que cela signifie? Je ne joue pas, Sophia!

Elle détourna la tête.

— Peu importe ce que ce que vous pensez. La vérité, c'est que je ne veux pas de vous ! Alors lâchez-moi !

En tentant de se dégager, elle appuya sur son épaule blessée. Il grogna sans pour autant desserrer son étreinte et son souffle la caressa traîtreusement.

— Quelqu'un pourrait venir, balbutia-t-elle.

Il ne semblait pas s'en soucier. Il lui renversa la tête en arrière, exposant son long cou flexible. Tels deux aimants, leurs corps se plaquèrent l'un contre l'autre et Sophia sentit son sexe durci à travers l'épaisseur de ses jupes. Il lécha ses lèvres avant de s'en emparer avec passion en un baiser d'une volupté débridée. Le plaisir submergea la jeune femme telle une onde brûlante et elle s'y abandonna en laissant échapper une longue plainte.

Ross lui caressa les seins.

— Vous ne pouvez pas me mentir, Sophia, souffla- l-il tout contre son oreille. Je vous connais trop bien. Dites-moi la vérité.

Vaincue par la force des émotions qui la dévastaient, elle se laissa aller contre lui.

— Je ne peux pas, dit-elle d'une voix brisée. Sinon vous me haïrez, et je ne le supporterai pas.

— Moi? Vous haïr? Dieu du ciel! Comment pouvez- vous penser une chose pareille ? Sophia...

Il s'interrompit et inspira profondément quand il vit ses yeux s'emplir de larmes. Sans même s'en rendre compte, il captura de nouveau sa bouche avec une fougue décuplée. Il avait envie d'arracher tous ces vêtements qui formaient une barrière entre eux. Sophia avait l'impression de se noyer, elle ne savait plus où elle était. Elle s'offrit sans retenue à ses lèvres, à ses mains qui se promenaient follement sur son corps, et dut s'accrocher à son cou pour ne pas perdre l'équilibre. Il était son seul soutien solide dans un monde devenu instable, insaisissable.

Elle se rendit brusquement compte qu'il l'avait allongée sur le tapis et elle comprit ce qu'il avait l'intention de faire.

— Oh, non... tenta-t-elle de le raisonner.

Mais il la réduisit au silence par un nouveau baiser aussi indécent que les autres, s'appuyant de tout son poids sur elle.

Il retroussa ses jupes jusqu'à la taille et se débattit avec ses dessous. Elle essaya de se tortiller pour fuir sa main qui écartait la mousseline, et finit par se refermer sur son sexe brûlant et moite.

Quelque part dans la maison, une femme cria. Des rires se firent entendre çà et là.

— Ils vont nous trouver, s'affola Sophia en gesticulant frénétiquement. Arrêtez, vous ne...

Au lieu de lui obéir, il glissa les doigts dans la douce fente palpitante, et son pouce entama un lent mouvement circulaire. Sophia faillit crier de plaisir quand il insinua doucement le majeur en elle tout en lui dévorant la bouche de plus belle.

— Nous ne pouvons pas, Ross... Pas ici...

Il la fit taire en approfondissant son baiser et retira son doigt pour déboutonner son pantalon. L'instant d'après, il se positionnait sur elle, se servant de ses cuisses pour écarter les siennes. Sophia enfouit le visage au creux du bras de Ross, haletante de désir et d'anticipation.

Il glissa la main sous ses reins.

— Détendez-vous, chuchota-t-il. Je serai doux. Ouvrez-vous seulement à moi. Voilà... oui... comme ça...

Et il commença à entrer en elle. Lentement. Avec une douceur infinie. Une sensation merveilleuse de chaleur l'emplit... en même temps qu'un bonheur indescriptible.

Des pas retentirent soudain dans le couloir... Des invités cherchaient où se cacher...

On allait les surprendre ! Sophia se cambra sous l'effet de la panique, luttant pour se libérer. Ross se retira mais lui cloua les poignets au sol en s'efforçant éperdument de contenir son souffle rauque.

— Chut, murmura-t-il.

— On essaie ici ? chuchota une femme sur le seuil.

— Non, répondit une voix masculine. Trop évident. Descendons plutôt...

Leurs pas s'éloignèrent et Sophia se releva en titubant dès que Ross l'eut lâchée. Les joues en feu, elle remit de l'ordre dans ses vêtements en tremblant de tous ses membres, le corps douloureux de ne pas avoir été comblé. Jamais elle n'avait rien ressenti d'aussi fulgurant. D'aussi violent. Jamais.

Ross boutonna son pantalon et s'approcha d'elle, par-derrière. Ses doigts se refermèrent doucement sur ses épaules. Elle frémit. Elle voulait saisir ces mains et les plaquer sur ses seins, et le supplier de la satisfaire sur- le-champ. Pourtant, elle demeura rigide tandis qu'il enfouissait son visage dans ses cheveux défaits.

— À l'évidence, ma trop longue abstinence m'a fait perdre le sens de la mesure.

— Nous n'aurions pas dû aller si loin. Heu... heureusement, nous n'avons pas pu finir.

Ses mains se crispèrent sur ses épaules.

— J'ai la ferme intention d'aller jusqu'au bout, Sophia. Je vous rejoins dans votre chambre tout à l'heure.

— Non. Je fermerai ma porte à double tour. Je ne veux pas que cela se reproduise.

— Sophia... il n'y a qu'une seule chose qui m'empêchera de vous rejoindre dans votre lit : dites-moi que vous ne me désirez pas.

Il attendit avec un calme calculé tandis qu'elle ouvrait la bouche, la refermait, laissait échapper un soupir tremblant.

— Je vous en prie, finit-elle par murmurer sans savoir du tout de quoi elle le suppliait.

Il pressa la paume sur la poitrine de la jeune femme, à l'endroit où son cœur battait à tout rompre.

— De quoi avez-vous peur, Sophia ? Il n'y a rien à craindre.

Elle s'écarta de lui.

— Si, justement! jeta-t-elle d'une voix étranglée. Mais vous ne le savez pas. Pas encore...

Chapitre 10

Sophia se précipita dans sa chambre. Elle lissa sa robe, se recoiffa,

se lava le visage et les mains à l'eau froide pour tenter de se ressaisir. En vain. Quand elle reprit ses fonctions, elle se sentait hébétée, et totalement désespérée.

Le jeu de l'assassin avait pris fin. Les invités s'exerçaient à présent aux devinettes. L'un d'eux imitait une statue classique au grand amusement des autres qui devaient identifier l'œuvre en question. N'ayant reçu qu'une éducation artistique très sommaire, Sophia ne comprenait pas pourquoi l'on riait tant. L'air absent, elle demanda aux valets de débarrasser les plateaux de thé et d'apporter des verres. Dans les cuisines, l'activité battait son plein. Heureusement, les domestiques étaient tous bien trop affairés pour remarquer le changement qui s'était opéré en elle.

À 2 heures du matin, les convives se décidèrent enfin à aller se coucher. Épuisée, Sophia supervisa la remise en ordre de l'office avant de regagner sa chambre munie d'une petite lanterne.

Ce fut seulement dans l'intimité de la pièce qu'elle put laisser libre cours aux émotions qu'elle s'était efforcée de contenir à grand-peine. En pleine confusion, elle agrippa le bord de sa coiffeuse et les larmes se mirent à ruisseler sur ses joues tandis qu'elle se rappelait sa folle étreinte avec Ross.

— Ross... souffla-t-elle. Comment pourrai-je te quitter ?

Une voix jaillit de la pénombre.

— Je ne vous laisserai jamais me quitter.

Sophia fit volte-face en étouffant un cri. La faible lumière jetait des ombres incertaines sur le visage de Ross. Il était allongé sur le petit lit, immobile, c'est pourquoi elle ne l'avait pas remarqué en entrant.

— Vous m'avez fait une peur bleue !

Il sourit en dépliant son long corps pour se lever.

— Je suis désolé, dit-il doucement en s'approchant d'elle.

Il effleura sa joue mouillée.

— Pourquoi parlez-vous de me quitter ? Je vous ai brusquée tout à l'heure, je n'aurais pas dû... Je suis allé trop vite.

— Ce n'est pas ça.

Il glissa la main sur sa nuque et ôta les épingles qui retenaient son chignon. Sa chevelure se déploya autour d'elle telle une vague mouvante. Il y enfouit les doigts.

— Alors, qu'est-ce que c'est ? Vous pouvez tout me dire, Sophia, vous devez le savoir maintenant. Parlez- moi, je trouverai une solution.

Ses paroles, la douceur de sa voix donnèrent envie à la jeune femme de se réfugier dans ses bras et de s'y blottir. Au lieu de cela, elle répondit :

— J'ai bien peur que non.

— Pourquoi ?

Il prit son menton tremblant dans sa main.

— Ne me touchez pas, s'il vous plaît.

Ignorant sa requête, il enroula le bras autour de sa taille et l'attira contre lui.

— Vous savez combien je suis têtu. Je n'abandonnerai pas la partie, alors autant que vous me disiez la vérité dès à présent, cela nous fera gagner du temps.

Désespérée, elle comprit qu'il ne reviendrait pas sur sa décision. Elle devait trouver un moyen de le dissuader de s'obstiner.

— Sortez de ma chambre, sinon je crie et je... je dis à tout le monde que vous avez tenté d'abuser de moi.

— Allez-y, répliqua-t-il tranquillement.

Quelques instants s'écoulèrent dans le plus grand silence. La tension la faisait frissonner.

— Il est inutile d'essayer de me bluffer, Sophia, vous devriez pourtant le savoir, reprit-il avec un petit sourire arrogant.

— Que le diable vous emporte !

— Je sais que vous me cachez quelque chose depuis le jour où vous êtes apparue à Bow Street. Livrez-moi vos secrets, cela vous soulagera et vous n'aurez plus rien à craindre.

Elle s'agrippa à ses bras puissants comme pour y puiser le courage qui lui manquait. Le moment des aveux était enfin arrivé.

Elle en assumerait ensuite les conséquences. Des sanglots se formèrent dans sa gorge. Ses projets de vengeance étaient réduits à néant et son cœur déchiré par un amour sans espoir.

— Non, Sophia, ne pleurez pas... murmura Ross en la serrant contre lui. Je vous en prie, ma douce...

Sa tendresse était plus qu'elle n'en pouvait supporter. Elle se dégagea de son étreinte et s'écarta de lui.

— Ne bougez pas, lui ordonna-t-elle en tendant la main pour l'empêcher d'approcher. Je ne pourrai pas parler si vous me touchez.

Il lui obéit et demeura immobile dans l'ombre, sa haute silhouette formant écran devant la lanterne.

— Je vous ai parlé des mois qui ont suivi la mort de mes parents, commença-t-elle dans un souffle. Cette époque où John et moi volions, et où je fus recueillie par ma cousine Ernestine.

— Oui.

— Eh bien, au lieu de venir avec moi, John s'enfuit à Londres. Il continua à voler... à commettre divers délits... Il finit par entrer dans un gang de pickpockets et fut arrêté pour un vol mineur.

Elle se frotta les yeux en reniflant. Ross lui tendit un mouchoir.

— Merci, fit-elle, surprenant sur son visage une expression peinée

qui montrait combien il souffrait de ne pouvoir la consoler en la prenant dans ses bras.

— Il comparut devant un juge qui le condamna à un an de prison, enchaîna-t-elle. Une sentence très sévère pour une faute anodine. Quand j'en eus connaissance, je décidai de venir à Londres pour plaider la cause de mon frère auprès du juge, mais il avait déjà été emprisonné dans un ponton.

Sophia se sentait engourdie, comme détachée de son propre corps. Elle avait l'impression d'écouter cette confession en spectatrice, ce qui lui facilita un peu la tâche.

— Pendant des mois, je me suis tourmentée à son sujet, sans savoir ce qu'il endurait. J'étais jeune et innocente, mais je n'ignorais pas à quoi il risquait de se trouver exposé. Je m'étais promis de prendre soin de lui à sa sortie, s'il en réchappait.

Un long silence suivit.

— Mais il n'a pas survécu, murmura finalement Ross à sa place.

Sophia secoua la tête.

— Le choléra. Un tas d'épidémies sévissaient dans les pontons et John tomba malade très vite. Il... il a été enterré quelque part, près du bateau, avec une simple pierre pour marquer l'emplacement de sa dépouille. Depuis lors, je n'ai plus jamais été la même. Durant des années, j'ai vécu dans la haine.

— La haine de qui ?

— De l'homme qui l'avait envoyé là-bas. Ce juge sans pitié qui avait condamné un malheureux orphelin à une mort certaine.

L'éclat du regard d'acier de Ross perçait l'obscurité.

— Son nom ? demanda-t-il d'une voix contenue qui trahissait l'horrible soupçon qui se faisait jour en lui.

Sophia émergea de sa stupeur, le cœur à vif.

— C'était vous, Ross. C'est vous qui avez envoyé John dans cette prison flottante.

Il demeura silencieux, mais elle sentit qu'il recevait ses mots de plein fouet. Elle devina qu'il rassemblait ses souvenirs, essayant de se remémorer tous ceux qui avaient défilé devant lui sur le banc des accusés.

La fin de sa confession jaillit tel du fiel trop longtemps contenu.

— Je voulais me venger de vous. Je comptais trouver un moyen de ruiner votre réputation en me faisant engager auprès de vous. J'ai d'ailleurs recopié certains dossiers susceptibles de vous discréditer, vous et le service que vous avez créé. Et ce n'est pas tout... mes intentions étaient encore plus pernicieuses. Je projetais de vous atteindre personnellement, plus cruellement en... vous amenant à tomber amoureux de moi afin de vous briser le cœur ensuite. Mais... il se trouve que... les choses ne se sont pas passées comme prévu. Ma haine s'est évanouie. J'ai échoué lamentablement.

Incapable de supporter la vue de son visage, elle ferma les yeux et attendit qu'il lui exprime son mépris, sa fureur. Qu'il la chasse sur-le-champ, de cette maison et de sa vie.

Le silence s'alourdit. Se prolongea. Elle finit par se demander s'il n'avait pas quitté la pièce, la laissant croupir dans son désespoir.

Elle ne l'avait pas entendu se déplacer. Pourtant, elle s'aperçut soudain qu'il était derrière elle. Il posa les mains sur ses épaules et caressa la base de son cou. Il lui suffirait de serrer pour lui ôter la vie sans le moindre effort. Elle se prit à l'espérer. Au moins, elle n'endurerait pas les tourments qui l'attendaient. Elle déglutit tandis qu'il continuait son doux effleurement.

— Sophia, dit-il enfin d'une voix sans timbre. Voulez- vous toujours vous venger?

— Non, répondit-elle dans un souffle.

Ses mains éveillaient en elle des sensations de plus en plus voluptueuses. Elle finit par renverser la tête en arrière et

s'abandonner contre lui, telle une poupée de chiffon dépendant de ses caresses pour se mettre en mouvement.

— Quand avez-vous changé d'avis ?

Seigneur, au point où elle en était, elle ne pourrait plus rien lui cacher. Maintenant qu'elle s'était découverte, elle était à sa merci. Sans défense. Elle ne voulait pas lui répondre mais ses doigts semblaient dotés de pouvoirs magiques contre lesquels elle était impuissante.

— Quand vous avez été blessé. Je vous ai aidé parce que... je ne supportais pas de vous voir souffrir. L'idée que l'on puisse vous faire du mal me révulsait, alors il n'était plus question pour moi de vous en faire.

Elle retint son souffle quand il insinua la main dans son corsage. Il la referma sur un sein, en caressa doucement l'extrémité qui durcit aussitôt, telle une fleur en bouton prête à éclore. Il ne cherchait pas à l'exciter, lui semblait-il, mais plutôt à retrouver l'intimité qu'ils avaient partagée quelques heures auparavant. Des ondes brûlantes la parcouraient. Elle s'appuya contre lui de tout son poids.

Ross la fit asseoir sur le lit et la tourna doucement face à lui.

— J'ignore ce qui s'est passé autrefois, fit-il d'une voix rauque. Je ne me souviens pas de votre frère, mais je vous promets d'entreprendre des recherches pour savoir exactement ce qui est arrivé. S'il s'avère que je mérite vos accusations, j'en accepterai les conséquences.

Tout en parlant, il n'avait cessé de la caresser, comme s'il était incapable de s'en empêcher.

— Pour le moment, je ne vous demande qu'une seule chose : restez avec moi jusqu'à ce que j'aie découvert la vérité. Vous voulez bien, Sophia ?

Elle hocha la tête en frissonnant.

Il repoussa les mèches humides qui encadraient son visage avant de couvrir sa bouche de la sienne en un baiser brûlant. Luttant pour ne

pas perdre complètement pied, elle parvint à articuler :

— Mais je vous ai déçu... Vous ne pouvez plus vouloir de moi à présent.

— Vous croyez que je contrôle mieux que vous ce qui nous arrive, Sophia ? répondit-il en l'étreignant avec force.

Elle frémit de tout son être contre son corps puissant, tandis qu'un soulagement intense la submergeait. Ross savait tout et il ne la rejetait pas. N'osant y croire, elle nicha son visage contre son épaule.

Il la berça doucement.

— Je crains que vous n'ayez du mal à vous débarrasser de ces sentiments que vous nourrissiez depuis des années...

— Il n'en reste déjà plus rien, Ross, avoua-t-elle. Je voulais me venger d'un homme qui n'existe pas. Vous n'avez rien de commun avec celui que j'imaginais.

— Un vieux, gros et chauve, affublé d'un postiche et d'une pipe ? glissa-t-il, se rappelant ses propos lors de leur première rencontre.

Sophia eut un sourire las.

— Vous avez détruit tous mes projets, car je n'ai pu faire autrement que de m'attacher à vous.

Cette constatation ne procura à Ross aucun plaisir.

— Que va-t-il se passer s'il se révèle que je suis vraiment responsable de la mort de votre frère ? s'enquit-il sombrement. Quand je suis entré dans la justice, il y a dix ans, je n'avais aucune expérience pratique. Au début, je m'inspirais de mes prédécesseurs pour prononcer mes jugements. Je pensais qu'il valait mieux suivre les procédures existantes. Je n'ai commencé à me fier à mon instinct et à agir comme je l'entendais que plus tard. Avant cela, il a dû m'arriver d'être trop sévère. Cela dit, je me vois mal envoyer un simple pickpocket au ponton.

Sophia l'écoutait en silence.

— Je ne me suis jamais nourri de regrets, reprit-il en suivant pensivement la ligne délicate de ses sourcils du bout des doigts. Le passé est le passé, et nul ne peut le changer. Mais pour la première fois de ma vie, mon avenir entier dépend d'une faute que j'ai peut-être commise voilà des années. Comment puis-je vous demander de me pardonner la mort de votre frère ? C'est une requête impossible... Mais l'idée de vous perdre m'est insupportable, Sophia.

— Je vous ai déjà pardonné, Ross, murmura-t-elle. Je sais maintenant quel genre d'homme vous êtes. Vous vous punissez vous-même bien plus durement que quiconque pourrait le faire. Et puis, ne m'avez- vous pas accordé votre pardon sans l'ombre d'une arrière-pensée ?

— Quelles qu'aient été vos intentions à l'origine, vous n'avez fait que prendre soin de moi.

— Je voulais que vous tombiez amoureux de moi pour vous briser le cœur ensuite.

— Je n'élève aucune objection en ce qui concerne la première partie de votre plan. En revanche, la seconde ne m'attire pas beaucoup.

Un sourire trembla sur les lèvres de Sophia. Elle noua les bras autour de son cou.

— Moi non plus, avoua-t-elle.

Ross l'embrassa tendrement. La passion couvait entre eux mais ils savaient implicitement que le chemin vers le bonheur ne serait pas facile. Il exigerait le pardon, des compromis et une confiance aveugle.

Comme elle tentait de mettre plus d'intensité dans leur baiser, il l'écarta soudain de lui et prit son visage entre ses mains.

— Je ne resterai pas avec vous cette nuit. Quand nous partagerons le même lit, je ne veux pas que nous puissions le regretter ensuite, en aucune façon.

— Je ne regretterai rien, affirma-t-elle avec feu. Vous connaissez maintenant les noirs desseins que j'avais prémédités et vous ne m'en voulez pas ; c'est ce que je craignais le plus. Je vous en prie, restez avec moi cette nuit.

Il secoua la tête.

— Non, pas tant que je n'aurai pas établi la vérité à propos de la mort de votre frère. Quand nous aurons tous les éléments en main, nous aviserons.

Elle tourna légèrement la tête et lui embrassa la paume de la main.

— Faites-moi l'amour, Ross. Faites-moi oublier ma vie d'avant.

— Oh, Seigneur ! grogna-t-il en se dégageant.

Il se leva à regret.

— Je vous désire au-delà du supportable, ajouta- t-il. Je vous en supplie, ne me rendez pas la tâche plus difficile.

Sophia aurait dû l'aider à respecter sa décision. Elle aurait dû, mais elle ne put s'empêcher d'insister :

— Venez vous étendre auprès de moi. Nous serons sages si c'est votre souhait. J'aimerais seulement que vous me teniez dans vos bras un moment.

Il se dirigea vers la porte avec un gémissement de frustration.

— Vous savez comment cela finira, si j'accepte.

— Ross...

— Poussez le verrou, jeta-t-il avant de sortir sans un regard en arrière.

Matthew Cannon fit la grasse matinée puis décida de passer la journée à jouer aux cartes dans le pavillon au bord du lac. Il s'apprêtait à sortir par la porte- fenêtre de derrière avec quelques amis quand Ross le héla.

— Bonjour, Matthew ! lança-t-il plaisamment. Messieurs, ajouta-t-il à l'adresse des autres.

Il s'approcha de son frère et lui posa la main sur l'épaule.

Ce dernier essaya aussitôt de se dégager, mais les doigts qui l'agrippaient se refermèrent tel un étau de fer.

— Tu es enfin levé. Si tu m'accompagnais dans le bureau ? Voilà un moment que nous ne nous sommes vus.

Matthew le considéra d'un air méfiant.

— Plus tard, si cela ne t'ennuie pas. Je dois m'occuper de mes amis, je suis leur hôte après tout. Tu ne voudrais pas que je me conduise grossièrement, n'est- ce pas ?

Un sourire glacial joua sur les lèvres de Ross.

— Ils devraient pouvoir se passer de toi quelques minutes, non ? répondit-il en se tournant vers les trois jeunes gens qui accompagnaient Matthew. Continuez, messieurs. Mon frère vous rejoindra plus tard.

Sans tenir compte des protestations de ce dernier, il l'entraîna fermement vers un petit bureau tranquille.

— Mais qu'est-ce qui te prend ? s'écria Matthew,

tentant en vain de se libérer. Bon sang, lâche-moi! Tu vas abîmer ma veste !

Entre là-dedans, ordonna Ross en le poussant dans la pièce avant de refermer la lourde porte de chêne.

Tandis que Matthew lissait nerveusement sa manche, Ross lança un coup d'œil circulaire dans la pièce. Elle était restée exactement comme leur père l'avait laissée. Des étagères chargées de livres tapissaient les murs. Une table à abattants trônait devant une enfilade de fenêtres. Combien de fois Ross y avait-il vu son père penché sur ses livres de comptes ou sur sa correspondance? Il ne put s'empêcher de se reprocher d'avoir failli à sa mémoire en

laissant Matthew devenir un être égoïste et irresponsable.

— Tu me regardes comme si j'étais l'une de ces crapules que tu envoies à Newgate, lança celui-ci.

— Newgate serait un palais comparé à l'endroit où j'aimerais t'envoyer.

Percevant la rage sourde dans la voix de Ross, Matthew exhala un long soupir.

— D'accord, je te présente mes excuses pour hier soir. Je suppose que Mlle Sydney t'a donné sa version de l'histoire en se faisant passer pour la victime vertueuse ? Bon, j'admets que j'avais un peu bu. Mon ami Hatfield avait ouvert un excellent cognac et il m'est monté à la tête.

Affichant un air indifférent, il s'approcha d'un vieux globe terrestre et le fit tourner nonchalamment.

— Tes excuses ne me suffisent pas, Matthew, mais nous y reviendrons. II y a autre chose dont je voulais t'entretenir.

— Ah oui ? Quoi donc ?

— J'ai discuté avec M. Tanner ce matin.

— Qui est ce Tanner ?

Ross secoua la tête, exaspéré.

— Notre régisseur. L'homme chargé de l'exploitation de nos terres et de nos propriétés depuis dix ans.

— Et tu l'as vu ce matin? Eh bien, tu ne perds pas de temps ! Il ne t'arrive jamais de te reposer? Je n'ai aucune envie de parler de vulgaires questions d'argent...

— Ce ne sont pas des questions vulgaires, l'interrompit sèchement Ross. En l'occurrence, il ne s'agit pas d'argent. Il se trouve que l'un de nos métayers est allé trouver Tanner pour lui raconter que sa fille, célibataire, est enceinte de plusieurs mois.

— En quoi les fredaines d'une paysanne me concernent-elles? rétorqua Matthew, sur ses gardes.

— Sa famille affirme que tu es le père, lâcha Ross en l'observant attentivement.

Son cœur flancha quand il surprit une lueur de culpabilité dans le regard gris-vert de son frère. Un juron lui échappa.

— Tu as séduit la petite Rann, oui ou non ?

Une expression de hargne tordit le visage de Matthew.

— Il ne s'agissait pas de séduction mais d'un désir partagé. Elle me voulait, je l'ai honorée, voilà. Il n'y a pas de mal à ça.

— Pas de mal à ça ? Cette fille n'a même pas seize ans, Matthew ! Tu lui as volé son innocence et laissé un enfant en souvenir. Et tu as trahi Iona dans la foulée.

— Tous les hommes trompent leur femme, je ne suis pas le premier. J'en connais des douzaines qui vont prendre leur plaisir hors du lit conjugal. Un bâtard n'est qu'une conséquence malheureuse, mais c'est le problème de cette fille, pas le mien.

Ross était profondément choqué par l'insensibilité totale dont son frère faisait preuve. Il ne lui échappait pas qu'il s'était conduit avec cette fille comme l'amant de Sophia. Il l'avait utilisée, trahie puis abandonnée.

— Seigneur, que vais-je faire de toi ? Tu n'as donc aucune conscience ? Aucun sens des responsabilités ?

— La conscience et les responsabilités, c'est ton domaine, mon vieux, répliqua Matthew en faisant de nouveau tourner le globe, mais avec une telle violence cette fois qu'il sortit presque de son axe. Tu t'es toujours posé en exemple. Sir Ross, le parangon de vertu ! L'homme parfait. Qui peut vivre en respectant les règles strictes que tu t'imposes ? Personne. Pas moi, en tout cas. Je n'envie pas ta vie stérile et sinistre. Contrairement à toi, je suis un passionné; j'ai des désirs d'homme, et j'ai bien l'intention de les satisfaire jusqu'à mon dernier souffle !

— Pourquoi ne les satisfais-tu pas avec Iona ?

Matthew leva les yeux au ciel.

— Je m'étais déjà lassé d'elle un mois après notre mariage. Une seule femme ne peut suffire à combler les appétits d'un homme, voyons. Comme on dit, la variété est le piment de la vie.

Il méritait un sermon cinglant, mais à son expression fermée, obstinée, Ross comprit que cela ne servirait à rien. Son frère ne regrettait rien. Jamais il n'assumerait les conséquences de ses écarts.

— Combien de « variétés » sont venues te distraire ?

Devant l'expression d'incompréhension de Matthew, Ross précisa avec impatience :

— Combien de femmes as-tu séduites, en plus de la petite Rann ?

— Eh bien... je ne sais pas... neuf ou dix peut- être...

— Je veux la liste complète.

— Pourquoi ?

— Pour savoir si tu as d'autres bâtards ailleurs. Si c'est le cas, tu devras prendre en charge leur subsistance et leur éducation.

Matthew soupira avec mauvaise humeur.

— Je n'ai pas d'argent à jeter par les fenêtres... À moins que tu ne m'octroies une avance sur ma rente.

— Matthew, gronda Ross, menaçant.

— D'accord, d'accord, concéda-t-il en levant la main d'un air moqueur. Je vais parcourir le pays à la recherche de mes enfants illégitimes et j'y laisserai mes maigres revenus. À présent, puis-je rejoindre mes amis?

— Pas encore. Il y a une chose qu'il faut que tu saches. À partir de maintenant, l'oisiveté, c'est terminé. Fini les journées passées au

club à boire du matin au soir. Fini le jeu et les femmes. Si tu t'avises de retourner dans tes lieux de prédilection, tu t'apercevras que tu y es devenu indésirable. On ne t'y accordera plus de crédit parce que je vais signaler aux commerçants et partout où tu avais des ardoises que je ne réponds plus de tes dettes.

— Tu ne peux pas faire ça !

— Non seulement je peux mais je vais le faire. Il te faudra travailler pour toucher ta rente.

— Travailler? répéta Matthew comme si le mot lui était inconnu. Que veux-tu que je fasse ? Je n'ai aucune qualification, je... je suis un gentleman !

— Je trouverai bien une tâche susceptible de te convenir, lui promit Ross. Je compte t'apprendre le sens des responsabilités, Matthew, que tu le veuilles ou non.

— Si père vivait toujours, il ne le permettrait pas !

— Si père vivait toujours, il aurait pris ces dispositions depuis bien longtemps. Si nous en sommes là, c'est en grande partie ma faute, hélas ! J'ai été trop accaparé par Bow Street pour m'occuper de toi convenablement, mais cela va changer.

Matthew débita un chapelet de jurons en se dirigeant à grands pas vers un meuble où il s'empara d'une carafe et d'un verre. II se servit un cognac, le

but d'un trait, comme s'il s'était agi d'un médicament, puis remplit de nouveau son verre. L'alcool parut le revigorer. Il inspira profondément tout en étudiant le visage implacable de son frère.

— Tu vas en parler à Iona ?

— Non. Mais je ne lui mentirai pas si elle me pose des questions sur ta fidélité.

— Bon. Ma femme ne t'interrogera jamais là-dessus... Elle préfère ne pas connaître les réponses.

— Que Dieu lui vienne en aide !

Matthew avala une nouvelle gorgée.

— C'est tout ? fit-il avec humeur.

— Non. Nous avons un autre sujet à aborder : ta conduite avec Mlle Sydney.

— Je me suis déjà excusé. Que veux-tu de plus ? Que je m'ouvre les veines ?

— Ce ne sera pas nécessaire. Je tiens à ce que tu la traites désormais avec un respect absolu, est-ce bien clair ?

— Je ne peux la respecter plus que ne le mérite une servante, vieux frère.

— Elle ne restera pas servante bien longtemps.

Matthew haussa les sourcils.

— Ah ? Tu vas la renvoyer ?

Ross le fixa durement.

— J'ai l'intention de l'épouser, si elle veut bien de moi.

La plus vive incrédulité se peignit sur les traits de Matthew.

— Sainte Mère de Dieu ! s'exclama-t-il en se laissant tomber dans le fauteuil le plus proche. Tu as perdu la tête ! Tu vas devenir la risée de tout le monde. Un Cannon marié à une servante ! Je t'en prie, trouve quelqu'un d'autre, par égard pour la famille. Ce ne sont pas les femmes qui manquent tout de même !

Ross serra les poings et dut faire appel à toute sa ; volonté pour ne pas flanquer à son frère la correction qu'il méritait.

— Après toutes ces années de solitude, je trouve enfin la femme que j'attendais et tu me demandes d'y renoncer?

— La vérité, c'est que ce célibat prolongé t'a rendu à demi fou. Au

point que tu es prêt à sauter sur la première venue. Crois-moi, cette créature ne mérite pas l'intérêt que tu lui portes. Elle n'a aucune classe, aucune élégance, pas de famille. Fais-en ta maîtresse, si elle t'attire, mais ne l'épouse pas. Tu ne tarderas pas à te lasser d'elle, crois-moi, seulement tu seras coincé. À quoi bon se mettre la corde au cou ?

La colère de Ross s'évanouit brusquement. Son frère ne lui inspirait que de la pitié, au fond. Il ne connaîtrait jamais de l'amour et de la passion que de pâles imitations. Il resterait un éternel insatisfait, incapable de combler le vide qui l'habitait, et il se tournerait vers des plaisirs artificiels en essayant de se persuader qu'il était heureux.

— Je ne tenterai pas de te convaincre que Sophia est une femme de valeur, lui répondit-il calmement. Mais si jamais tu lui adresses un seul mot un tant soit peu déplacé ou condescendant, je t'émascule. Et je prendrai mon temps, je te le garantis.

Chapitre 11

De simples masques de soie noire ou blanche furent distribués aux quelques invités qui n'en avaient pas, pour le bal du samedi soir. La plupart arboraient de somptueuses créations confectionnées tout spécialement pour l'occasion. Sophia était éblouie par le nombre de loups ornés de plumes, de pierres précieuses, de broderies ou de dessins peints à la main. À la faveur de l'anonymat que leur conférait leur déguisement, des couples se formaient et l'on flirtait avec audace. À minuit, les masques tomberaient, puis un copieux souper serait servi.

Risquant un œil par la porte du salon, Sophia contempla les couples qui exécutaient un menuet agrémenté de gracieuses révérences et d'élégants saluts. Les couleurs vives des robes des dames tranchaient sur les tenues strictes des messieurs. Les innombrables flammes des chandeliers se reflétaient sur les parquets fraîchement cirés, ajoutant une touche presque irréelle au spectacle. Les senteurs lourdes des bouquets et des parfums se mêlaient à la douce brise qui entrait par les fenêtres ouvertes.

Tout autour de la salle de réception, les pièces étaient occupées par

des invités qui jouaient aux cartes, au billard, buvaient du Champagne en dégustant des canapés aux fruits de mer ou des biscuits au rhum. Songeant au souper, Sophia décida de retourner aux cuisines afin de veiller aux derniers préparatifs. Elle se glissa discrètement dehors pour emprunter le chemin qui contournait la maison, respirant avec délices l'air frais du soir en tirant sur le col montant de sa robe.

En longeant la serre, elle eut la surprise d'y découvrir le vieux M. Cannon. Assis dans sa chaise roulante tournée face à la grande porte-fenêtre qui donnait sur la salle de bal, il regardait les danseurs évoluer. Un valet de pied montait la garde un peu plus loin, prêt à répondre à ses moindres désirs.

Sophia s'approcha de lui avec un sourire hésitant.

— Bonsoir, monsieur Cannon. Puis-je vous demander pourquoi vous êtes à l'écart, tout seul ?

— Trop de bruit et trop d'agitation pour moi. De plus, le feu d'artifice débute à minuit, et c'est de loin la meilleure place pour l'admirer.

Il l'étudia un instant avant d'ajouter :

— Vous devriez d'ailleurs rester avec moi pour y assister. Allez nous chercher du Champagne, ordonna- t-il au valet, qui s'exécuta sur-le-champ.

— Monsieur, je crains de ne pouvoir...

— Mais si, vous pouvez. C'est mon anniversaire et il convient de respecter mes souhaits.

Avec un petit sourire désabusé, Sophia s'installa sur un banc de pierre, près de lui.

— Si l'on me surprend à boire du Champagne en regardant le feu d'artifice avec vous, je serai renvoyée.

— Eh bien, je vous engagerai comme dame de compagnie.

Le sourire de la jeune femme s'élargit et elle croisa les mains sur ses genoux.

— Vous ne portez pas de masque, monsieur?

— Pour quoi faire? Je ne pourrais tromper personne, dans ce fauteuil roulant ! Pour être franc, je n'ai jamais aimé les bals masqués et ce n'est pas aujourd'hui que je vais commencer.

— Moi, j'aimerais bien me dissimuler derrière un masque, remarqua-t-elle pensivement. Je pourrais dire ou faire ce qui me plaît sans que personne sache qui je suis.

Le vieil homme l'observa avec attention.

— Pourquoi portez-vous une robe aussi quelconque, ce soir? demanda-t-il abruptement.

— Je ne suis pas censée m'habiller de façon recherchée.

— Allons donc ! Même Mme Bridgewell portait du satin noir pour les grandes occasions.

— Je n'ai pas de robe plus élégante que celle-ci, monsieur.

— Comment? Mon petit-fils ne vous donne-t-il donc pas un salaire décent ?

L'apparition du valet chargé d'un plateau les interrompit.

— Ah, le Champagne ! s'exclama M. Cannon. Laissez-nous la bouteille et allez vous rendre utile là-bas. Mlle Sydney me tiendra compagnie.

Le valet s'inclina obligeamment.

— Avez-vous déjà bu du Champagne ? s'enquit M. Cannon en tendant une coupe à la jeune femme.

— Une fois, quand j'habitais chez ma cousine, dans le Shropshire, fit-elle tout en examinant le liquide ambré avec curiosité. Un voisin nous avait apporté une bouteille entamée et éventée. J'ai été déçue,

je l'avoue.

— Celui-ci est français et la bouteille vient d'être ouverte. Vous l'aimerez. Regardez, les bulles montent à la verticale : c'est le signe d'un bon cru.

Sophia approcha le vin de ses lèvres et le sentit pétiller. Elle avala une petite gorgée et fronça le nez au grand amusement du vieil homme.

— Essayez encore, vous y prendrez goût, vous verrez.

Elle obéit en se gardant de répondre qu'elle n'en aurait sûrement pas l'occasion.

— J'aime la forme du verre, observa-t-elle.

— Vraiment ? releva le vieil homme, une étincelle malicieuse au fond des yeux. Il s'agit d'une coupe. La première fut inspirée par la poitrine de Marie- Antoinette.

Sophia lui lança un regard oblique.

— Vous me taquinez, monsieur Cannon.

Alors qu'il éclatait de rire, une nouvelle voix se mêla à la conversation :

— Elle n'a pas été inspirée par la poitrine de Marie- Antoinette, Sophia, déclara Ross de son timbre grave. Grand-père essaie simplement de vous scandaliser.

Impressionnant d'élégance dans sa tenue de soirée, son masque se balançant au bout de l'index, il décocha à Sophia un sourire si charmeur qu'elle en eut le souffle coupé. Aucun homme présent ne souffrait la comparaison avec lui. Aucun ne possédait ce mélange de prestance et de virilité.

S'efforçant de reprendre contenance, Sophia avala une longue gorgée de Champagne glacé.

— Bonsoir, sir Ross, dit-elle, les larmes aux yeux.

Elle se leva maladroitement, cherchant du regard un endroit où poser son verre à moitié vide.

— Eh bien, grand-père, j'aurais dû me douter que tu tenterais de corrompre Mlle Sydney.

— Personnellement, je n'associerais pas une bonne bouteille de Champagne au mot «corruption». Ce vin est tout ce qu'il y a de plus tonique, au contraire, un remède universel, comme l'affirment les Français.

— C'est bien la première fois que tu es d'accord avec les Français, répliqua Ross, amusé, tout en attrapant Sophia par le poignet pour l'empêcher de se sauver. Restez et finissez votre Champagne, lui dit-il doucement. Vous avez tous les droits, ce soir, surtout en ce qui me concerne...

Les joues en feu, Sophia essaya de se dégager, consciente de l'attention accrue du vieil homme.

— Je dois retourner à ma tâche, monsieur.

À sa grande stupeur, Ross porta sa main à ses lèvres et déposa un baiser sur sa paume. Eh bien! Son grand-père était édifié sur la nature de leurs relations, à présent.

— Sir Ross, murmura-t-elle, choquée.

Il soutint son regard délibérément, lui signifiant en silence qu'il n'avait pas l'intention de tenir ses sentiments secrets.

Troublée, Sophia lui tendit son verre.

— Veuillez m'excuser mais le travail m'appelle, souffla-t-elle avant de quitter la serre en toute hâte, sentant le regard intense de Ross sur sa nuque.

Dès qu'elle fut hors de vue, ce dernier se tourna vers son grand-père, l'œil interrogateur.

— Alors ?

— Vous êtes bien assortis, estima le vieillard en se resservant du Champagne avec un plaisir évident. C'est une fille agréable, sans prétention. Elle ressemble beaucoup à sa grand-mère. As-tu déjà goûté à ses charmes ?

Ross sourit de la hardiesse de sa question.

— Si c'était le cas, je ne te le dirais pas.

— Moi, je crois que si, déclara Cannon en l'observant par-dessus le bord de son verre. Et si elle est bien comme sa grand-mère, tu te prépares de bons moments.

— Espèce de vieux renard ! Ne me dis pas que Sophia Jane et toi... ?

— Oh, que si ! répliqua-t-il en se perdant un instant dans ses souvenirs, un sourire rêveur aux lèvres. Je n'ai jamais cessé de l'aimer. J'aurais dû me battre davantage pour obtenir sa main. Ne laisse jamais rien ni personne s'interposer entre toi et la femme que tu aimes, mon garçon.

Le sourire de Ross s'évanouit et il répondit gravement:

— Je n'en ai pas l'intention.

Sophia traversait la grande salle quand une silhouette sortit d'une petite alcôve plongée dans l'ombre. Il s'agissait d'un homme de haute taille, en tenue de soirée. Un masque de soie noire dissimulait ses traits. Il était à l'évidence jeune, et plus fortement charpenté que la moyenne des invités masculins présents, un peu comme les runners de Bow Street. Que faisait-il là, à l'écart des salons ? se demanda Sophia en s'immobilisant.

— Monsieur ? Puis-je vous aider ?

Après un long silence, il finit par s'approcher d'elle et s'arrêta à moins d'un mètre. Sous le masque, des yeux bleus d'une intensité peu commune l'observaient fixement. Lorsqu'il se décida à parler, ce fut d'une voix basse, légèrement éraillée :

— Je vous cherchais.

Surprise, Sophia pencha légèrement la tête. Quelque chose en lui la mettait mal à l'aise, une sensation étrange, indéfinissable. Le masque cachait l'essentiel de son visage hormis la saillie puissante de son nez, la forme généreuse de sa bouche. Ses cheveux bruns, soigneusement lissés, étaient coupés court et sa peau tannée. Elle n'avait pas affaire à un gentleman.

— Que puis-je faire pour vous ?

— Comment vous appelez-vous ?

— Mlle Sydney, monsieur.

— Vous êtes gouvernante, ici?

— Seulement pour cette nuit. Je travaille pour sir Ross Cannon, à Bow Street.

— Bow Street est un endroit trop dangereux pour vous, commenta-t-il, l'air contrarié.

« Il est saoul », pensa-t-elle.

— Vous êtes célibataire ? reprit-il en se rapprochant d'elle.

— En effet, fit-elle en reculant d'autant.

— Comment se peut-il qu'une femme telle que vous ne soit pas mariée ?

Ses questions étaient inattendues et inappropriées. De plus en plus mal à l'aise, Sophia songea qu'il serait plus sage de s'éclipser sans attendre.

— Je vous remercie de l'intérêt que vous me portez, monsieur, mais le devoir m'appelle. Si vous voulez bien m'excuser...

— Sophia, murmura-t-il en la dévisageant avec une expression étrange, comme s'il allait couvrir la distance qui les séparait et la prendre dans ses bras.

Surprise qu'il connaisse son prénom, elle le détaillait avec une

attention nouvelle quand des éclats de rire accompagnés d'exclamations joyeuses s'élevèrent, suivis d'un vigoureux crescendo musical puis d'explosions désordonnées. Dans l'encadrement des fenêtres, le ciel fut soudain déchiré d'éclairs lumineux. Minuit venait de sonner. Le moment d'ôter son masque était venu.

Profitant de cette distraction, l'inconnu s'était glissé derrière elle, sans bruit, à la manière d'un chat. Elle ne s'en rendit compte que lorsqu'elle sentit quelque chose de lourd sur sa poitrine. Elle se raidit en retenant son souffle et perçut un petit clic sur sa nuque.

— Au revoir, chuchota la voix contre son oreille.

Elle eut à peine le temps de pivoter qu'il avait disparu.

Interdite, la jeune femme posa les mains autour de son cou et palpa ce qui ressemblait à... un collier! Pourquoi diable un étranger lui offrait-il un collier? À la fois stupéfaite et terrifiée, elle courut dehors et essaya de se débarrasser de la lourde parure. Impossible de trouver le fermoir.

Elle se précipita alors vers la serre où elle avait laissé Ross et son grand-père. Malheureusement, une foule dense et animée s'était rassemblée autour d'eux pour admirer le feu d'artifice qui illuminait le ciel de formes multicolores. Un spectacle chaotique, assourdissant et aveuglant.

Sophia se faufila le long du mur latéral de la maison en tentant tant bien que mal de dissimuler les joyaux sous ses mains. Comme s'il avait perçu sa présence, Ross tourna la tête dans sa direction. Dès qu'il vit son visage défait, il se précipita vers elle et fut à ses côtés en quelques enjambées, malgré la cohue. Il y avait trop de bruit pour qu'ils essaient seulement de parler.

Sans mot dire, il lui prit les mains et les écarta doucement de son cou, découvrant une somptueuse parure de diamants. Il plissa les yeux tandis que Sophia renouvelait ses tentatives pour se débarrasser du collier. Ce fut Ross qui se chargea d'ouvrir le fermoir. Il fourra le bijou dans sa poche et entraîna Sophia à l'intérieur de la maison.

Dans le petit salon bleu où il la conduisit, le silence paraissait presque incongru comparé au brouhaha qui régnait à l'extérieur.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il laconiquement.

Tandis que Sophia lui racontait sa mystérieuse rencontre, Ross lui caressait doucement la base du cou, comme pour effacer toute trace du contact de l'autre.

— À quoi ressemblait-il ?

Elle lui décrivit un homme brun aux yeux bleus, grand et puissamment bâti, d'une agilité peu commune.

— Avait-il une marque quelconque ? Une cicatrice ?

— Pas d'après ce que j'ai pu voir.

L'air sombre, Ross sortit le collier de sa poche et le déploya sur une petite table d'acajou. Debout près de lui, Sophia découvrit le bijou avec une stupeur sans borne. Jamais elle n'avait rien vu d'aussi somptueux. Il s'agissait d'une parure de diamants taillés en forme de fleurs parées de feuilles en émeraude. Une splendeur.

— Ce... sont... des vrais? balbutia-t-elle.

— Ce n'est pas de la pâte de verre, se contenta-t-il de répondre.

— Il doit valoir une fortune.

— Trois ou quatre mille livres, j'imagine. Votre admirateur est soit un homme très riche, soit un voleur accompli.

— Je ne comprends rien à tout cela, Ross. Je n'ai jamais encouragé quiconque. Que me veut cet homme ? Et pourquoi un inconnu agirait-il ainsi ?

Sa voix trahissait la peur qui l'habitait. Ross se pencha et déposa un baiser sur sa tempe.

— Rassurez-vous, je le trouverai. Je ne laisserai personne vous faire du mal.

Sophia ferma les yeux et respira son odeur familière avec un plaisir intense, trouvant du réconfort dans sa proximité.

— Venez, je vous accompagne aux cuisines.

— Et après ?

— Je réquisitionnerai quelques valets pour fouiller les alentours, au cas où notre mystérieux visiteur rôderait encore dans les parages. Mais j'en doute, ce serait stupide de sa part. Ce collier est une pièce unique et de grande valeur, continua-t-il en le remettant dans sa poche. Je devrais pouvoir remonter jusqu'à la source sans grandes difficultés. Votre admirateur veut que vous découvriez son identité, sinon il ne vous aurait pas offert une telle pièce à conviction.

— Vous pensez que la robe bleu lavande, c'est aussi lui?

— Je suppose, oui.

Il semblait déjà ailleurs, sur la piste de l'énigmatique inconnu. Il remarqua soudain le visage tendu de la jeune femme et l'attira à lui. Il enroula un bras d'acier autour de sa nuque et captura sa bouche d'une manière possessive.

La reddition de Sophia fut immédiate. Elle répondit à son baiser sans réserve et ploya contre lui quand il glissa le genou entre ses jambes. Toute pensée rationnelle la déserta. Il n'y avait plus que Ross, sa bouche, ses mains, le souvenir de l'intimité qu'ils avaient commencé à partager, la nuit précédente. Ses jambes ne la

portaient plus. Elle s'accrocha à lui éperdument, taraudée par le désir impérieux d'arracher leurs vêtements pour que leurs corps nus se rejoignent enfin librement.

— Ross, gémit-elle en frissonnant au passage de sa langue le long de son cou.

Il leva la tête. Avec un petit sourire satisfait, il contempla son visage transfiguré par la passion, ses lèvres délicatement incurvées, ses yeux bleus voilés.

— Vous m'appartenez, Sophia... Je ne laisserai jamais rien de

fâcheux vous arriver. Vous comprenez ?

Elle hocha la tête, étourdie, chancelant légèrement comme il glissait un bras solide autour de sa taille pour la guider hors de la pièce.

Comme prévu, ils ne dénichèrent pas le mystérieux inconnu. Mais l'homme avait laissé un indice derrière lui et Ross était à présent impatient de rentrer à Bow Street pour mener son enquête. L'idée que quelqu'un ait pu choisir de traquer Sophia de cette manière constituait une vraie provocation. Il n'aurait de cesse de mettre la main sur lui et de l'étrangler s'il ne lui faisait pas des aveux détaillés.

Heureusement, le week-end prenait fin. Il chargea son valet de préparer les bagages en prévision d'un départ aux aurores. Pendant que celui-ci commençait à plier ses vêtements, Ross parcourut la maison obscure. Quelques points d'activité demeuraient: un couple s'embrassait dans un coin sombre, une partie de cartes s'achevait dans la salle de billard, des hommes finissaient leur cigare dans la bibliothèque.

Il imagina Sophia dans sa chambre et dut lutter contre l'envie qu'il avait de la rejoindre. Jamais il ne s'était trouvé dans une situation aussi déroutante. Il avait fait du mal à quelqu'un qu'il aimait et ne voyait pas comment se racheter. En fait, il n'y avait aucun moyen, sinon en ressuscitant John Sydney...

Que Sophia lui ait pardonné ne lui procurait aucun soulagement. La responsabilité qu'il avait dans cette histoire planerait toujours entre eux. Avec un soupir, il continua de déambuler sans but, songeant aux événements des dernières vingt-quatre heures. Ses sentiments pour elle s'étaient considérablement amplifiés et il ne pensait plus qu'à la faire sienne, dans tous les sens du terme. Pour toujours. Si elle l'acceptait, il s'efforcerait de la rendre tellement heureuse que la mémoire de son frère ne viendrait plus interférer avec ce qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre.

Sans même s'en rendre compte, il se retrouva devant la petite chambre où dormait Sophia. À deux reprises, il leva la main pour frapper, sans parvenir à se décider. Il aurait mieux fait d'aller se

coucher et d'attendre d'avoir fait toute la lumière sur la mort de John pour revenir vers elle. Mais les scrupules et la conscience avaient peu de poids face à son désir désespéré. Dévorant. Obsédant. Déchiré entre le devoir et la tyrannie des sens, il demeurait là, devant sa porte, les poings serrés, le corps en ébullition.

Au moment où ce qui lui restait de bon sens l'incitait enfin à faire demi-tour, le battant s'ouvrit.

Sophia plongea son regard dans le sien sans ciller. Elle portait une chemise de nuit très sage, à col montant, fermée par une rangée de boutons. Ross eut immédiatement envie de les défaire un à un, lentement, et de passer la langue sur chaque centimètre de peau dénudée.

— Vous comptez rester planté là toute la nuit ? s'enquit-elle doucement.

Ross agrippa le chambranle. Une flambée de désir explosa en lui, l'empêchant de penser de manière cohérente.

— Je voulais savoir si vous alliez bien, articula-t-il avec peine.

— Non, je ne vais pas bien, répondit-elle en refermant la main sur le revers de sa veste. Je me sens seule.

Le souffle court, il se laissa attirer à l'intérieur, referma la porte et observa le visage grave de Sophia. Ses lèvres délicatement ourlées semblaient de velours pourpre à la lueur des bougies.

— Nous avons de bonnes raisons d'attendre, avança- t-il malgré lui, comme pour lui donner une dernière chance.

Mais elle le fit taire en pressant son corps souple contre le sien, se hissant sur la pointe des pieds pour mieux se modeler à lui.

— Pour une fois, oubliez ce que vous devriez faire, murmura-t-elle en enroulant les bras autour de son cou.

Elle traça le contour de son oreille du bout de la langue et chuchota :

— Osez...

Les quelques souvenirs que Sophia gardait de son premier amant s'évanouirent en fumée dès que Ross commença à la caresser, allumant aussitôt en elle un brasier torride. Il la déshabilla tout en se déshabillant en même temps, lentement, s'interrompant pour explorer voluptueusement sa bouche. Sophia s'étonna qu'un homme qui menait sa vie à bride abattue puisse se montrer aussi patient dans l'amour, aussi langoureux, comme si le temps n'existait plus. Dès qu'ils furent nus, elle se pressa contre lui avec un bonheur indicible. Il était à la fois brûlant et doux comme du satin. Elle glissa timidement la main entre eux pour saisir son sexe tendu.

Il était dur à l'extrême. Elle sentit la peau fine rouler entre ses doigts. Elle retint son souffle quand elle le sentit réagir à sa caresse.

— N'ayez pas peur, dit-il d'une voix rauque, tout en la guidant savamment. C'est la partie la plus sensible.

Elle s'enhardit, le caressant comme il le lui montrait, pressant doucement, de haut en bas, de bas en haut. Tout à coup, ce fut humide. Glissant. Encore plus doux. Elle continua de le pétrir, plus légèrement à l'extrémité, un peu plus fort au fur et à mesure qu'elle descendait.

Soudain il lui agrippa le poignet.

— Arrêtez...

— Pourquoi ?

— Parce que je ne vais plus pouvoir me contrôler.

— C'était bien mon intention.

Un rire rauque roula dans la gorge de Ross.

— Nous allons continuer à mon rythme, si vous... si tu veux bien, dit-il dans un souffle en la soulevant dans ses bras pour la déposer sur le lit étroit. Et j'ai l'intention de prendre mon temps... tout mon temps.

Il s'allongea près d'elle. La couche minuscule disparut sous son grand corps musclé et Sophia s'empressa de se blottir contre lui, tremblante d'impatience. Il bascula sur elle. Son souffle brûlant frôla la peau tendre de ses seins tendus. Il en taquina les pointes tour à tour du bout de la langue. Retenant un cri, elle se cramponna à ses épaules en se cambrant vers lui. Ignorant son invite, il referma les lèvres autour du petit bouton dressé et en aspira la saveur délectable. Tranquillement, il fit subir le même traitement à l'autre sein.

— Ross... le supplia-t-elle.

— Mmm?

— Je veux... plus... beaucoup plus... balbutia-t-elle tandis qu'il glissait la main vers son ventre.

Les hanches de Sophia s'arquèrent à sa rencontre. Il leva la tête pour la contempler, les yeux brillant de passion, satisfait de constater que son désir égalait le sien. Elle émit un gémissement de gratitude quand il insinua les doigts dans la toison bouclée, à la recherche de la petite crête délicatement érectile. A la vive déception de la jeune femme, il se contenta de l'effleurer... à peine...

— Oh, Ross, ne t'arrête pas... je t'en prie...

— Patience, murmura-t-il en glissant le long de son corps, embrassant chaque centimètre carré de peau au fur et à mesure de sa progression, jusqu'à ce que ses épaules trouvent leur place entre ses cuisses ouvertes.

Il posa les lèvres sur son bas-ventre. Comprenant ce qu'il s'apprêtait à faire, Sophia sursauta et tenta de s'asseoir.

— Attends ! Ross... pas là !

Il lui caressa les cuisses.

— Tu n'as jamais fait ça ?

— Bien sûr que non... Je n'imaginais même pas que... que l'on puisse... D'ailleurs, je doute qu'Antony sache...

Il se mit à rire et lui embrassa le genou.

— Tant mieux. J'en rêve depuis le premier jour.

— C'est vrai ? s'étonna-t-elle, abasourdie.

— Oui. Dès que je t'ai vue, j'ai eu envie de te renverser sur mon bureau et d'enfouir la tête sous tes jupes.

Sophia n'en croyait pas ses oreilles.

— Je n'aurais jamais imaginé une chose pareille. Tu avais l'air si digne !

— Digne, mais cloué sur mon siège à cause d'une bosse révélatrice sous mon pantalon... !

— Ça alors! s'exclama-t-elle. Mais comment...

Elle eut un hoquet comme il nichait son visage entre ses cuisses.

— Oh, Ross, attends...

— Après cette nuit, tu auras complètement oublié Antony, souffla-t-il tout contre son sexe.

Ses doigts écartèrent les doux pétales roses, puis sa langue frôla le cœur même de sa féminité. Éblouie, Sophia se laissa retomber sur le matelas avec un gémissement. Seigneur, il la léchait, en de longs coups de langue sinueux qui faisait naître en elle une excitation inouïe.

Perdant tout contrôle, elle se mit à onduler en rythme. Il glissa les mains sous elle sans cesser ses divines caresses, titillant, effleurant, aspirant... Alors que les myriades de sensations qui tourbillonnaient en elle atteignaient la limite du supportable, Ross releva la tête.

— Mon Dieu, Ross... continue... je t'en prie...

Il se hissa sur elle et la pénétra d'un seul coup de reins. Un cri échappa à la jeune femme et son ventre se contracta instinctivement, alors qu'elle ne souhaitait rien d'autre que de

l'accueillir en elle. Était-elle trop étroite pour lui ? Elle tenta désespérément de lui faciliter le passage mais cela semblait impossible.

Il effleura ses lèvres des siennes.

— Du calme, je te ferai pas mal... Détends-toi, mon ange.

Sa main s'insinua entre eux et il la caressa doucement tout en continuant de la pénétrer, peu à peu. À chaque nouvel à-coup, elle gémissait, s'efforçant désespérément de se retenir. Et puis soudain, miraculeusement, il fut en elle. Entièrement.

Il entama alors un lent et profond mouvement de va- et-vient. Éperdue, Sophia se mouvait à son rythme, s'offrant à lui sans retenue, vaincue par le plaisir qui palpitait en elle au rythme des battements de son cœur. Chaque fois qu'il s'enfonçait en elle, elle frémissait de tout son corps.

— Oh, Ross... plus fort... je t'en prie... plus fort...

Il lui obéit, couvrit sa bouche de la sienne pour étouffer ses cris lorsque la jouissance l'emporta en une suite de spasmes violents qui la secouèrent tout entière, sejpropageant inexorablement à lui, le transportant sans rémission au septième ciel. Il laissa échapper un grognement de fauve quand son propre plaisir jaillit, telle la lave d'un volcan.

Incapables de contrôler leurs corps parcourus de tremblements, ils s'abandonnèrent l'un à l'autre, l'un dans l'autre. Elle s'accrochait à lui de toutes ses forces, le visage transfiguré. Il s'empara sauvagement de sa bouche, déclenchant une nouvelle vague de plaisir en elle. Sophia frissonna de tout son être quand un second orgasme succéda au premier.

Longtemps après, Ross roula sur le côté en prenant soin de ne pas l'écraser. Elle s'étira contre lui avec des mouvements languides de félin.

— Ross... murmura-t-elle d'une voix ensommeillée. Il faut que je te dise une chose. Tu ne vas peut-être pas me croire, mais c'est la

vérité.

— Je t'écoute.

— Je ne serais pas allée au bout de ma vengeance.

— Tu veux dire que tu ne m'aurais pas brisé le cœur? Oui, je sais.

Comment le sais-tu ?

Il laissa couler son exubérante chevelure blonde entre ses doigts et la déploya sur ses seins.

— Il n'est pas dans ta nature de faire du mal, à qui que ce soit. Tu n'aurais jamais pu me trahir.

— Comment peux-tu en être aussi certain? s' étonna- t-elle.

— Il est facile de lire en toi, murmura-t-il en lui mordillant le lobe de l'oreille. Je m'étais rendu compte depuis un moment que je ne te laissais pas indifférente mais j'ignorais à quel point jusqu'à hier matin, quand nous nous sommes retrouvés après une semaine de séparation. Ton expression était on ne peut plus éloquente.

Perturbée par ces révélations, Sophia se redressa et s'inclina sur lui. Ses longues boucles sauvages encadraient son visage tel un rideau d'or.

— Si je suis transparente à ce point, à quoi suis- je en train de penser, en ce moment ?

Ross l'observa un instant puis un petit sourire joua sur ses lèvres.

— Tu te demandes quand je vais me décider à te refaire l'amour.

Sans lui laisser le temps de répliquer, il l'attira sur lui, à

califourchon. Sophia s'émerveilla de sentir son sexe dur et pressant entre ses cuisses ouvertes.

— Voilà ma réponse, murmura-t-il en s'emparant avidement de ses lèvres.

Exténuée par son tumultueux week-end, Sophia se blottit contre Ross et dormit pendant presque tout le trajet de retour à Londres. Il contempla son visage abandonné contre son épaule, ébloui des changements qui venaient de transformer le cours de sa vie. Il s'était tellement habitué à la solitude qu'il avait oublié ce que c'était que d'avoir besoin de quelqu'un à ce point. Tous les désirs qu'il avait soigneusement refoulés - le sexe, la tendresse, le plaisir d'être deux - refaisaient surface avec une incroyable virulence. Ce pouvoir que Sophia détenait sur lui le décontenançait, d'autant plus qu'il le lui avait offert volontairement. Dieu lui vienne en aide le jour où elle en prendrait conscience, car il était désormais incapable de lui refuser quoi que ce soit.

À chaque secousse de la voiture, son corps ballottait contre le sien, éveillant en lui des pensées lubriques. Il maintint doucement sa tête contre lui et contempla les infimes altérations de son expression, les froncements de sourcils imperceptibles, les crispations de ses lèvres. Ses rêves étaient loin d'être paisibles, devina-t-il. Il lui caressa tendrement la joue en murmurant des paroles apaisantes. Aussitôt, ses traits se détendirent. Incapable de s'en empêcher, il glissa la main sur l'un de ses seins. Même endormie, elle lui répondit en se tendant vers lui. Il baisa son front et la serra contre lui comme elle s'étirait en étouffant un bâillement.

— Excuse-moi, je ne voulais pas te réveiller.

Elle cligna des yeux.

— Nous arrivons bientôt ?

— Dans une demi-heure à peu près.

Un voile d'inquiétude obscurcit soudain son beau regard bleu.

— Que va-t-il se passer, demain ?

— Je vais fouiller dans les archives pour savoir si c'est moi qui ai envoyé ton frère au ponton, jadis.

Elle glissa la main sous son gilet pour sentir la chaleur de son corps.

— Quoi que tu découvres, cela n'a pas d'importance.

— Bien sûr que si.

— Non, dit-elle en se redressant.

Elle l'enlaça et s'empara de sa bouche sans retenue, y lovant sa langue avide. Ross resta de marbre cinq secondes exactement, avant de lui répondre avec une passion fiévreuse, en gémissant sourdement.

— Sophia... tenta-t-il d'articuler peu après en s'écartant.

Ce n'était ni le moment ni l'endroit qu'il avait imaginés pour lui adresser sa demande, mais les mots lui échappèrent malgré lui.

— Je veux t'épouser.

Elle se figea, son visage à quelques centimètres du sien. Elle ne s'attendait visiblement pas à une telle proposition. Au bout d'un moment, elle battit des paupières et lui caressa les lèvres du bout de la langue.

— Les hommes dans ta position n'épousent pas les servantes.

— C'est déjà arrivé.

— En effet, et ceux qui ont commis ce genre d'erreurs se sont exposés au ridicule, quand ce n'est pas à l'ostracisme. Tu es un homme public, Ross et... on ne te ratera pas !

— J'ai été critiqué publiquement plus d'une fois. J'ai l'habitude, maintenant. Et puis, je ne suis pas un pair du royaume, Sophia, juste un homme qui travaille.

— Oui, mais issu d'une famille riche, liée à l'aristocratie.

— Si ma mémoire est bonne, tu es la fille d'un vicomte.

— En effet, mais je n'ai pas été éduquée comme telle. Je ne sais

pas monter à cheval, danser, jouer d'un instrument. J'ignore tout

de l'étiquette en vigueur dans l'aristocratie...

— Aucune importance.

Elle se mit à rire, incrédule.

— Pour toi, peut-être, mais pas pour moi !

— Eh bien, tu combleras ces lacunes si tu y tiens.

Sophia tritura un pli de sa chemise.

— Je ne peux pas t'épouser.

— Est-ce à dire que tu ne veux pas ? murmura-t-il en promenant ses lèvres à la naissance de ses cheveux.

— Ta famille n'approuvera pas un tel mariage.

— Bien sûr que si, répondit-il en l'embrassant dans le cou. Ma mère m'a déclaré sans détour qu'elle t'accueillerait à bras ouverts. Les autres, les oncles, les tantes, les cousins la suivront sans hésiter. Quant à mon grand-père, il m'a plus ou moins ordonné de te passer la bague au doigt.

— Ce n'est pas vrai !

— Il a décrété que je ne trouverai nulle part une demoiselle aussi jolie que toi. En outre, il affirme que tu es faite pour porter des enfants et que je ferais mieux de ne pas perdre de temps.

— Doux Jésus ! s'exclama Sophia, partagée entre la stupeur et l'envie de rire. Je préfère ne pas imaginer ce qu'il a pu raconter d'autre.

— Il m'a parlé de son amour pour ta grand-mère, et m'a avoué avoir regretté toute sa vie de ne pas l'avoir enlevée. Je n'ai pas la moindre envie de connaître le même destin.

L'expression de Sophia se fit pensive.

— Je resterai à tes côtés aussi longtemps que tu voudras de moi, murmura-t-elle finalement. Le plus simple serait peut-être que je devienne ta maîtresse.

Ross secoua résolument la tête.

— Je ne suis pas le genre d'homme à avoir une maîtresse, Sophia, et tu n'es pas le genre de femme à y trouver ton bonheur. Il n'y a aucune raison pour que nous vivions notre relation dans la honte. Je veux que tu sois ma femme.

— Ross, je ne peux pas...

— Attends, l'interrompit-il, sentant qu'il avait brûlé les étapes. Ne me donne pas ta réponse tout de suite. Prends le temps d'y réfléchir.

Je n'ai pas besoin d'y réfléchir. Je crois vraiment que...

Il couvrit sa bouche de la sienne pour la réduire au silence, et lui faire oublier ce qu'elle s'apprêtait à répondre.

Chapitre 12

Dès leur arrivée à Bow Street, Ross se rendit au numéro trois. Morgan l'avait remplacé durant son escapade et la lumière brûlait dans son bureau.

Lorsque Ross apparut sur le seuil, son ami leva la tête et poussa un soupir de soulagement.

— Dieu merci, te voilà !

— Cela a été si dur ? Quelque chose de particulier ?

— Non, les affaires courantes, fit Morgan en se frottant les yeux. Nous avons rédigé dix mandats, enquêté sur un meurtre à Covent Garden, et sur un vol de morue chez Lannigan.

— Un quoi ?

En dépit de sa lassitude, Morgan ne put s'empêcher de sourire.

— Figure-toi qu'un jeune homme dénommé Dickie Sloper s'est entiché d'une morue qui se trouvait sur l'étalage de Lannigan, un poissonnier. Il l'a attachée à un hameçon relié à un fil lui-même fixé à sa braguette. Tu me suis ? Le poissonnier a failli avoir une attaque

quand il a vu le poisson faire un bond avant de quitter le magasin de sa propre volonté, semblait- il. Quand le jeune Dickie a été arrêté, il a juré ses grands dieux qu'il était innocent et que le poisson l'avait suivi de son plein gré.

Ross était plié en deux.

— Est-ce que Lannigan a porté plainte ?

— Non. Il a récupéré le poisson indemne et s'est satisfait de savoir que Dickie passait la nuit à l'ombre, dans la cellule de Bow Street.

— Finalement, Bow Street s'en sort très bien sans moi, observa Ross, hilare.

Son adjoint lui jeta un regard sardonique.

— Attends de voir le travail qui s'est accumulé sur ton bureau, avant de parler. La pile m'arrive au menton. J'ai fait ce que j'ai pu. Bon ! Maintenant que tu es là, je vais enfin pouvoir rentrer chez moi. Je suis fatigué, j'ai faim et je n'ai pas couché avec ma femme depuis des jours. En d'autres mots, j'ai vécu comme toi, et j'ai eu ma dose !

— Attends, fit Ross, reprenant son sérieux. J'ai une faveur personnelle à te demander.

Ross n'avait jamais demandé de faveur à qui que ce soit. Inquiet, Morgan s'adossa à son siège.

— Bien sûr, acquiesça-t-il. Je t'écoute.

Ross sortit la parure de diamants de sa poche et l'étala sur le bureau. En dépit du faible éclairage, les joyaux brillaient de tous leurs feux.

— Bon sang ! s'exclama Morgan, interdit. D'où cela vient-il ?

— C'est précisément ce que j'aimerais que tu découvres.

— Pourquoi ne mets-tu pas l'un des runners sur l'affaire? Sayer, par exemple.

— Il ne serait pas aussi rapide que toi. Et je suis pressé de connaître la réponse.

Bien que Morgan ait passé la majeure partie de l'année écoulée sur les bancs du tribunal, il restait le plus expérimenté et le plus talentueux de tous les inspecteurs. Personne ne connaissait Londres et ses bas- fonds mieux que lui.

— Comment ce collier est-il arrivé entre tes mains ?

Ross lui raconta toute l'histoire.

— Et Mlle Sydney ? s'enquit Grant, le regard pénétrant.

— Elle va bien, mais elle est très inquiète, bien sûr. C'est pourquoi je m'adresse à toi; je veux que cette affaire soit résolue dans les plus brefs délais.

Les sourcils froncés, Morgan prit un porte-plume et le tapota nerveusement sur le bureau.

— Mlle Sydney a peut-être une liaison, ce qui expliquerait la provenance de ces cadeaux. Mais je suppose que tu y as songé... Ross secoua la tête avant même que son ami ait fini sa phrase.

— Elle n'a pas d'amant, affirma-t-il.

— Comment peux-tu en être certain ?

— Parce que je suis bien placé pour le savoir, rétorqua Ross, agacé par l'insistance de Morgan qui le scrutait à présent avec un vif intérêt.

— Ah... fit-il. Tu es arrivé à tes fins.

— Cela n'a aucun rapport avec cette affaire, déclara Ross, le visage sans expression.

— Non, admit avec calme son adjoint, visiblement ravi de son inconfort. Mais cela faisait longtemps, n'est-ce pas ?

— Tu as toujours eu beaucoup d'imagination, Morgan. Non

seulement je respecte infiniment Mlle Sydney, mais il serait inconvenant que je profite d'une de mes employées, non ?

— Si, reconnut Grant, avant d'ajouter avec un large sourire : Bon... et c'était comment?

Ross lui jeta un regard menaçant et son ami en profita pour s'éclipser en riant, le laissant face à une pile de dossiers. « Une montagne de travail, pour le moins », songea Ross en soupirant. Il n'y a pas si longtemps, la perspective de s'attaquer à un labeur aussi conséquent ne l'aurait nullement contrarié. À présent, cela lui semblait inhumain. Un an plus tôt, il avait accepté d'autres mandats afin de siéger dans l'Essex, le Kent, le Hertfordshire, le Surrey, en plus des responsabilités qu'il exerçait déjà pour Westminster et Middlesex. Ainsi était-il devenu, à sa grande satisfaction, le magistrat le plus puissant d'Angleterre. Et voilà que l'étendue de son autorité n'avait plus le moindre attrait à ses yeux et qu'il aspirait à se décharger de ses responsabilités afin d'avoir une vie privée. Il voulait fonder un foyer, avoir une femme et peut-être même... des enfants.

Il ne connaissait, hélas, personne susceptible de prendre sa place à Bow Street de gaieté de cœur, pas même Grant. Si ambitieux et dévoué qu'il fût, ce dernier ne laisserait jamais son métier passer avant son mariage. Ross devrait donc obtenir de l'aide de l'administration, car jamais un seul homme ne pourrait abattre la somme de travail qu'il assurait. Il faudrait, entre autres, ouvrir deux ou trois cours de justice supplémentaires à Westminster. Rien que d'imaginer l'accueil que ces dispositions et leur coût recevraient au Parlement, Ross grimaça.

Sans perdre de temps, il chercha la clé des archives et s'y rendit aussitôt. La pièce sentait la poussière et le vélin. Il posa sa lampe sur une table et commença ses recherches, mais au bout d'un moment, il dut se rendre à l'évidence : il n'y avait aucun dossier concernant un pickpocket nommé John Sydney.

Un cas sans doute trop insignifiant pour en justifier l'ouverture, supposa-t-il en refermant les tiroirs. Pourtant, s'il y avait eu un jugement de prononcé, le nom de Sydney avait forcément été mentionné quelque part. Il se dirigea résolument vers un autre

compartiment et l'ouvrit.

Une voix interrompit soudain ses recherches.

— J'ai déjà vérifié là.

Ross leva la tête. La silhouette élancée de Sophia se découpait dans l'embrasure de la porte. Tandis qu'elle s'avançait vers lui, la lumière joua sur ses traits délicats.

— J'ai passé tous les dossiers de cette pièce au peigne fin. Il n'y a aucune trace de John.

Ross refoula le sentiment de culpabilité qui l'assaillait en s'efforçant de demeurer impassible.

— Les rapports antérieurs à dix ans sont remisés à l'étage au-dessus. Je vais poursuivre les recherches là-haut.

— Rien ne presse, Ross, fit doucement Sophia. Vickery pourra s'en charger demain.

Elle n'était pas plus pressée que lui de trouver l'information. Il s'approcha d'elle et la prit par la taille. Elle s'abandonna aussitôt contre lui, collant son ventre contre le sien. Il l'embrassa dans le cou, fit courir sa langue sur la petite veine bleutée où battait son pouls.

— Et en attendant ? demanda-t-il d'une voix rauque en appuyant son sexe dur contre le sien.

Elle l'enlaça et murmura tout contre ses lèvres.

— En attendant, je compte te tenir très occupé.

— Dans ma chambre ou dans la tienne ?

Sophia sourit en se souvenant de la dernière fois où il lui avait posé cette question, ici même.

— Laquelle préfères-tu ?

— Mon lit est plus grand, chuchota-t-il.

Un soleil radieux illuminait la chambre. Ils avaient oublié de tirer les rideaux, la veille au soir. Encore dans les brumes du sommeil,

Sophia songea qu'il devait briller bien fort pour parvenir à percer le nuage de fumée qui flottait au-dessus de Londres.

Elle tourna la tête et se redressa, en appui sur un coude, pour contempler Ross qui se réveillait lentement en s'étirant. Il était si séduisant, les cheveux en bataille, ses yeux gris encore lourds de sommeil qu'elle en fut bouleversée.

Il s'était montré insatiable, durant la nuit, explorant chaque parcelle de son corps avec ses lèvres, ses mains... et elle s'était abandonnée sans réserve. Ces pensées l'emplirent d'un trouble qui la fit rougir. Elle remua un peu et s'aperçut qu'elle était pleine de courbatures, surtout au niveau des cuisses...

Surprenant une petite grimace sur son visage de porcelaine, Ross se redressa à son tour.

— Je t'ai fait mal, mon cœur ?

Elle posa la main sur son bras et le caressa :

— Un bon bain chaud et il n'y paraîtra plus.

Il la regarda avec une tendresse qui transfigura son visage d'ordinaire si sévère.

— Tu es magnifique à la lumière du jour, murmura- t-il d'une voix rauque.

Le sourire rêveur de la jeune femme s'évanouit d'un coup quand elle fit la relation entre la clarté du ciel et la pendule.

— Mon Dieu, il ne doit pas être loin de midi ! D'habitude, nous sommes les premiers debout et...

Elle voulut bondir hors du lit, mais il la retint :

— Du calme, Sophia. Inutile de s'affoler.

— Tout le monde est réveillé, continua-t-elle. C'est la première fois que je me lève à une heure pareille !

— Moi aussi.

— Qu'allons-nous faire ?

— Si nous commencions par sortir du lit et nous habiller ? suggéra-t-il sans grand enthousiasme.

De plus en plus catastrophée, Sophia se cacha le visage avec le drap en gémissant :

— Tout le monde va savoir que j'ai dormi dans ta chambre... les domestiques, les clercs, les inspecteurs... tout le monde ! Mon Dieu... Oh, ce n'est pas le moment de rire !

Ross s'efforça tant bien que mal de retrouver son sérieux mais ses yeux pétillaient d'amusement.

— Malheureusement, nous avons ruiné nos chances d'être discrets. Il ne nous reste plus qu'à reprendre nos activités habituelles comme si de rien n'était.

— Je ne peux pas. A l'idée de voir leurs visages...

Il tira sur le drap derrière lequel elle se cachait toujours et réussit à déplier ses doigts farouchement agrippés au lin blanc.

— Tu n'auras à affronter personne, Sophia, parce que nous allons rester ici toute la journée.

Elle fronça les sourcils avec un air de reproche.

— Ce n'est pas le moment de plaisanter !

— Mais je ne plaisante pas.

— Ross, nous devons nous lever et nous préparer.

— Je suis prêt, répliqua-t-il d'un air réjoui, en s'emparant de sa

main pour la poser sur son sexe on ne peut plus rigide.

Elle sursauta et la retira aussitôt.

— Si tu t'imagines que je vais faire ça maintenant, en plein jour, quand tout le monde sait que nous sommes ici...

Il eut un petit rire suggestif et la fit basculer sous lui.

— Arrête ! chuchota-t-elle, essayant de lui échapper en se tortillant vers le bord du lit. On va nous entendre... Oh!

Elle eut un hoquet de surprise quand il lui mordilla la fesse droite avant de lui saisir la taille pour la ramener au milieu du lit. Dans la bataille, elle se retrouva à plat ventre et Ross entreprit d'embrasser chacune de ses vertèbres, en partant des reins.

— J'ai mal partout, protesta-t-elle alors qu'il s'attardait sur un point particulièrement sensible, entre les omoplates.

Le traître !

— Je serai très doux, Sophia... Laisse-moi faire... juste une fois, murmura-t-il tout contre sa nuque.

Le contact de sa bouche, de son souffle sur sa peau fit fondre ses dernières résistances.

— Je... j'espère que ce n'est pas habituel. Trois fois cette nuit, et de nouveau ce matin... Ce ne sera pas toujours comme cela, n'est-ce pas ?

— Non, répondit-il en glissant un oreiller sous son ventre pour relever ses hanches. C'est seulement que j'ai été en manque pendant trop longtemps. D'ici peu, mes ardeurs se calmeront. Une fois par nuit devrait me suffire.

— Qu'entends-tu exactement par d'ici peu ? demanda- t-elle avec un petit rire.

Elle pressa la joue contre le matelas et ferma les yeux en gémissant quand il insinua deux doigts en elle, avec une douceur infinie. Il les

remua à peine mais... là où il fallait. Tout en la caressant, il posa sa bouche brûlante sur sa nuque et y déposa des baisers légers, déclenchant en elle une suite de frissons. La sensation délicieuse s'amplifia en un lent crescendo et des sons inarticulés s'échappèrent des lèvres de la jeune femme qui tenta de se retourner.

— Ne bouge pas, souffla-t-il dans son oreille.

— Mais... je veux que tu me fasses l'amour... maintenant... hmm... gémit-elle tandis que ses doigts l'exploraient encore plus profondément. Il lui infligeait une divine torture à la caresser aussi intimement. Soudain, elle sentit sa langue derrière son oreille, et son souffle, son souffle... une onde de feu la traversa et elle se contracta autour de ses doigts qui poursuivaient inexorablement leur doux toucher. Elle s'accrocha au matelas.

Ross glissa alors les jambes entre les siennes.

— Écarte les cuisses, mon cœur, murmura-t-il. Encore... oui, comme ça...

Il retira ses doigts et son sexe prit aussitôt le relais.

Il la pénétra lentement, la saisit aux hanches et l'ajusta à lui avec mille précautions jusqu'à ce qu'il soit entièrement en elle. Au lieu d'entamer le mouvement de va-et-vient qu'elle escomptait, il glissa la main sous elle, jusqu'à trouver le minuscule bourgeon durci par le désir.

Ses doigts et son sexe entamèrent alors un ballet divin, ensemble sublime de caresses circulaires et d'à- coups très doux. Trop doux ! Sophia voulait plus. Elle n'avait plus mal nulle part. Son corps entier n'était que plaisir ardent, une spirale de feu qui partait de son bas-ventre pour se propager à tout son être et au- delà.

Savamment, Ross se retenait, la rendant folle. Elle enfouit le visage dans le matelas pour étouffer ses cris, creusant les reins pour mieux s'offrir. Il l'amena au bord de la volupté en un accord parfait de coups de reins et de caresses expertes. Le plaisir explosa en elle, lui coupant le souffle, et elle crut mourir dans la violence de l'extase.

Une série de contractions délectables et involontaires fit battre son ventre autour du sexe de Ross qui grogna sourdement quand la jouissance le balaya à son tour. Haletant, il s'y livra sans retenue, et se laissa ensuite tomber sur le côté, épuisé, entraînant Sophia avec lui. Toujours l'un dans l'autre, ils revinrent lentement à eux, moites de sueur sur les draps imprégnés de l'odeur de l'amour.

— Je vais faire préparer un bain, dit-il au bout d'un long moment. Nous en avons bien besoin.

Sophia nicha son visage contre sa poitrine.

— À ce rythme-là, nous allons rester au lit toute la journée.

— C'est mon souhait le plus cher, répondit-il en lui volant un baiser.

À la grande surprise de Sophia, les employés de Bow Street se comportèrent comme si rien d'inhabituel ne s'était passé, si ce n'est que personne n'osait la regarder dans les yeux, et qu'ils semblaient tous réprimer une vive curiosité. Il faut dire que le respect sincère qu'ils vouaient tous à Ross les empêchait de faire le moindre commentaire.

M. Vickery fut chargé de poursuivre les recherches sur John Sydney sans que son patron lui donne les raisons de cette mission, se contentant de lui indiquer qu'il s'agissait d'une tâche longue et laborieuse qui l'occuperait sans doute plusieurs jours. Le clerc se permit toutefois une question :

— Sir Ross, puis-je vous demander si le nom de ce Sydney a un rapport quelconque avec Mlle Sydney ?

— Je préfère ne rien dire. Je vous prierais d'ailleurs de garder le secret absolu sur ces recherches.

— Sir Grant n'est pas au courant ? s'étonna Vickery.

— Le secret absolu, répéta Ross, l'air menaçant.

Pendant que le clerc se plongeait dans les archives,

Sophia aida Ross à se mettre à jour. En plus du travail accumulé en

son absence, il dut en outre organiser une série d'actions visant à disperser une bande de vagabonds qui s'étaient installés aux abords de la ville. Un peu plus tard, il fut appelé pour arbitrer une dispute qui avait éclaté lors d'une réunion sur l'augmentation des salaires chez les tailleurs londoniens.

— Tu penses en avoir pour longtemps ? s'enquit Sophia avec sympathie.

— Cela m'étonnerait, maugréa-t-il. Je ne suis pas d'humeur à supporter des heures de discussions animées sur un sujet pareil.

Son air renfrogné la fit sourire.

— Tu réussiras, lui assura-t-elle. Je ne me fais aucun souci quant à ton redoutable pouvoir de persuasion.

Son visage se radoucit aussitôt et il l'attira contre lui pour l'embrasser.

— Tu es bien placée pour le savoir, n'est-ce pas ? murmura-t-il. Alors qu'il s'apprêtait à partir, après un dernier baiser, on frappa à la porte. Sophia ouvrit et elle se figea devant l'expression triomphante de Vickery qui brandissait un dossier jaune.

— Sir Ross, j'ai trouvé l'information qui vous intéresse, annonça-t-il, jovial. Cela aurait pu me prendre des semaines mais j'ai eu la chance de tomber sur le bon casier. À présent, vous allez peut-être me dire pourquoi...

— Merci, l'interrompit Ross en lui prenant le dossier des mains. Vous avez fait du bon travail, Vickery, mais ce sera tout. Vous pouvez disposer.

Le clerc parut vraiment déçu quand il comprit qu'il n'en saurait pas davantage.

— Bien, sir Ross. Je suppose que vous le lirez à votre retour ?

— Les tailleurs attendront. Fermez la porte en sortant, monsieur Vickery.

Celui-ci s'exécuta tout en se demandant avec perplexité pourquoi une vieille affaire classée empêchait son patron d'aller éviter une émeute.

Sophia considéra le dossier en frissonnant.

— Tu n'es pas obligé de l'ouvrir tout de suite, Ross. Tu as plus urgent à faire.

— Assieds-toi, fit-il en posant la main sur son épaule.

Il l'y incita d'une douce pression et elle lui obéit.

Agrippée aux accoudoirs du fauteuil, elle le regarda s'installer à son bureau et se plonger dans la lecture du dossier.

Un silence pesant tomba dans la pièce tandis qu'il parcourait les feuillets. Sophia ne voyait pas de raison d'être aussi nerveuse puisque, quoi qu'il découvre.

cela ne changerait rien. Elle lui avait pardonné. Et cependant, elle était sur des charbons ardents.

Sa tension s'aggrava quand elle le vit froncer les sourcils. Enfin, il prit la parole :

— Je me rappelle maintenant. C'est moi qui siégeais ce jour-là. Après lecture du chef d'accusation, j'ai condamné John Sydney à dix mois de ponton. Étant donné le délit commis, c'était la sentence la plus indulgente que je pouvais prononcer. En me montrant plus clément, j'aurais été conspué par le public.

— Dix mois de ponton pour avoir détroussé quelqu'un, tu trouves que ce n'est pas cher payé ? demanda- t-elle, incrédule.

— John n'était pas un pickpocket, Sophia, ni même un simple voleur. C'était un bandit de grand chemin.

— Quoi ? Mais c'est impossible ! Ma cousine m'a dit...

— Soit ta cousine ne savait rien, soit elle a voulu t'épargner.

— Mais John n'avait que quatorze ans !

— Il faisait partie d'une bande qui se livrait à des vols à main armée extrêmement violents. Ils étaient quatre et ils comparurent devant moi pour meurtre. Pour une raison qui m'échappe, Sydney n'a jamais mentionné son titre de noblesse. Il s'est présenté comme un simple roturier.

Sophia semblait anéantie. Ross l'observa brièvement et continua d'un ton monocorde :

— Ils avaient arrêté un équipage privé occupé par deux femmes, un enfant en bas âge et un vieil homme. Après s'être emparés des bijoux et des montres des dames, l'un des bandits, un dénommé Hawkins, prit le biberon en argent du petit qui se mit aussitôt à hurler. Le grand-père lui demanda de lui rendre son biberon et, à l'issue d'une brève échauffourée, Hawkins lui donna un coup de crosse. Le vieil homme s'effondra et mourut. On ignore si la mort était due à sa blessure ou au choc. Quoi qu'il en soit, quand la bande fut arrêtée et jugée, peu après, l'opinion publique était très remontée contre ses membres. J'ai envoyé les trois aînés aux assises. Ils furent jugés et exécutés. Pour John, j'ai tenu compte de son jeune âge et du fait qu'il n'avait pas pris part à l'agression du vieillard. Mais je fus très critiqué pour cette condamnation qui fut jugée insuffisante et suscita un début d'émeute. Les gens réclamaient la corde pour lui aussi.

— Tout cela ne ressemble pas à mon frère, balbutia Sophia. Il n'aurait jamais été capable de commettre de tels méfaits.

— Il a été livré à lui-même trop tôt, répondit doucement Ross. On ne sort pas indemne de la fréquentation des bas-fonds londoniens. N'importe qui aurait mal fini.

Ces révélations étaient douloureuses et infamantes pour la jeune femme. Une tristesse infinie la submergea.

— Quand je pense que je t'ai accusé, reproché d'avoir été injuste, alors qu'au contraire, tu as fait de ton mieux pour l'aider...

Il parcourut un instant du regard le document étalé devant lui.

— Je me souviens m'être dit que ton frère n'était pas irrécupérable, reprit-il d'un air absent. Il avait de toute évidence été entraîné dans des extrémités qui le dépassaient. Il n'avait pas sa place avec ces bandits. II se remit à lire les feuillets, les yeux plissés.

— Quelque chose dans cette affaire me semble bizarre, murmura-t-il. Cela m'échappe pour le moment, mais c'est comme s'il y avait là un lien à établir... sans que je sache avec quoi.

Sophia secoua la tête.

— Je suis tellement désolée.

— Désolée ? De quoi, voyons ? s'étonna-t-il en reportant son

attention sur la jeune femme.

— De m'être immiscée dans ta vie pour... une vengeance qui n'avait pas lieu d'être. Et de t'avoir mis dans une situation impossible.

Elle se leva avec effort, la tête lourde, la gorge sèche.

Ross contourna le bureau et voulut la prendre dans ses bras mais elle l'arrêta.

— Le mieux que je puisse faire à présent, c'est de disparaître de ta vie...

Il lui empoigna les bras.

— Sophia, regarde-moi, ordonna-t-il d'un ton où perçait un mélange de colère et de peur. Regarde-moi, bon sang ! Si tu disparais, je te retrouverai. Où que tu ailles, tu m'entends ? Mets-toi bien ça dans le crâne.

Elle acquiesça, l'air égaré.

— A présent, tu vas me promettre de ne rien tenter pendant mon absence, et de m'attendre. À mon retour, nous tirerons tout cela au clair, d'accord ?

Comme elle ne répondait pas, il la souleva jusqu'à ce que ses pieds

touchent à peine le sol.

— D'accord ? répéta-t-il avec insistance.

— Oui, concéda-t-elle dans un souffle. D'accord.

Chapitre 13

Profitant de l'absence de Ross, Sophia décida de faire l'inventaire des provisions dans le garde-manger. Sous le choc des dernières révélations sur son frère, elle accomplissait les tâches domestiques machinalement, l'esprit ailleurs, quand une odeur nauséabonde la tira soudain de sa semi-torpeur.

— Mon Dieu, quelle horreur ! s'écria-t-elle en plissant le nez. Eliza passa la tête par l'entrebâillement de la porte.

— C'est le saumon, mademoiselle, expliqua-t-elle en lui indiquant l'endroit où il avait été remisé. Nous pourrions peut-être le récupérer en le plongeant dans l'eau vinaigrée.

Sophia jeta un torchon sur le poisson.

— Eliza, rien ne peut le récupérer. Vous ne voyez pas qu'il est pourri ?

— Donnez-le-moi, dit la fille de cuisine en attrapant un vieux journal pour l'envelopper.

— Lucie l'a acheté chez Lannigan ce matin, n'est- ce pas ?

— Oui. Il lui a certifié qu'il était frais.

— Frais !

— Je vais le rapporter, décréta Eliza.

— Laissez, je m'en charge, dit Sophia, sachant que le genou d'Eliza n'était pas suffisamment guéri pour qu'elle se rende à pied chez le poissonnier. Il ne perd rien pour attendre, ce Lannigan ! Comment ose-t-il vendre de la nourriture avariée à sir Ross?

— Mademoiselle Sydney, vous allez devoir patienter, j'en ai peur. Ernest ne peut vous accompagner, sir Grant l'a envoyé livrer je ne sais trop quoi.

— Je n'ai pas besoin d'Ernest. Ce n'est pas bien loin et je serai de retour avant que quiconque ait remarqué mon absence.

— Mais, sir Ross a dit que vous ne deviez jamais sortir sans une escorte. Si quoi que ce soit vous arrivait...

— Rien ne m'arrivera. Ce n'est pas comme si je m'aventurais dans des quartiers mal famés.

— Mais, sir Ross...

— Je me débrouillerai avec sir Ross, d'accord ?

M. Lannigan se confondit en excuses devant une Sophia indignée qui ne se gêna pas pour lui rappeler que sir Ross lui avait rendu plus d'un service, par le passé.

— C'est une erreur, une regrettable erreur, gémit-il. J'comprends pas...

Son visage s'illumina soudain.

— Mais oui ! C'est Lucie, c'te cervelle d'oiseau ! Elle s'est trompée de saumon, voilà tout !

— Bon, dans ce cas, vous pourriez peut-être reprendre celui-ci et me donner le bon ?

— Oui, mam'selle, tout de suite, fit-il en disparaissant dans l'arrière-boutique.

Tandis qu'elle l'attendait, Sophia remarqua qu'un attroupement s'était formé, au pied de l'immeuble d'en face.

— Que font ces gens ? demanda-t-elle au poissonnier qui revenait avec un saumon frais.

— Gentry est aux trousses d'une petite frappe, déclara-t-il avec une

note de fierté dans la voix.

— Nick Gentry ?

— Lui-même. Futé et leste comme un renard, celui- là! Encore meilleur que Morgan, pour ce genre de chasse, j'vous le dis ! Sophia reporta son attention sur la foule.

— Vous oubliez que c'est aussi un criminel. Votre comparaison pourrait paraître insultante pour sir Grant.

— Oui, mam'selle. Mais font le même boulot quand même. L'admiration que ce Gentry s'attirait laissait Sophia perplexe. Quel charme, quel magnétisme possédait-il donc pour qu'on oublie à ce point quel être corrompu c'était ?

Lannigan lui tendit le poisson soigneusement emballé.

— Vous n'avez pas vu Gentry quand il a été conduit à Bow Street ?

— Pas vraiment, répondit-elle, se souvenant qu'elle ne l'avait aperçu que de dos.

— Sa voiture est garée au coin de la rue. Attendez- le là-bas, vous pourrez pas le manquer.

— Oh, j'ai mieux à faire, croyez-moi !

Pourtant, sur le chemin du retour, son regard fut irrépressiblement attiré par l'extravagant attelage orné de dorures

— le comble du mauvais goût ! Et sûrement acquis avec de l'argent malhonnêtement gagné. Un cocher et un valet armé attendaient leur maître.

Sophia ne s'expliquait pas la vive curiosité que Gentry suscitait en elle. Peut-être était-elle due à la haine farouche que Ross lui vouait ?

Elle distingua enfin sa haute silhouette qui fendait la foule. Son port de tête et sa démarche assurée dénotaient une confiance en soi excessive. Sur son passage, des mains se tendaient pour le toucher.

On l'acclamait.

Sophia se plaqua contre le bâtiment et quand il fut suffisamment près pour qu'elle puisse distinguer ses traits, elle eut la surprise de découvrir un homme jeune, séduisant et élégant. Il avait des yeux d'un bleu intense et un long nez droit. Sa stature laissait deviner un corps musclé d'où il émanait une sorte de puissance animale. Ses cheveux bruns brillaient, sa peau bronzée faisait paraître ses dents encore plus blanches. Sous l'amabilité apparente perçait une étrange froideur, une brutalité contenue qui fit frissonner Sophia malgré la chaleur.

Le valet lui ouvrit la portière, mais à l'instant de grimper dans la voiture, Gentry s'immobilisa, tel un fauve aux aguets. Un tressaillement parcourut ses épaules et il se retourna lentement. Interdite, Sophia se laissa happer par son regard, saisie par l'intensité de son expression.

Tout à coup, la foule, la rue, le ciel... tout s'évanouit. Ils étaient seuls, tous les deux, et elle reconnut en un éclair le mystérieux inconnu de Silverhill Park qui lui avait donné le collier de diamants. Pétrifiée, elle lâcha son paquet. Pourquoi un homme tel que Nick Gentry pouvait bien s'intéresser à elle ?

Il se dirigeait vers elle à présent et elle s'aperçut qu'il avait pâli sous son hâle. Il s'arrêta devant elle, tendit la main, hésita... puis la referma sur son poignet.

— Venez avec moi, dit-il d'une voix douce. Je ne vous ferai aucun mal.

Effarée qu'il se soit permis de la toucher, Sophia résista.

— Lâchez-moi ! S'il m'arrivait quoi que ce soit, sir Ross vous tuerait.

Il s'approcha plus près encore.

— Aimeriez-vous savoir ce qu'il est advenu de John Sydney? lui murmura-t-il à l'oreille.

Elle sursauta si violemment que sa tête faillit heurter le mur derrière elle.

— Que savez-vous sur mon frère ?

Un petit sourire en coin joua sur les lèvres du jeune homme.

— Venez.

Voyant leur idole emmener une jolie femme, les admirateurs de Gentry l'ovationnèrent et l'applaudirent de plus belle. Ils encerclèrent la voiture comme Gentry tirait Sophia à l'intérieur, avant de refermer la portière. L'équipage bondit aussitôt, puissamment tracté par les six chevaux.

— Où allons-nous ? s'inquiéta-t-elle. Pourquoi avez- vous mentionné le nom de mon frère ? Et pourquoi la robe et le collier...

— Patience, l'interrompit-il en levant les mains dans un geste moqueur. Je vais vous expliquer... bientôt.

Il ouvrit un petit casier en bois, en sortit une bouteille et voulut se servir un verre d'un alcool ambré. Étaient-ce les secousses de la voiture ou la nervosité ? il n'y parvint pas. Avec un juron, il avala une gorgée à même le goulot et rangea le tout avant de poser les mains sur ses genoux, comme pour les empêcher de trembler.

— Nous allons chez moi, à West Street, près de Fleet Ditch.

Sophia blêmit. Il s'agissait de l'un des quartiers les plus

dangereux de Londres, un repaire de malfrats et de fugitifs, commodément situé près des prisons de Newgate et de Ludgate, et du vaste égout de Fleet Ditch qui répandait sa puanteur fétide dans toutes les ruelles avoisinantes.

— Avec moi, vous ne risquez rien, ajouta-t-il. Je veux seulement vous parler en privé.

— Pourquoi ? Qu'ai-je fait pour attirer votre attention ? Nous ne nous sommes jamais rencontrés et je doute que nous ayons des amis communs.

— Vous comprendrez une fois que je vous aurai expliqué certaines choses.

Blottie à l'extrémité de la banquette de cuir, Sophia le toisa froidement.

— Expliquez-vous tout de suite et ramenez-moi à Bow Street.

À la fois amusé et impressionné par son audace, Gentry sourit.

— Très bien, s'inclina-t-il. Je voulais vous parler des derniers jours de John Sydney.

— Vous avez connu mon frère ?

— Oui. J'étais en prison avec lui quand il est mort.

— Pourquoi vous croirais-je ?

— Quelles raisons aurais-je de vous mentir ?

Quelque chose dans son regard poussa Sophia à croire qu'il ne mentait pas. Ses paroles avaient rouvert une plaie profonde en elle. Elle avait toujours souffert de ne pas savoir ce que son frère avait vécu durant sa détention ni comment il avait trouvé la mort. Pourtant, à l'instant de l'apprendre, elle tremblait de peur.

— Continuez, dit-elle cependant.

Gentry obéit.

— Nous étions sur le Scarborough, un bateau ancré sur la Tamise, où six cents prisonniers s'entassaient dans la cale, dans des cellules en fer dont certaines n'étaient que des cages. La plupart d'entre nous portions un boulet à la cheville. Les voleurs, les meurtriers, les pickpockets, tous étaient mélangés et recevaient le même traitement. Ceux qui en bavaient le plus, c'étaient les plus jeunes, tels que John et moi.

— Pourquoi ?

— Eh bien, nous étions souvent enchaînés à des types plus vieux que nous, des criminels endurcis... nous devions subir leur... leur loi.

Une ombre assombrit soudain son regard bleu qui prit des tons orageux. Horrifiée, Sophia préféra ne pas l'interroger davantage sur ce qu'il entendait exactement par « leur loi »...

— La faim, la crasse, la promiscuité, l'air vicié nous rendaient vulnérables à toutes sortes de maladies. Nous grelottions tous de fièvre. Chaque matin, les morts étaient remontés sur le pont, puis enterrés sur le rivage.

— Parlez-moi de mon frère, le pria-t-elle d'une voix blanche.

Gentry plongea ses yeux dans les siens et elle fut frappée par leur

intensité et le désespoir qui les habitait.

— John s'était lié d'amitié avec un garçon de son âge. Ils essayaient de se protéger, ils s'entraidaient dans la mesure du possible, ils évoquaient souvent le jour où leur calvaire prendrait fin. L'ami de John devait être libéré avant lui et votre frère, égoïstement sans doute, se mit à redouter de se retrouver seul...

Il s'interrompit de nouveau et se passa la main dans les cheveux. Il éprouvait de plus en plus de difficultés à poursuivre son récit.

— Par un sale coup du sort, le choléra se déclara sur le bateau quinze jours avant la libération de son ami qui tomba malade et mourut malgré les efforts de John pour le soigner avec les moyens du bord. Votre frère se dit alors que, puisque son compagnon était mort, il ne lui nuirait pas en prenant sa place.

— Quoi ? fit Sophia faiblement.

Évitant son regard, Gentry enchaîna :

— En prenant l'identité de son ami, John pouvait être libéré beaucoup plus tôt que prévu. En restant, ses chances de survie étaient extrêmement réduites. Alors, dans la nuit, il échangea ses vêtements avec ceux du défunt. Au matin, il déclara le corps du mort comme étant celui de John Sydney.

La voiture s'arrêta et la puanteur de Fleet Ditch pénétra dans l'habitacle. Le cœur de Sophia battait à tout rompre, ses oreilles

bourdonnaient.

— Tout cela n'a aucun sens. Si votre histoire est vraie...

Gentry l'observait à présent avec une émotion qu'il ne parvenait plus à dissimuler sous son masque de glace. Son menton tremblait malgré lui mais il parvint à articuler:

— Le mort s'appelait Nick Gentry.

À ces mots, Sophia éclata en sanglots.

— Vous mentez ! Pourquoi faites-vous ça ? Ramenez-moi à Bow Street !

À travers ses larmes, elle vit son visage s'approcher tout près du sien.

— Tu ne me reconnais pas, Sophia ? murmura-t-il d'une voix étranglée.

À son grand désarroi, il s'agenouilla à ses pieds et enfouit le visage dans ses jupes.

Elle effleura le dos de sa main gauche agrippée à elle et un énorme sanglot lui déchira la gorge lorsqu'elle reconnut la petite cicatrice que John s'était faite dans son enfance en se brûlant avec un fer à repasser.

Les larmes ruisselaient sur ses joues, à présent. Elle posa sa main sur la sienne.

Il leva la tête et elle reconnut enfin ses yeux. Ils étaient exactement du même bleu que les siens.

— Je t'en prie, dit-il dans un souffle.

— Je... ô mon Dieu... je te crois, John. J'aurais dû te reconnaître tout de suite, mais tu as tellement changé...

Il gémit malgré lui, contrôlant à grand-peine ses émotions. Sophia se sentait à la fois transportée de joie et profondément misérable.

— Pourquoi n'es-tu pas venu me voir dès ta sortie ? Tu m'as tellement manqué ! Comment as-tu pu me laisser dans une telle solitude? Avec mon chagrin? l'étais inconsolable, tu sais.

Il s'essuya les yeux de la manche de son manteau et poussa un soupir tremblant.

— Nous allons continuer cette conversation à l'intérieur.

Le valet ouvrit la portière et Gentry - John - sauta souplement à terre et prit Sophia par la taille pour l'aider à descendre. Mais à peine l'eut-il posée sur le sol que ses jambes la trahirent.

— Ne crains rien, je te tiens, chuchota-t-il en la rattrapant. Je suis désolé... cela t'a causé un choc.

— Je vais bien, dit-elle en essayant de le repousser.

La soutenant malgré tout, il la guida vers la maison. Il s'agissait d'une ancienne taverne transformée en habitation. Jetant un regard autour d'elle, Sophia retint son souffle. Même la police n'osait pas s'aventurer dans ce quartier de Londres. Les gens qui déambulaient dans les ruelles tortueuses ressemblaient à des fantômes en haillons, de vraies visions de cauchemar.

Des tas d'ordures grouillant de vermine exhalaient des odeurs pestilentielles. Il y avait du bruit. Beaucoup de bruit: cris des mendiants et des gamins, des cochons et des poules, des ivrognes ; parfois même des coups de feu.

Devant son visage défait, Gentry sourit.

— Ce n'est pas Mayfair, hein ? Ne t'inquiète pas, tu t'habitueras à l'odeur. Moi-même, je la sens à peine, maintenant.

— Pourquoi vis-tu ici ? demanda-t-elle, au bord de la nausée. On te dit riche. Tu aurais pu t'offrir mieux.

— J'ai des bureaux en ville, où je reçois mes clients fortunés, les politiciens, les personnages haut placés. Mais c'est dans ce quartier que se trouvent les prisons et les bordels, et j'ai besoin d'y accéder facilement.

Comme elle le fixait sans comprendre, il lui expliqua que de nombreux truands vivaient dans les maisons de plaisir, à l'abri de la police. Ils pouvaient y jouer, boire et préparer des coups en toute tranquillité.

— Et tu es le meilleur d'entre eux, j'imagine? remarqua-t-elle en l'accompagnant à travers une incroyable succession d'escaliers dérobés, de couloirs secrets et d'antres obscurs.

— Il paraît, admit-il calmement, sans nulle honte. Mais la plupart du temps, je les arrête, et j'avoue que je me débrouille pas mal.

— Tu n'étais pas fait pour cette vie-là, murmura- t-elle.

— Tu crois que toi, tu étais faite pour devenir servante ? Ne porte pas de jugements trop hâtifs, Sophia. Chacun à notre façon, nous avons essayé de survivre, voilà tout.

Il s'arrêta au bout d'un couloir étroit, devant une porte massive qu'il ouvrit.

Sophia ne s'attendait pas à pénétrer dans un intérieur aussi élégant et raffiné. Des miroirs baroques et de très beaux tableaux décoraient les murs tapissés de papier peint. Les meubles de style français étaient agrémentés de dorures, les sièges capitonnés de brocard et les fenêtres tendues de velours bleu-gris.

Sa stupeur le fit sourire.

— Ce n'est pas parce que j'habite West Street que je vis comme un clochard.

Après le choc qu'elle venait de subir, Sophia se sentait soudain sans forces et elle se laissa tomber dans un fauteuil moelleux. Gentry se dirigea vers une desserte et remplit deux verres.

— Bois un peu, lui conseilla-t-il en lui fourrant un verre dans la main.

Sophia lui obéit sans hésiter. Il s'assit à côté d'elle, avala son propre verre d'un trait et la contempla.

— Je n arrive pas à croire que tu es là, Sophia. J'ai pensé à toi pendant des années en ignorant ce que tu étais devenue.

— Tu aurais pu me faire savoir que tu étais toujours en vie, lui reprocha-t-elle.

— C'est vrai, j'aurais pu, admit-il, le visage soudain inexpressif.

— Pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

Il réfléchit avant de répondre, faisant rouler son verre entre ses doigts.

— J'ai pensé qu'il était plus sage que tu n'en saches rien. Je mène une vie dangereuse et un peu... louche. Je ne tenais pas à ce que tu aies à rougir d'avoir un frère comme moi. Je pensais que tu avais épousé un des gars du village, un honnête homme, que tu avais des enfants. Au lieu de ça, tu es une... une vieille fille ! Pour l'amour du ciel, Sophia, pourquoi es-tu une simple servante ? À Bow Street, par-dessus le marché !

— Qui aurait pu m'épouser, John ? Je n'avais ni dot ni famille, rien d'autre à offrir que mon joli minois, ce qui ne représente pas grand attrait aux yeux des fermiers et des villageois, crois-moi. Le seul à me demander en mariage fut le boulanger, un vieil obèse qui avait au moins le double de mon âge. J'ai préféré travailler pour la cousine Ernestine. Quant à mon travail à Bow Street... il me plaît.

Elle fut tentée de lui parler de la trahison d'Anthony, mais connaissant la réputation de Gentry, elle trouva plus sage de se taire. Il serait capable de causer des ennuis à son ancien amant, peut-être même de le tuer.

— Bow Street ! jeta-t-il avec dégoût. Ce n'est pas un endroit pour toi. Ces officiers de police ne valent pas mieux que les brutes qui travaillent pour moi. Si jamais ce maudit Cannon te maltraitait, je...

— Non, John, le coupa-t-elle. Personne ne m'a maltraitée. Sir Ross est très gentil avec moi.

— Oh, bien sûr ! Je n'en doute pas !

Sophia se souvint avec un pincement au cœur que son frère et Ross étaient des ennemis jurés. Cela bouleversait complètement la donne. Ross avait passé sur beaucoup de choses la concernant, mais que Nick Gentry, l'homme qu'il méprisait le plus au monde, soit son frère... La situation se présentait sous un très mauvais jour...

— À quoi penses-tu ? voulut savoir John en fronçant les sourcils.

— À rien, mentit-elle.

Elle préféra ne rien lui dire de sa relation avec le juge de Bow Street, une relation très probablement sans issue. Essayant de ne pas se laisser submerger par le désespoir, Sophia étudia son frère avec attention.

Enfant, il promettait déjà de devenir un bel homme, mais il dépassait de loin toutes les prévisions. À vingt- cinq ans, il était superbe, le corps à la fois svelte et puissant, l'allure féline, des traits ciselés et des yeux extraordinaires, d'un bleu soutenu. Pourtant, la dureté que l'on devinait sous sa grande beauté troubla profondément la jeune femme. Il n'y avait pas une once de douceur en lui. Il semblait capable de tout pour parvenir à ses fins, peut-être même de tuer sans l'ombre d'un remords. Il était devenu inaccessible à la pitié ou à la compassion. Néanmoins, c'était toujours son frère.

Elle posa la main sur la joue du jeune homme.

— John, pendant toutes ces années, je n'ai jamais osé espérer que tu pouvais être vivant.

Doucement, il retira sa main de son visage, comme s'il ne supportait pas qu'on le touche.

— J'ai reçu un choc en te voyant dans la cellule de Bow Street. Je t'ai reconnue tout de suite, avant même d'entendre ton nom... et quand ce salaud de Cannon a crié après toi, je ne sais pas ce qui m'a retenu de lui arracher les yeux !

— Tu te trompes, John. Il voulait seulement me protéger.

Cette réponse n'atténua pas la lueur féroce qui luisait dans les yeux

de son frère.

— Tu es une dame, Sophia. Personne n'a le droit de te traiter comme une servante.

— Et toi, tu étais né pour être un gentleman, lui rappela-t-elle. Pourtant, qui pourrait deviner que nous avons du sang noble ? J'ai entendu des choses terribles sur toi, ou plutôt sur Nick Gentry.

— Appelle-moi Nick. John Sydney n'existe plus. J'ai peu de souvenirs de ma vie d'avant le ponton et je ne tiens pas à en avoir. Tu sais, je ne suis pas coupable de la moitié de ce dont on m'accuse, mais j'entretiens les rumeurs et je ne nie pas les pires d'entre elles afin de préserver ma réputation. Je veux que les gens me craignent et me respectent. C'est bon pour les affaires.

— Es-tu en train de me dire que tu n'as pas volé, comploté, trahi, pratiqué le chantage...

— Oh, je ne suis pas un saint ! l'interrompit-il avec un air d'ennui.

Malgré sa détresse, elle faillit rire de l'entendre admettre qu'il

était un voyou avec une telle désinvolture.

Il plissa les yeux.

— Je me contente de tirer parti de gens qui sont tellement stupides qu'ils ne méritent que d'être utilisés. En revanche, je n'obtiens aucune reconnaissance du bien que je fais. Jamais.

— Par exemple ?

— Je suis très fort pour arrêter les malfrats. Mes hommes et moi en avons capturé deux fois plus que Cannon et ses runners.

— On raconte que tu fabriques parfois des preuves, que tu as recours à des méthodes très... discutables pour obtenir des aveux.

— Je fais ce qui doit être fait. De toute façon, si les criminels que j'arrête sont innocents du crime dont je les accuse, ils sont coupables d'une bonne douzaine d'autres.

— Mais pourquoi ne...

— Ça suffit, coupa-t-il en se levant. Je n'ai pas envie de parler de mon travail.

Sophia le regarda se servir un autre cognac et le boire à petites gorgées. Elle avait du mal à croire que cet homme dur et tranchant était son frère.

— Nick, pourquoi m'as-tu offert ces cadeaux ? J'ai cru devenir folle à chercher de qui ils pouvaient provenir. J'étais affolée à l'idée que sir Ross s'imagine que j'avais une liaison secrète.

— Désolé. Je voulais être un... un bienfaiteur. T'offrir ce que tu méritais. Au début, je ne pensais pas te revoir jamais. Puis c'est devenu un besoin qui s'est amplifié au point de devenir insupportable.

— C'est pour cette raison que tu m'as approchée à Silverhill Park ?

Il eut un sourire de petit garçon pris en faute.

— L'idée d'agir au nez et à la barbe de Cannon me réjouissait. Ce bal masqué était vraiment idéal.

— Est-ce qu'il s'agit d'un collier volé ?

— Bien sûr que non! s'indigna-t-il. Je l'ai acheté pour toi.

— Mais que veux-tu que j'en fasse ? Je ne pourrai jamais le porter.

— Bien sûr que si. J'ai de la fortune, Sophia. J'ai l'intention de t'acheter une maison quelque part, en France ou en Italie, où tu vivras comme une dame. Je te donnerai ce qu'il faut pour que l'argent ne soit plus jamais un problème pour toi.

Sophia en resta bouche bée.

— John... Nick... je ne veux pas vivre à l'étranger ! Tout ce à quoi je tiens se trouve ici, en Angleterre.

— Ah ? s'étonna-t-il d'une voix soudain dangereusement douce. Et

qu'est-ce qui te retient ici ?

Chapitre 14

Dans la taverne du Red Lion, à Threadneedle, les clients tendaient le cou pour essayer d'apercevoir la table où Ross s'entretenait avec les tailleurs et les représentants du personnel. Après avoir écouté les griefs exprimés par les deux partis, puis le débat orageux qui s'était engagé et s'éternisait, il en avait déduit qu'il était là pour tout l'après-midi, peut-être même jusqu'à la nuit. Il brûlait d'impatience de rentrer et de retrouver Sophia mais il dut s'exhorter au calme.

Une serveuse aux formes rebondies qui s'était aspergée d'eau de Cologne pour masquer des effluves moins agréables, posa sur la table la cafetière que Ross avait commandé.

— Voilà, sir Ross, ronronna-t-elle, frottant délibérément ses seins volumineux contre son épaule en se penchant. Une petite faim, peut-être ? Nous avons du lapin, de la tarte aux pommes, tout ce que vous voudrez, monsieur.

Habitué depuis longtemps à ces démonstrations d'intérêt, il lui sourit froidement.

— Merci, je n'ai pas faim pour l'instant.

Elle eut une moue déçue.

— Plus tard, peut-être ? répondit-elle avant de s'éloigner en ondulant des hanches.

Brewer, l'un des représentants des tailleurs, le regarda avec un sourire en coin.

— Je vois clair dans votre jeu, sir Ross. Plus vous vous montrez indifférent, plus les femmes essaient d'attirer votre attention. Pas bête... Je crois que vous les comprenez bien.

— II y a deux choses qu'un homme ne devrait jamais faire, Brewer: faire attendre une femme et prétendre la comprendre. Alors que le tailleur riait de bon cœur, le regard de Ross fut accroché par un homme de haute taille qui venait de pénétrer dans la taverne. Sir

Grant. Il dépassait les hommes présents d'une bonne tête. Il parcourut l'assemblée des yeux et se dirigea droit vers sir Ross dès qu'il l'aperçut.

Devinant immédiatement que quelque chose n'allait pas, ce dernier se leva pour aller à sa rencontre.

— Que se passe-t-il, Morgan ?

— Le collier, chuchota ce dernier. J'ai trouvé le bijoutier qui l'a fait, Daniel Highmore, dans Bond Street. Et tu sais pour qui ?

— Non, mais tu vas me le dire.

— Nick Gentry.

Ross se figea. Une fois le choc passé, un désir animal, féroce de tuer le saisit.

— Il a dû la voir quand je l'interrogeais à Bow Street... Nom d'un chien, je vais l'étrangler de mes propres mains !

Il prit soudain conscience des regards intrigués qui se posaient sur eux et continua à voix basse :

— Morgan, remplace-moi pour les négociations.

— Où vas-tu ?

— Chez lui.

— Attends ! protesta Morgan. Je n'ai jamais arbitré de négociations professionnelles.

— Eh bien, c'est le moment où jamais. Bonne chance.

Sur ce, Ross quitta la taverne à grands pas.

Plus ils parlaient, plus la personnalité de son frère laissait Sophia perplexe. John lui était devenu un étranger, un être complexe qui semblait faire aussi peu de cas de sa propre vie que de celle de ses semblables. Nick Gentry était clairement un dévoyé. Il en avait

toutes les caractéristiques: charmeur, insensible, ambitieux. Si, de par sa naissance, du sang noble coulait dans ses veines, il n'avait reçu ni les terres, ni les biens, ni l'éducation qui allaient avec, alors il cherchait le pouvoir dans la corruption. Le succès qu'il rencontrait dans ses entreprises criminelles l'avait rendu aussi cruel et sauvage qu'il était intelligent et sûr de lui.

Après avoir hésité, Sophia finit par lui parler des années qu'elle avait passées dans le Shropshire, puis de son désir de venger sa « mort » en détruisant sir Ross.

— Comment diable comptais-tu t'y prendre? demanda-t-il en l'observant avec acuité.

Sophia rougit et ne lui dévoila qu'une partie de la vérité.

— Je voulais trouver des dossiers compromettants en fouillant dans les archives.

Bien qu'elle eût aimé pouvoir se montrer totalement honnête, son instinct lui soufflait de garder sa relation avec Ross sous silence.

— Tu as accès à la salle des archives de Bow Street ? Tu es drôlement futée !

— Écoute, je...

— Parfait. Ta présence à Bow Street me sera fort utile, ma chère sœur.

À l'idée qu'il veuille l'utiliser, probablement à des fins criminelles, Sophia secoua vigoureusement la tête.

— John, je n'espionnerai pas pour toi.

— Seulement des petites choses, murmura-t-il d'un ton cajoleur. Tu veux m'aider, non ? Eh bien, moi aussi je t'aiderai. Nous avons tous deux une revanche à prendre sur Cannon.

Elle laissa échapper un rire incrédule.

— Attends. Je ne voulais me venger que parce que je croyais qu'il

avait causé ta mort en t'envoyant au ponton.

— Mais il m'a vraiment envoyé là-bas ! Et ce n'est pas grâce à lui que j'en suis sorti vivant !

— N'importe qui d'autre t'aurait condamné à la même peine après ce que tu avais fait... détrousser ces gens, causant la mort de ce vieil homme...

— Ce n'est pas moi qui l'ai frappé à la tête, se défendit-il. Je voulais le voler, oui, pas le tuer.

— Quelles qu'aient été tes intentions, tu t'es rendu complice d'un meurtre.

Elle se radoucit un peu devant son visage figé.

— Ce qui est fait est fait. En revanche, l'avenir t'appartient. Tu ne peux continuer dans cette voie, John.

— Pourquoi ?

— Parce que tu es trop vulnérable. Un jour ou l'autre, tu commettras une erreur et tu te retrouveras au bout d'une corde.

Je ne supporterais pas de te perdre une seconde fois. Du reste, ce n'est pas une vie pour toi. Tu n'es pas censé...

— C'est exactement la vie que j'aime, la coupa-t-il. Sophia, je ne suis plus le même qu'autrefois, tu comprends ?

— Non, s'entêta-t-elle. Je ne comprends pas que tu puisses vivre ainsi. Tu vaux beaucoup mieux que cela.

Il eut un sourire sans joie et, se levant, s'approcha de la cheminée. Il contempla un instant les flammes, l'air pensif, puis reporta son attention sur sa sœur.

— Revenons à Bow Street, dit-il tranquillement. Il m'arrive parfois d'avoir besoin d'informations, et puisque que tu as accès aux dossiers...

— Je t'ai dit non, John. Je ne trahirai pas la confiance que sir Ross a placée en moi.

— Tu l'as pourtant fait pendant deux mois, non ? Qu'est-ce qui t'empêche de continuer?

Sophia comprit qu'il n'y avait aucune échappatoire possible. Elle devait lui avouer la vérité.

— Nick, commença-t-elle prudemment, une certaine... relation s'est développée entre sir Ross et moi.

— Seigneur ! s'exclama-t-il en se passant la main dans les cheveux. Toi et ce... ce...

Elle hocha la tête.

— Ma sœur et le Moine de Bow Street, jeta-t-il avec dégoût. Elle est belle, ta revanche ! Sauter dans le lit de l'homme qui a failli avoir ma peau ! Si c'est ça ta conception du châtiment, j'ai deux ou trois petites choses à t'expliquer.

— Il m'a demandée en mariage.

Une fureur sans nom incendia le regard du jeune homme.

— Je préférerais te voir morte plutôt que mariée à un type comme lui !

— C'est l'homme le meilleur que j'aie jamais connu.

— Ah, oui! le fameux parangon de vertu! Si tu l'épouses, il ne te laissera pas oublier que tu ne lui arrives pas à la cheville. Son sens de l'honneur et de la respectabilité passeront avant tout. Tu ne seras jamais assez parfaite et il te gâchera l'existence.

— Tu ne le connais pas.

— Je le connais depuis bien plus longtemps que toi. Il n'est pas humain, Sophia !

— Sir Ross est indulgent et bon. Il ne me demande pas d'être

parfaite.

Il l'étudia en plissant les yeux d'un air si sournois et si calculateur qu'elle se sentit profondément mal à l'aise.

— Tu es bien sûre de lui.

— En effet, répliqua-t-elle en soutenant son regard.

— Alors nous allons mettre ta confiance à l'épreuve, déclara-t-il avec un calme qui ne présageait rien de bon.

Tu vas m'obtenir une information dont j'ai besoin, sinon... je révèle à ton amoureux si indulgent qu'il a demandé en mariage la sœur de son pire ennemi. Oui, il saura que le même sang court dans les veines de Sophia et du très méprisable Nick Gentry.

La jeune femme le fixa avec de grands yeux.

— Tu me fais chanter, John, murmura-t-elle, atterrée.

— Appelle ça comme tu voudras. Soit tu fais ce que je te demande, soit tu prends le risque de perdre sir Ross. Alors, tu crois toujours en sa clémence?

Elle en demeura sans voix.

— Tu veux que je lui dise que je suis ton frère ? insista-t-il.

Il avait réussi à insinuer le doute dans son esprit. Ross était tout pour elle mais parviendrait-t-il à ne pas tenir compte de cette nouvelle et terrible révélation ? Ce serait la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Jamais plus il ne la regarderait sans penser qu'elle était la sœur de son ennemi le plus haïssable.

Tout à coup, Sophia comprit qu'elle n'aurait pas la force d'affronter une situation pareille. Si Ross la rejetait maintenant qu'ils étaient devenus si proches et que de tendres sentiments les unissaient, elle ne s'en remettrait pas. Elle ne pouvait prendre ce risque.

— Non, articula-t-elle d'une voix sans timbre.

Contre toute attente, Gentry sembla déçu par sa réponse, comme s'il eût préféré qu'elle le défie.

— C'est bien ce que je pensais, se contenta-t-il de commenter.

À quoi jouait-il exactement ? Que cherchait-il ?

— Tu ne songes pas vraiment à me faire chanter, John, n'est-ce pas ?

— Il n'y a qu'un seul moyen de le savoir, non ?

Avant qu'elle ait pu répondre, des coups énergiques retentirent contre la porte.

— J'peux entrer ? demanda une voix étouffée.

Visiblement agacé, Gentry ouvrit néanmoins. Un homme des plus étranges apparut dans l'encadrement. Fortement charpenté, le teint gris, les yeux cernés, il avait une tête véritablement sinistre. Sophia se demanda combien de ces créatures issues des basfonds travaillaient pour son frère.

— Blueskin, le salua Gentry.

— Y a quelqu'un qui voudrait vous voir, m'sieur. Le Moine en personne.

— Cannon ? Bon sang ! Il a déjà perquisitionné la maison en février. Qu'espère-t-il trouver, nom d'un chien?

— Il ne vient pas pour ça, m'sieur. Il est seul.

Sophia se leva d'un bond.

— Sir Ross est ici ?

— On dirait bien, maugréa son frère. Bon, Blueskin va t'emmener en lieu sûr. Il ne faudrait pas que Cannon te trouve ici.

— Vous voulez que je le fasse jeter dehors ? proposa l'homme de main.

— Non, idiot. Il reviendrait avec cent flics pour retourner la maison. Ramène cette femme à Bow Street. S'il lui arrive quoi que ce soit, je te tranche la gorge.

Nick reporta son attention sur Sophia.

— À propos de ces dossiers, j'aimerais que tu cherches ce que Cannon a sur un certain George Fenton. Il l'a interrogé il y a deux semaines.

— Qui est Fenton ?

— Un voleur particulièrement habile. J'ai besoin de savoir ce que Fenton a raconté à Cannon, s'il m'est resté loyal et a tenu sa langue.

— Qu'arrivera-t-il à ce Fenton s'il s'avère que...

— Cela ne te regarde pas, répliqua-t-il en la poussant vers la porte de derrière. À présent, file avant que Cannon ne se pointe ici.

Moins d'une minute après le départ de Sophia, Cannon faisait irruption dans l'appartement de Gentry. Ce dernier était affalé dans un fauteuil, près de la cheminée, comme si l'intrusion du juge ne lui faisait ni chaud ni froid. Sir Ross fonça sur lui et s'immobilisa à quelques pas, les yeux étrangement brillants dans son visage assombri par la colère.

Malgré son animosité envers lui, Nick devait admettre qu'il suscitait un certain respect. C'était un homme intelligent, expérimenté, puissant et très entouré. Sa moralité inébranlable le fascinait, car il ne comprenait pas comment un homme handicapé par tant de principes avait pu accomplir un tel chemin.

La tension entre eux était palpable. Pourtant, ils parvinrent à s'exprimer d'un ton mesuré.

— C'est toi qui as donné le collier à Mlle Sydney, jeta Cannon sans préambule.

Nick inclina la tête d'un air moqueur.

— Tu n'as pas perdu de temps, dis-moi.

— Pourquoi ? continua le magistrat sans tenir compte de sa remarque.

Il regardait Gentry comme s'il s'apprêtait à le tailler en pièces.

— Je l'ai trouvée jolie quand je l'ai vue à Bow Street, répondit l'autre en haussant négligemment les épaules. Je me suis dit que quand tu n'en voudrais plus je tenterais ma chance.

— Ne t'approche pas d'elle ou je te tue.

— Oh, oh... tu ne t'es pas encore lassé d'elle, on dirait.

— Je ne me lasserai jamais d'elle. Et la prochaine fois que tu lui fais un cadeau, je m'occuperai personnellement de...

— Ça va, ça va ! l'interrompit Nick. Message reçu. Elle n'entendra plus parler de moi. Maintenant, sors de chez moi !

Cannon lui décocha un regard meurtrier qui aurait effrayé n'importe quel autre homme.

— Ce n'est qu'une question de temps, Gentry. Un jour ou l'autre, tu feras un faux pas, tu laisseras une preuve derrière toi, tu seras condamné. Et moi, je serai là pour te voir te balancer au bout d'une corde.

Nick songea que Cannon ne serait pas aussi méprisant s'il savait que Sophia était sa sœur.

— Je n'en doute pas, rétorqua-t-il avec un petit sourire. Mais ne t'attends pas à tirer la moindre satisfaction de ma mort. Il se pourrait même que ce soit tout le contraire...

Intrigué par cette réplique énigmatique, Ross fronça les sourcils.

— Avant de partir, je voudrais que tu m'expliques une chose à propos de la robe bleue que tu as envoyée à Mlle Sydney... Elle m'a appris que sa mère en possédait une presque identique.

— Vraiment? Voilà une coïncidence étrange.

Malgré son expression impassible, il était clair que

Cannon se posait des questions.

— Oui, très étrange, admit-il avant de sortir, au grand soulagement de Nick.

À peine arrivée à Bow Street, Sophia profita de l'absence de Ross pour s'enfermer dans la salle des archives. C'était le moment où jamais, car Vickery et les autres clercs étaient partis dîner à la taverne du coin et les bureaux resteraient à peu près vides jusqu'à l'audience du soir.

Elle dénicha rapidement le dossier de Fenton. À la faible lueur de l'unique lampe elle découvrit ce qu'elle cherchait. Sur l'un des feuillets, les noms de Nick Gentry et de George Fenton apparaissaient côte à côte.

Elle s'en empara vivement, le plia et le cacha dans sa manche. Tout à coup, elle perçut un bruit de pas qui approchaient puis celui de la poignée qui tournait. Seigneur! On l'avait repérée. Elle eut tout juste le temps de glisser le dossier dans le tiroir que la porte s'ouvrait en grand.

Ross se découpa dans l'embrasure.

— Que fais-tu ici ? s'étonna-t-il.

Sophia avait la gorge sèche et les mains moites. Sa soudaine pâleur devait l'accuser plus que n'importe quel aveu. Désespérée, elle invoqua le premier mensonge qui lui passait par la tête.

— Je... j'essayais de remettre en place les informations que j'avais sorties des fichiers quand je voulais te discréditer...

— Je vois.

Son visage s'adoucit. H s'approcha d'elle et lui caressa la joue. Elle se força à soutenir son regard alors que son cœur saignait à l'idée de le décevoir. Ignorant tout du dilemme qui la déchirait, il lui sourit tendrement.

— Inutile d'avoir l'air aussi coupable. Tu n'as fait de mal à personne.

Il déposa une série de baisers légers sur son visage avant de continuer dans un murmure :

— Sophia, Morgan a trouvé qui t'avait envoyé le collier.

Elle eut un mouvement de recul, s'efforçant de feindre la surprise.

— Qui est-ce? articula-t-elle d'une voix mal assurée.

— Nick Gentry.

Le cœur de Sophia cognait douloureusement dans sa poitrine.

— Pourquoi fait-il ça ?

— Je lui ai rendu visite cet après-midi pour lui poser la question. Apparemment, tu l'intéresses, et il souhaiterait devenir ton protecteur dans l'éventualité où notre relation prendrait fin.

— Oh...

Incapable de soutenir son regard plus longtemps, Sophia se laissa aller contre lui et cacha son visage au creux de son épaule.

— Lui as-tu dit que cela n'arriverait jamais ?

Il referma les bras autour d'elle.

— Gentry ne t'importunera plus, Sophia. J'y veillerai.

Si seulement c'était vrai ! songea-t-elle, accablée.

Elle en voulait à John de la mettre dans une position pareille, mais d'un autre côté, elle l'aimait toujours et ne pouvait se résoudre à le croire irrécupérable. Il devait bien subsister un peu de bonté en lui, même si cela semblait difficile à imaginer de la part d'un homme capable de faire chanter sa propre sœur.

La tentation de se confier à Ross la taraudait et elle se mordit la lèvre. Hélas, la crainte de le perdre l'emporta. Désemparée et tremblante, elle s'abandonna un peu plus contre son corps si solide

et rassurant.

— Tu n'as pas peur, j'espère ? lui chuchota-t-il à l'oreille en resserrant son étreinte. Ma douce, il n'y a pas de raison d'être bouleversée. Tu ne risques rien.

— Je sais. C'est simplement que... les jours qui viennent de s'écouler ont été un peu éprouvants.

— Tu es fatiguée... Un cognac, un bon bain, une nuit de sommeil et il n'y paraîtra plus.

— C'est de toi dont j'ai besoin...

Elle agrippa son col et l'attira contre elle pour prendre ses lèvres avec fougue.

Ross lui rendit son baiser avec une certaine retenue.

— Attends, souffla-t-il. Pas ici...

Elle plaqua sa bouche sur la sienne, y glissa la langue en une caresse excessivement sensuelle. La résistance de Ross commençait à faiblir.

Ross, je t'en prie... ne me rejette pas... le sup- plia-t-elle en lui prenant la main pour la poser sur sa poitrine.

Toujours hésitant, il referma néanmoins la main sur son sein et l'embrassa dans le cou. Le désir eut très vite raison de sa réserve. Un grognement monta dans sa gorge et il la hissa sur la table tout en dévorant ses lèvres avec fièvre. Sophia écarta les jambes sans vergogne pour qu'il se positionne entre elles.

— Nous ne pouvons faire ça ici, murmura-t-il tout en fourrageant sous la masse volumineuse de ses jupes. Quelqu'un pourrait entrer...

— Je m'en moque.

Ils s'embrassèrent à perdre haleine. Sophia gémit de plaisir quand la main de Ross trouva enfin la moiteur palpitante, sous le linon de ses dessous. Il la caressa doucement, décuplant les sensations

délicieuses à chaque pression.

— J'ai envie de toi, haleta-t-elle en pressant la main qui éveillait si merveilleusement ses sens.

— Sophia... chuchota-t-il dans son cou. Allons dans ma chambre.

— Maintenant, insista-t-elle, le souffle court, en tâtonnant pour libérer son sexe tendu.

Renonçant à la faire changer d'avis, Ross abdiqua en marmonnant des propos sans suite, le visage enfoui au creux de son cou. Elle saisit vaguement les mots «insatiable», «coquine» tandis qu'il l'attirait tout au bord de la table. L'instant d'après, il la pénétrait d'un coup de reins si profond qu'elle suffoqua.

— Voilà... c'est ce que tu voulais?

— Oui, oui... fit-elle en se cambrant à sa rencontre.

Une main dans son dos, l'autre sous ses fesses, Ross

la souleva sans se retirer d'elle et l'emmena ainsi jusqu'à la porte contre laquelle il la plaqua. Elle noua les jambes autour de ses reins, gémissant tandis qu'il commençait à se mouvoir en elle.

À chaque coup de boutoir, une flambée de plaisir la consumait.

— Sophia, grogna-t-il sans cesser d'aller et venir, je veux une réponse maintenant.

Elle ouvrit les paupières, le fixa sans comprendre, le regard voilé par le désir.

— Une réponse ?

— Est-ce que tu acceptes de m'épouser ?

— Oh, Ross... ce n'est pas le moment. Je... j'ai besoin d'y réfléchir encore.

— Maintenant, insista-t-il, s'immobilisant soudain en elle. Si tu me

veux, il te suffit de dire oui.

Elle s'accrocha désespérément à ses épaules, le corps tremblant d'un désir impérieux.

— Ne t'arrête pas, je t'en prie...

Son beau regard gris rivé au sien, il se remit en mouvement avec une lenteur torturante, s'enfonçant un peu plus profondément chaque fois, sachant que cela la rendait folle.

— Oui ou non ?

— Je ne répondrai pas maintenant, déclara-t-elle en se contorsionnant involontairement. Tu devras attendre.

— Dans ce cas, toi aussi.

Il lui donna un long et voluptueux baiser avant d'ajouter :

— Je ne bougerai pas, et je te jure que tes pieds ne toucheront pas le sol tant que tu ne m'auras pas répondu.

Après s'être légèrement retiré, il revint en elle, plus profond encore.

Un sanglot monta dans la gorge de Sophia. Elle était au bord de la jouissance, le corps tendu à l'extrême dans l'attente de l'explosion magique. Ross était tout pour elle. Tout. Dans un moment d'abandon, de faiblesse, de folie, elle murmura un mot silencieux contre ses lèvres.

— Quoi ? la pressa-t-il en renversant un peu la tête pour essayer de lire dans ses yeux. Qu'as-tu dit ?

— J'ai dit oui, gémit-elle. Oui. Ross, aide-moi, je t'en supplie...

— Je t'aiderai, souffla-t-il avec une tendresse infinie avant d'étouffer ses cris sous sa bouche tandis qu'il la menait à l'extase en une série de longues vibrations divines.

Chapitre 15

Après un mariage très simple, dans la chapelle privée de Silverhill Park, la mère de Ross donna un grand bal qui rassembla des invités d'au moins trois comtés. Sophia essaya de ne pas se laisser étourdir par l'attention excessive que leur union suscita. Des détails inouïs parurent dans tous les journaux à propos de l'épouse de sir Ross Cannon, du lieu et de la date de la cérémonie, de l'endroit où ils vivraient ensuite. Ils devinrent le centre des conversations des salons, cafés et tavernes. Le fait que la femme de sir Ross fût la fille d'un vicomte ajoutait du piment aux potins, car il était aussi de notoriété publique qu'elle travaillait pour lui à Bow Street.

A sa grande satisfaction, Sophia fut immédiatement acceptée par les Cannon. La mère de Ross se montra particulièrement chaleureuse à son égard.

— Mes amis m'ont demandé de vous décrire, lui confia-t-elle la veille du mariage, dans le salon où elles s'étaient réunies avec quelques membres de la famille. Ils brûlent d'impatience de connaître celle qui est parvenue à capturer le cœur de Ross.

— Le cœur n'est pas vraiment la partie de son anatomie qu'elle a capturée, marmonna Matthew, qui se tenait un peu à l'écart.

— Que dis-tu, mon chéri ? demanda Catherine.

Il lui offrit un sourire hypocrite.

Je dis que mon frère a bel et bien été capturé. On le reconnaît à peine avec ce sourire béat qu'il affiche en permanence.

Quelques rires s'élevèrent. Cela faisait en effet bien longtemps qu'on n'avait vu sir Ross aussi gai et détendu.

Ross était entré dans le salon sur ces entrefaites. Il se dirigea droit vers Sophia, lui prit la main et la porta à ses lèvres.

— Dois-je leur dire pourquoi je souris ? fit-il à voix basse.

L'éclat espiègle dans ses yeux rappela à la jeune femme l'interlude passionné qu'ils avaient partagé la nuit passée, quand il s'était subrepticement introduit dans sa chambre. Elle lui lança un regard réprobateur en rougissant. Riant de son embarras, il s'assit près

d'elle sur le divan.

— Et comment as-tu décrit ma fiancée ? demanda- t-il à sa mère en revenant à la conversation.

— J'ai dit que c'était la jeune fille la plus délicieuse que j'aie jamais rencontrée. Sans parler de sa beauté.

Sophia s'empourpra de plus belle.

— C'est une nouvelle robe, ma chère Sophia ? Ce bleu vous sied à ravir.

Sophia évita de regarder Ross. Le choix de sa tenue avait provoqué une dispute entre eux, quelques jours auparavant. Ross était si pressé de l'épouser qu'elle n'avait pas eu le temps de s'occuper de son trousseau, ce dont, en tant qu'homme, il ne s'était pas soucié. Or, Sophia ne possédait rien d'autre que les robes sombres, austères et dépourvues d'ornements qu'elle portait pour travailler à Bow Street. Se marier et assister au bal ainsi vêtue lui avait paru impensable, alors, ne voyant pas d'autre solution, elle avait demandé à Ross de lui rendre la robe bleu lavande.

— Si tu ne la conserves pas comme pièce à conviction, j'aimerais la récupérer, s'il te plaît.

Cette demande inattendue avait déplu au fiancé.

— Pour quoi faire ?

— C'est la seule robe convenable que je possède pour me marier, expliqua-t-elle calmement.

Ross se rembrunit.

— Tu n'as pas l'intention de porter cette robe-là pour notre mariage ?

— Elle est très jolie, je ne vois pas pourquoi je ne la porterais pas.

— Parce que c'est un cadeau de Nick Gentry, voilà pourquoi !

— Personne ne le saura.

— Moi, je le saurais. Et il n'est pas question que je t'autorise à la porter.

— Très bien. Que veux-tu que je porte ?

— Je suis prêt à t'emmener chez la couturière de ton choix cet après-midi même.

— Aucune ne pourra me faire une robe convenable en trois jours. En vérité, il reste à peine le temps de retoucher la bleu lavande. Et je n'ai pas l'intention de t'épouser vêtue comme une mendiante !

— Tu pourrais emprunter une robe à ma mère, ou à Iona.

— Ta mère est immense et mince comme un fil. Quant à Iona, il est hors de question que je lui demande quoi que ce soit. Je ne tiens pas à m'attirer les remarques déplacées de ton frère. Bon, où as-tu mis cette robe bleue ?

Ross se renversa dans son fauteuil et posa les pieds sur son bureau.

— Dans la pièce où nous conservons les pièces à conviction.

— Quoi ? Tu veux dire qu'elle a été jetée sur une étagère poussiéreuse ? Comme un vieux chiffon ?

Elle sortit en trombe du bureau et, par la porte ouverte, tout l'étage entendit Ross jurer comme un charretier.

Incapable d'accéder à la requête de Sophia, il envoya trois de ses hommes chez différentes couturières pour leur demander de lui vendre l'une de leurs commandes, à prix d'or s'il le fallait. Cela lui coûta une petite fortune, d'autant qu'il dut dédommager la couturière de la perte probable de la cliente qui s'était vue déposséder de sa tenue.

Au grand soulagement de Sophia, la couturière lui présenta une robe exquise, bleu pâle, agrémentée d'un corsage ajusté qui soulignait sa taille et ses hanches. La jupe, rebrodée de perles en forme de fleurs - broderies que l'on retrouvait sur les manches trois-

quarts -, se déployait en une corolle aérienne. Seules quelques retouches mineures furent nécessaires. Dans un élan de générosité, la couturière accepta également de céder à Ross deux autres créations prévues pour d'autres clientes, afin que Sophia ait une garde-robe décente pour se rendre à Silverhill Park.

Le jour du mariage, Sophia releva ses cheveux en un chignon dans lequel elle entremêla des rubans argentés. Le matin, Ross lui offrit un collier de perles et de diamants qui lui allait à ravir. Elle se faisait l'impression d'être une princesse dans cette tenue de rêve, les pieds chaussés de satin bleu. Elle vécut la cérémonie comme dans un rêve. A aucun moment Ross ne lui lâcha la main. Il ne cessa de la couver de son beau regard gris, et lorsqu'il se pencha pour sceller leurs vœux, son baiser la fit frissonner d'anticipation.

Au cours du banquet qui suivit, le Champagne coula à flots. Sophia fut présentée à des centaines de gens, au point d'en avoir le vertige et de ne plus reconnaître personne. En revanche, sir Grant Morgan et son épouse, lady Victoria, retinrent son attention. Elle se demandait depuis longtemps quelle sorte de femme avait pu épouser cet intimidant géant qu'était Grant et elle découvrit une exquise personne d'une beauté rare, aux formes voluptueuses, coiffée d'une profusion de boucles rousses et dont le sourire lumineux semait la bonne humeur partout où elle passait.

— Lady Sophia, s'écria-t-elle chaleureusement. Je ne saurais vous dire à quel point nous sommes heureux que sir Ross se soit enfin marié. Seule une femme exceptionnelle pouvait l'arracher à son célibat.

— Je suis la plus chanceuse, croyez-moi, répondit Sophia en lui rendant son sourire.

— Permettez-moi de vous contredire, my lady, intervint sir Grant. Pour tous ceux qui le connaissent un peu, il est évident que sir Ross a tiré grand avantage de votre rencontre.

— C'est vrai, admit lady Victoria en cherchant Ross du regard. Je ne l'ai jamais connu aussi... épanoui. En vérité, je dois vous avouer que je ne l'avais jamais vu sourire.

— Et sa figure n'a pas craqué ! renchérit Morgan, pince-sans-rire.

— Grant, murmura Victoria d'un ton de reproche.

Morgan adressa un clin d'œil à Sophia avant d'entraîner sa femme plus loin.

Les musiciens entamèrent un motet de Bach. Sophia chercha Ross du regard mais ne le vit nulle part. Tandis que les instruments à cordes et la flûte traversière scandaient la mélodie, une étrange mélancolie l'envahit. Elle lissa les plis soyeux de sa robe de la main en songeant au plaisir que ses parents auraient eu à la voir épouser un homme tel que sir Ross. Et à leur peine s'ils avaient su ce qu'était devenu leur fils. Tout à coup, elle se sentit très seule et regretta que John ne soit pas de la fête. Hélas, c'était impossible. Ils appartenaient à deux mondes différents désormais, et rien ne comblerait jamais la distance qui les séparait.

— Lady Sophia ? fit une voix toute proche.

Elle leva les yeux et se retrouva face à la dernière personne qu'elle s'attendait à voir.

— Anthony, murmura-t-elle.

Anthony Lyndhurst était tel que dans son souvenir. Blond, séduisant, affichant un sourire satisfait. Comment osait-il l'aborder ainsi ? Il s'inclina, mais elle ne le salua pas en retour.

— Toutes mes félicitations pour ce mariage, susurra- t-il.

Sophia s'efforça de garder son calme. Que faisait-il ici ? Qui l'avait invité ? Ne la laisserait-on jamais en paix, y compris le jour de ses noces ?

— Si nous faisions quelques pas ? suggéra-t-il en désignant la longue galerie de portraits qui menait au salon.

— Non.

— J'insiste.

Il glissa le bras sous le sien si fermement qu'elle ne put se dérober sans causer une scène. Avec un sourire guindé, elle le laissa donc l'entraîner à l'écart de la foule.

— Tu t'es drôlement bien débrouillée, Sophia... En épousant Cannon, tu accèdes à une fortune et un statut considérables. Bien joué.

Elle se dégagea dès qu'ils s'arrêtèrent.

— Qui t'a invité ? s'enquit-elle froidement.

Anthony sourit.

— Les Lyndhurst et les Cannon sont des parents lointains par alliance. Je suis souvent invité au manoir de Silverhill.

— Je suis désolée de l'apprendre.

Il eut un rire bref.

— Je vois que tu es toujours fâchée contre moi. Permets-moi de te présenter mes excuses d'être parti aussi précipitamment. J'avais été appelé pour une affaire d'une extrême urgence.

Elle le toisa avec un profond mépris.

— Qui concernait ta femme, peut-être ?

Il sourit d'un air penaud, comme s'il ne s'était rendu coupable que d'un faux pas sans gravité.

— Ma femme n'avait rien à voir avec nous.

— Tu m'avais demandé de t'épouser alors que tu étais déjà marié. Un peu déroutant, non ?

— Je ne t'ai proposé cela que pour t'inciter à aller jusqu'au bout de tes envies... Il y avait une très forte attraction entre nous, Sophia. D'ailleurs, elle n'a pas entièrement disparu, je le sens.

Le regard appréciateur dont il la couvait la laissa pantoise. Son

attitude réveillait le dégoût d'elle-même et la honte qu'elle avait ressentis jadis.

— Si tu sens quelque chose en moi, c'est de la haine.

— Ah, les femmes ! Vous dites toujours le contraire de ce que vous pensez.

— Crois ce que tu veux, mais je te prie de garder tes distances, sinon tu auras affaire à mon mari.

— Cela m'étonnerait, murmura-t-il avec un sourire insolent. Cannon est un gentleman. Du genre qui préfère détourner les yeux.

Si Sophia n'avait été aussi outrée par le comportement de ce fat, elle aurait ri qu'il puisse s'imaginer que, sous prétexte que Ross était un gentleman, il accepterait d'être trompé.

— Ne m'approche plus, répéta-t-elle d'une voix mal assurée, malgré ses efforts.

— Tu m'intrigues, Sophia. Je te trouve beaucoup plus forte et plus sage qu'autrefois. Ce changement te va bien. Il vaudrait d'être approfondi.

Elle le regarda avec une stupeur sans bornes.

— Pas maintenant, bien sûr, tu viens de te marier, continua-t-il tranquillement. Mais plus tard, il se pourrait que je te persuade de renouer notre amitié.

Il afficha un petit sourire arrogant avant d'ajouter :

— Et je sais être très persuasif, Sophia, tu es bien placée pour le savoir.

— Rien ne pourra me convaincre de passer cinq minutes en ta compagnie, riposta-t-elle sèchement.

— Vraiment ? C'est dommage, tu sais. Je détesterais apprendre que certaines rumeurs circulent sur ton compte. Dans quel embarras cela plongerait ton mari et sa famille, n'est-ce pas ? Tu devrais peut-

être envisager de te montrer plus aimable avec moi, sinon les conséquences risquent d'être désastreuses...

Blême de rage, elle se détourna. De toute évidence, il se délectait de ce petit jeu immonde. En tout cas, que ses menaces soient sérieuses ou pas, il avait réussi à la déstabiliser. Comment avait-elle pu être assez sotte pour faire confiance à un homme pareil? S'il décidait d'étaler leur relation sur la place publique, elle serait dans l'impossibilité de se défendre, et les retombées sur la famille Cannon seraient en effet fâcheuses. Anéantie, elle contempla les portraits des illustres ancêtres de son mari en songeant qu'elle risquait de faire tache parmi eux.

— Bien, je vois que nous nous comprenons, finalement, murmura Anthony, interprétant son silence.

Ross apportait un verre de cocktail au Champagne à sa mère quand il aperçut Sophia à l'entrée de la galerie de portraits. Elle discutait avec un jeune homme qu'il n'avait jamais vu. Aux yeux de tout autre que lui, elle aurait paru normale, mais lui remarqua immédiatement sa pâleur. Elle était visiblement bouleversée.

— Mère ? Qui est ce grand blond qui parle avec Sophia.

— Anthony Lyndhurst, un homme charmant, répondit-elle en suivant son regard. C'est le fils du baron Lyndhurst. Je suis devenue assez proche de sa famille, l'année dernière. Des gens délicieux. Ils auraient dû venir à l'anniversaire de ton grand-père, mais la sœur du baron était malade et ils ont préféré rester auprès d'elle.

— Anthony, répéta Ross.

Il ne faisait aucun doute qu'il s'agissait de l'homme qui avait séduit Sophia.

— Le plus jeune des trois fils, continua Catherine. Sans doute le plus doué, à mon sens. Il a une très belle voix de ténor. Il te donnerait le frisson si tu l'entendais chanter.

Ross avait plutôt envie de lui donner le frisson à lui.

— Il ne manque pas d'audace, ce petit crétin, murmura-t-il entre ses

dents.

À voir l'expression de Sophia, il était peu probable qu'il soit en train de s'excuser pour son attitude passée. Des motifs bien moins nobles devaient le motiver et Ross brûlait d'envie de le remettre à sa place.

— Qu'as-tu dit ? s'enquit Catherine. Mon Dieu, vous avez une façon de marmonner, Matthew et toi... J'en arrive à me demander si c'est moi qui deviens dure d'oreille.

Ross quitta un instant Anthony Lyndhurst des yeux.

— Excuse-moi, mère. Je disais que ce crétin de Lyndhurst ne manquait pas d'audace.

Ébahie, Catherine mit un instant avant de répondre :

— M. Lyndhurst bavarde simplement avec Sophia, mon chéri. Tu n'as aucune raison de t'énerver, il ne s'est pas montré incorrect. Cela ne te ressemble pas d'être aussi jaloux et possessif. J'espère que tu ne vas pas faire une scène ?

— Je ne fais jamais de scène, ne t'inquiète pas, s'empressa-t-il de la rassurer.

— Bon, répondit Catherine en retrouvant le sou- rire. Voilà qui est mieux. Si cela ne t'ennuie pas, j'aimerais te présenter à lord et à lady Maddox. Ils ont racheté le vieux domaine d'Everleigh et sont en train de le restaurer...

Elle s'interrompit brusquement en s'apercevant avec perplexité que son fils n'était plus à ses côtés.

— Quelle mouche le pique encore ! s'exclama-t-elle, vexée.

Après sa conversation avec Sophia, Anthony Lyndhurst déambula un moment dans le salon avant de s'arrêter devant un miroir entouré d'un cadre en bois massif incrusté de dorures. Il étudia son reflet avec attention, puis, apparemment satisfait, se dirigea vers la serre pour fumer en profitant de l'air du soir. La nuit était chaude, le bruissement des feuillages frôlés par la brise se mêlait aux accords de musique qui s'échappaient des salons.

Animé par un vif sentiment d'excitation, Anthony songeait aux changements qu'il avait remarqués chez Sophia. Il ne lui était jamais arrivé de retourner vers une ancienne maîtresse après

l'avoir quittée. Une fois qu'il en avait fini avec une femme, elle ne l'intéressait plus, et il ne gardait pas de ses ébats avec Sophia un souvenir torride. Il les aurait plutôt qualifiés d'amusement agréable, d'innocente affection qui avait vite pâli. Mais de toute évidence, Sophia avait été initiée à la passion, depuis. Elle avait tout de la femme sexuellement comblée. Cela se devinait à l'éclat particulier de son regard, à la sensualité qui émanait de chacun de ses gestes. Elle n'était pas aussi sûre d'elle, aussi épanouie quand il l'avait connue.

Toutefois, il doutait que sir Ross soit responsable de cette métamorphose. Il était réputé froid et sans charme, un célibataire endurci et racorni. Sophia avait dû prendre un autre amant.

Anthony réfléchissait à ce mystère en cherchant un cigare dans sa poche quand une ombre surgit de nulle part. Il n'eut pas le temps de comprendre ce qui lui arrivait qu'il se retrouva brutalement plaqué contre le mur par une main de fer...

— Qui... que... ! balbutia-t-il en essayant vainement d'échapper à son agresseur, une sorte de colosse furieux, un animal sauvage.

Dans l'ombre, il ne distinguait pas ses traits, mais ses yeux exorbités par la terreur crurent reconnaître Satan lui-même. Il lui fallut un bon moment pour reconnaître son assaillant.

— Sir Ross...

— Chiffe molle, gronda Cannon. Les froussards de ton espèce, je les connais. Vous vous attaquez à des victimes innocentes, des femmes qui n'ont personne pour les protéger d'ordures comme toi. Malheureusement, tu n'as pas choisi la bonne, cette fois. Tu vas immédiatement trouver une excuse pour quitter Silverhill où c'est moi qui te traîne jusqu'à Londres. Et si tu as le malheur de parler à ma femme à nouveau, ou même de poser les yeux sur elle, je te tue.

— Cannon... glapit Anthony. Restez... civilisé.

— J'ai bien peur d'être tout sauf civilisé quand il s'agit de Sophia.

— Je vous en prie... gémit Lyndhurst en sentant la pression sur sa gorge s'accentuer.

— Il y a une autre chose que je tiens à préciser, poursuivit Cannon d'un ton doucereux. Si tu dis un seul mot de ton passé avec Sophia à qui que ce soit, je t'enverrai personnellement à Newgate. Certes, je ne pourrai t'y garder que trois jours, mais à côtoyer des créatures plus animales qu'humaines, ils te paraîtront des siècles. Et quand tu sortiras, tu maudiras ta mère de t'avoir mis au monde.

— Non... je ne dirai rien... je ne l'approcherai plus...

— Bien, murmura Cannon près de son oreille. Tu éviteras ma femme de sorte qu'elle oublie jusqu'à ton existence. Quant à tes relations avec les Cannon, elles sont terminées.

Anthony parvint tant bien que mal à hocher la tête. Il aurait accepté n'importe quoi. Au moment où il croyait tourner de l'œil, Ross le lâcha si brutalement qu'il s'effondra sur le sol. Il roula de côté en hoquetant, cherchant son souffle. Quand il recouvra un peu ses esprits, Cannon avait disparu. Terrorisé, Anthony parvint tant bien que mal à se relever et courut à toutes jambes vers les voitures rangées dans l'allée, comme s'il avait le diable aux trousses.

Dans la salle de bal, Sophia bavardait et riait avec les convives, mais à l'intérieur, elle se sentait au bord de la nausée. Le cocktail au Champagne qu'elle venait de boire ne l'avait pas soulagée. Elle se demandait avec angoisse où était son mari tout en imaginant différentes façons de lui raconter sa rencontre avec Anthony. Sa soirée, tout comme la sienne, serait probablement gâchée. Aucun homme n'avait envie d'être confronté à l'ancien amant de sa femme le soir de ses noces.

Elle en était là de ses sombres réflexions quand Ross fit enfin son apparition. Elle le trouva plus beau que jamais avec sa cravate en satin blanc qui mettait son visage hâlé en valeur. Il semblait d'excellente humeur et elle en conclut qu'il avait dû passer un moment avec des amis dans la bibliothèque ou dans la salle de billard.

— Mon cœur, murmura-t-il en portant sa main gantée à ses

lèvres.

— Cela fait un moment que je ne t'ai pas vu. Où étais-tu ?

— Je chassais un rongeur, répondit-il gaiement.

— Un rongeur ? Les domestiques ne pouvaient-ils s'en charger?

Il la gratifia d'un sourire éclatant.

— Je voulais m'en occuper moi-même.

— Ah... fit Sophia en scrutant le parquet ciré. Tu crois qu'il pourrait y en avoir d'autres ? s'inquiéta-t-elle. Ils adorent se faufiler sous les jupes des femmes.

Il enroula plaisamment le bras autour de sa taille.

— My lady, la seule bête qui s'immiscera sous tes jupes cette nuit, c'est moi.

Sophia lança un regard autour d'eux pour s'assurer qu'on ne pouvait les entendre.

— Ross... je... j'ai quelque chose à te dire...

— Que ton ancien amoureux est ici ? Oui, je sais.

— Comment le sais-tu ?... Je ne t'ai jamais donné son nom de famille.

— J'ai vu ton visage quand il te parlait, expliqua- t-il en lui souriant d'un air rassurant. Tout va bien. Lyndhurst ne pourra plus te faire de mal. Tu es à moi maintenant.

Sophia se laissa aller contre lui, soulagée qu'il ne lui fasse ni reproches ni crise de jalousie. Quel homme extraordinaire c'était, se dit-elle tandis qu'une bouffée d'amour la submergeait. Tant d'autres l'auraient rejetée parce qu'elle n'était plus vierge, l'auraient méprisée, insultée... Alors que Ross, lui, l'avait toujours traitée avec

respect.

— Tu ne devrais pas employer le terme d'amoureux à son sujet. Il ne m'a apporté que souffrance et honte. Tu es le seul amoureux que j'aie jamais eu.

Il se pencha et lui embrassa la tempe.

— Ne t'inquiète pas, ma douce. Il ne viendra plus t'ennuyer. Je crois qu'il a dû quitter le bal précipitamment.

À son intonation, elle se demanda soudain si Ross ne venait pas de parler à Anthony.

— Ross... à propos de ce rongeur que tu as chassé...

— Il est temps d'ouvrir le bal, l'interrompit-il en l'entraînant sur la piste.

— Oui, mais...

— Allons, tu ne peux te dérober, c'est la coutume.

Comme Ross l'avait prévu, cette perspective la détourna de ses soucis.

— Je ne suis pas sûre de savoir danser.

— C'est très simple, chuchota-t-il en l'attirant dans ses bras. Tu n'as qu'à me suivre.

Malgré les gants qui empêchaient leurs peaux de se toucher, la main de Sophia frémit sous la douce pression de ses doigts. Elle se perdit dans la contemplation de son visage grave et avoua d'une voix chargée d'émotion :

— Je te suivrai n'importe où.

Ses cils ombraient son regard gris mais elle y décela le désir qui le taraudait d'être seul avec elle.

— Trois heures, dit-il comme s'il se parlait à lui- même.

— Pardon ?

— Il reste trois heures avant minuit. Tu pourras alors monter et je te suivrai peu après.

— Oh... n'est-ce pas un peu tôt pour se retirer? Les invités risquent de danser jusqu'à l'aube.

— Ils danseront sans nous, décréta-t-il. Je ne vois pas de meilleure façon de passer la nuit.

Que de dormir? demanda-t-elle en feignant l'innocence.

Ross se pencha et lui murmura l'autre possibilité à l'oreille, s'égayant de la voir rougir jusqu'aux oreilles.

Chapitre 16

De retour à Bow Street, Ross eut beaucoup de mal à contenir son irritation quand une demi-douzaine d'officiers de police se rassemblèrent pour lui présenter leurs félicitations, insistant pour embrasser la mariée sous prétexte que c'était la coutume. Ils s'y employèrent tour à tour, très fraternellement, mais leur patron ne se dérida pas, au grand amusement de sa femme.

— Retournez à vos occupations, finit-il par leur ordonner, l'œil menaçant.

Ses hommes s'inclinèrent en ronchonnant mais, avant de sortir, Sayer lança à Sophia d'un air faussement implorant :

— Si vous pouviez faire quelque chose pour améliorer son humeur. Vous êtes notre seul espoir, milady.

Dès qu'il eut disparu, Sophia jeta les bras autour du cou de Ross en riant et embrassa sa bouche sévère.

— Voilà... Est-ce que tu te sens plus apaisé?

Il finit par sourire avant de lui donner un baiser passionné.

— J'ai peur que tu n'obtiennes l'effet contraire, mais ne t'arrête pas.

— Cela suffira jusqu'à ce soir, répliqua-t-elle avec une œillade provocante. Tu as du travail.

— Morgan s'en chargera, décida-t-il. J'ai deux ou trois choses à terminer, et ensuite, je t'emmène faire une course.

Quel genre de course ? murmura-t-elle d'un ton suggestif tandis qu'il l'embrassait dans le cou.

— Tu verras.

— Hmm... des cachotteries, monsieur Cannon?

— Sois prête dans une heure, d'accord ?

Au grand étonnement de Sophia, Ross ne fut pas retardé par ses occupations et la rejoignit ponctuellement une heure plus tard. Une fois dans la voiture, elle eut beau le presser de questions, il refusa obstinément de lui donner le moindre indice sur leur mystérieuse destination.

Ils prirent la direction de l'ouest. Sophia souleva le rideau pour jeter un coup d'œil dehors. Ils passèrent sous d'imposantes arcades et pénétrèrent dans un quartier où se concentraient les boutiques de luxe : merceries, couturiers, tailleurs, bijoutiers, vendeurs de boutons, parfumeurs, plumassiers.

Sophia, qui n'était jamais venue dans cette partie de Londres, fut fascinée par l'élégance des promeneurs, les toilettes raffinées des dames. Des couples distingués s'arrêtaient pour acheter des glaces, s'attablaient dans des cafés pour prendre le thé ou déambulaient dans les jardins. D'autres faisaient du lèche-vitrines. On était bien loin de Bow Street, pourtant tout proche.

Ils pénétrèrent ensuite dans Mayfair, le quartier le plus coté de la capitale où les hôtels particuliers des plus grandes familles se côtoyaient.

La voiture s'arrêta à Berkeley Square, devant une imposante demeure de style classique couronnée d'un triple fronton.

Un valet accourut, ouvrit la portière et déplia l'escalier mobile pour

Sophia. Ross tendit un trousseau de clés à un autre valet qui le précéda sur les marches du perron.

— Allons-nous rendre visite à quelqu'un ? s'enquit Sophia qui parcourait l'élégante façade blanche percée de hautes fenêtres d'un regard admiratif.

— Pas précisément, répondit Ross en la guidant vers l'entrée. Cette maison appartient à lord Cobham, un ami de mon grand-père. Il s'est retiré à la campagne et a décidé de la louer plutôt que de la laisser inoccupée.

— Et que faisons-nous ici ? s'étonna-t-elle en pénétrant dans un vestibule dallé de marbre.

Sous le haut plafond orné de dorures chantournées, le bleu des colonnes et des encadrements de portes contrastait agréablement avec le blanc lumineux des murs.

— J'ai pensé que si cette maison te plaisait, nous pourrions y vivre en attendant que la nôtre soit construite. Il n'y a pas beaucoup de meubles parce que Cobham a emporté la plupart à la campagne, mais nous en achèterons, si nous décidons de nous y installer.

Muette de stupeur, Sophia regardait autour d'elle, les yeux écarquillés.

— Si tu ne l'aimes pas, ce n'est pas grave, reprit-il tranquillement. Nous en chercherons une autre.

— Non, je... bien sûr que je l'aime. Comment pourrait-on ne pas aimer une maison pareille ? C'est simplement que je suis surprise. Je... pensais que nous vivrions à Bow Street.

Sa remarque l'étonna et l'amusa tout à la fois.

— Dieu du ciel ! Il n'est pas question que ma femme vive dans mon appartement de fonction. Je la vois davantage dans un endroit comme celui-ci, agréable, confortable.

— Et très grand...

Pour sa part, Sophia aurait plutôt associé le terme confortable à un cottage douillet ou à une petite maison.

— Ross... si tu dois passer toutes tes journées à travailler à Bow Street, je ne me vois pas rester seule dans une aussi vaste demeure. Peut-être pourrions- nous trouver un joli appartement dans King Street...

— Tu ne seras pas seule, l'interrompit-il, amusé. J'ai consacré assez de mon temps à Bow Street. J'ai l'intention de réorganiser le service de sorte qu'il puisse fonctionner sans moi. Je recommanderai Morgan pour me succéder, et je lèverai le pied pour de bon, Sophia.

— Mais, que feras-tu ? s'écria-t-elle, inquiète à l'idée qu'un homme aussi actif que Ross se retrouve brusquement désœuvré et s'ennuie.

— J'aurai de quoi m'occuper, ne te fais pas de souci. Je compte veiller de plus près à la gestion de Silverhill et acheter des parts dans la nouvelle compagnie ferroviaire de Stockton. Ma mère aura beaucoup de mal à admettre que je puisse m'adonner à des activités aussi mercantiles, mais elle finira par s'y faire.

Il serra Sophia contre lui et poursuivit d'une voix douce :

— Ce que je souhaite plus que tout, c'est d'être avec toi. Je t'ai attendue si longtemps, je n'ai pas l'intention de te délaisser maintenant que je t'ai enfin trouvée.

Sophia se haussa sur la pointe des pieds et posa ses lèvres sur les siennes, mais avant que Ross ne s'enflamme, elle s'écarta.

— Montre-moi le reste de la maison, lança-t-elle avec un sourire coquin.

Finalement, la demeure se révéla pleine de charme, avec ses pièces en rotonde, ses alcôves et ses niches chargées de livres. Des moulures blanches soulignaient les murs aux tons pastel ou peints d'animaux mythiques. Les cheminées étaient de marbre ouvragé et d'épais tapis français se déployaient sur les parquets. Il restait tout de même quelques meubles, une armoire pansue, un paravent japonais.

Dans une chambre au second étage, Sophia remarqua une étrange création : une sorte de siège haut, étroit et incurvé. Ross lui expliqua qu'il s'agissait d'un cheval d'appartement. Son grand-père en possédait un semblable qu'il avait acquis pour faire du sport quand l'embonpoint avait commencé à le menacer.

— Du sport? fit Sophia, sceptique. Avec cette chose? Je n'en vois pas l'intérêt. Si j'ai envie de faire de l'exercice, je préfère aller me promener.

— Est-ce que tu sais monter à cheval ? demanda Ross à brûle-pourpoint.

— Non. Pas plus sur les vrais que sur les faux.

— Alors je vais t'apprendre, fit-il en enfourchant le cheval d'appartement.

Son regard se fit soudain brûlant tandis qu'il le promenait lentement sur elle, de haut en bas.

— Enlève ta robe, ajouta-t-il d'une voix rauque.

— Quoi ? Ici... ? Maintenant ?

— Oui, ici et maintenant.

Sophia hésita. Elle n'était pas timide, mais se déshabiller dans cette étrange maison, au beau milieu de la journée et en plein soleil l'effrayait un peu. Elle porta cependant docilement la main au col de sa robe.

— Et si quelqu'un venait ?

— Il n'y a personne.

— Un valet pourrait nous interrompre, non ?

— Ils savent qu'ils n'ont pas intérêt. Veux-tu que je t'aide ? s'enquit-il en la voyant batailler avec les minuscules boutons de son corsage.

Elle secoua la tête comme l'excitation la gagnait. L'instant d'après,

sa robe tombait à ses pieds dans un bruissement. Elle entreprit ensuite de dégrafer son corset. Lorsqu'elle fut en chemise, bas et dessous de soie, elle eut la grâce de rougir tout en dénudant son buste. Le regard intense de Ross suivait chacun de ses mouvements, chaque souffle que ses lèvres tremblantes exhalaient. Elle s'interrompit.

— Continue, l'encouragea-t-il.

Tout à coup, elle eut l'impression de se conduire comme une femme aux mœurs légères.

— Si tu n'étais pas mon mari, je ne me prêterais pas à ce jeu, crut-elle bon de préciser avant d'ôter sa chemise d'un geste décidé.

Un sourire effleura les lèvres de Ross.

— Si tu n'étais pas ma femme, je ne te le demanderais pas, répondit-il, fasciné par la beauté de ses seins dont les pointes dressées appelaient les caresses.

Son souffle s'altéra imperceptiblement tandis qu'il commandait :

— Approche... Non, ne te couvre pas. Laisse-moi t'admirer.

Elle s'exécuta. Quand ses grandes mains chaudes frôlèrent ses épaules, sa peau se hérissa de mille petits points, et lorsque ses doigts se refermèrent sur ses seins, que son pouce chatouilla le petit bouton de rose, ce fut comme si une onde brûlante déferlait en elle. Il tira sur le ruban de sa culotte qui glissa le long de ses hanches et termina sa course sur le sol. Elle l'enjamba gracieusement et voulut retirer ses jarretières, mais il l'arrêta :

— Garde-les. J'aime te voir avec tes bas, souffla-t-il.

Sophia baissa les yeux sur le renflement révélateur de son pantalon.

— Apparemment...

— Viens sur mes genoux.

Docile, elle s'installa comme il le lui demandait, mais le cheval

s'abaissa brusquement, ce qui la fit rire aux éclats.

— Nous n'y arriverons pas, le prévint-elle en s'accrochant à son cou.

— Montre-toi un peu coopérative, répondit-il d'un ton sévère que la lueur rieuse de ses yeux démentait.

— Bien, monsieur.

Il lui écarta largement les jambes de sorte qu'elle se retrouva totalement soumise à sa fantaisie.

Sophia n'avait plus envie de rire.

— Vas-tu te décider à te déshabiller ? murmura- t-elle, frémissante d'anticipation, tandis qu'il glissait les mains sous ses fesses pour la soulever un peu.

— Non.

— Mais je veux...

— Chut...

Il prit le bout d'un sein dans sa bouche et entama une douce succion. Douce et brûlante... tandis que ses doigts s'aventuraient le long d'une cuisse, jusqu'à la fine toison, s'y insinuaient. Chaque fois qu'elle bougeait, le cheval d'appartement se balançait, l'obligeant à s'accrocher à son cou.

Il introduisit un doigt en elle, le fit se mouvoir doucement jusqu'à ce qu'elle soit humide et palpitante. Sophia ferma les yeux en haletant tandis que les lèvres de Ross continuaient de s'activer sur ses seins et ses doigts de la caresser.

Ivre de désir, elle tâtonna vers la ceinture de son pantalon mais il l'arrêta.

— Laisse-moi faire, murmura-t-il.

Elle se pressa contre lui tandis qu'il dégageait enfin son sexe tendu à l'extrême. Il la saisit alors par la taille, la souleva et la pénétra

lentement en grognant de plaisir. Pantelante, elle s'agrippa à ses épaules.

— Tiens-toi bien, souffla-t-il en libérant le mouvement du cheval. Sophia ressentit la secousse jusqu'au creux de son ventre. Elle émit un long gémissement lorsque Ross entama un vigoureux va-et-vient, amplifié par les balancements de leur lit improvisé.

Tu aimes, mon cœur?

Mon Dieu, Ross, oui... Continue...

Il lui obéit bien volontiers. Chaque coup de reins arrachait à la jeune femme des cris qui se transformèrent en une plainte inarticulée quand la jouissance l'emporta. En quelques spasmes violents, il la rejoignit dans une interminable extase.

Quand ils revinrent à eux, Sophia était toujours cramponnée à lui, fourbue, le sourire aux lèvres.

— Je crois que nous garderons ce jouet, murmura- t-il dans ses cheveux.

En attendant que la maison de Berkeley Square soit meublée, les époux Cannon résidaient dans l'appartement de Bow Street.

Sophia se chargea des différents achats nécessaires à leur installation pendant que Ross organisait son départ. Elle craignait qu'il n'ait du mal à renoncer au pouvoir immense qu'il avait acquis mais, apparemment, il ne sembla nullement affecté ou nostalgique à l'idée de mettre un terme à son ancienne activité pour commencer une nouvelle vie. Il avait plutôt l'impression de quitter les ténèbres pour la lumière, de réapprendre à sourire, à rire, à plaisanter, lui qui avait été sérieux si longtemps. De plus, il se montrait un amant sensuel, possessif et imaginatif, la comblant au-delà de tout ce qu'elle aurait pu imaginer.

Elle croyait connaître Ross pour avoir vécu sous le même toit que lui, mais elle découvrit peu à peu que sous le parangon se cachait un homme plein de doutes et de craintes, capable de commettre des erreurs et parfois insatisfait de ne pas avoir atteint tous ses

objectifs.

Il eut beau ne pas ménager ses efforts pour persuader le ministère des Finances de débloquer des fonds afin d'ouvrir de nouveaux bureaux et d'engager des magistrats supplémentaires pour le Middlesex, Westminster, le Surrey, le Hertfordshire et le Kent, il se heurta à un refus catégorique.

— C'est ma faute, avoua-t-il à Sophia, un soir où il dégustait un cognac dans un fauteuil, devant la cheminée de leur chambre. Si je ne m'étais pas acharné à jouer les surhommes, je n'en serais pas là. Il est évident que le gouvernement n'a aucune raison de payer dix hommes alors que je leur ai prouvé qu'un seul pouvait accomplir ce travail. Morgan serait parfait à mon poste, mais il ne sacrifiera jamais sa vie personnelle.

— Toi seul pouvais abattre une tâche aussi lourde, lui dit-elle doucement en le débarrassant de son verre vide.

Elle se percha sur l'accoudoir du fauteuil et lui caressa tendrement les cheveux.

— Et tu peinais sous le poids des responsabilités, même si tu étais trop têtu pour l'admettre.

Il leva les yeux vers elle et sembla se détendre.

— Jusqu'à ce que tu fasses ton apparition et que je comprenne ce qui manquait à ma vie.

— Les bons petits plats et des cravates neuves ? glissa-t-elle, les yeux pétillants de malice.

— Entre autres...

Il posa la main sur sa cheville et remonta vers le genou.

— À présent, rien ne pourrait me retenir loin de toi.

— Il te faudra peut-être du temps pour mettre en œuvre tous ces changements. Mais rien ne presse. Malgré l'envie que j'ai de t'avoir pour moi seule, j'attendrai le temps qu'il faudra.

Il la contempla avec amour.

— Mais moi, je ne veux pas attendre, fit-il en décrivant de petits cercles autour de son genou.

Il sourit pensivement.

— Quelle ironie, tout de même ! Des années durant, on m'a reproché d'avoir usurpé mon pouvoir, et maintenant que je veux quitter Bow Street, on m'accuse d'abandonner mes responsabilités. Le gouvernement est prêt à m'offrir n'importe quoi pour que je reste.

— C'est que tu es unique, Ross, et que tout le monde le sait. Mais tu es à moi, ajouta-t-elle d'un air satisfait.

— J'ai eu une dure journée fit-il en déposant un baiser sur sa paume. Aurais-tu une idée de ce qui pourrait me faire oublier les crédits parlementaires et les réformes judiciaires ?

— Un autre cognac ? lui proposa-t-elle en se levant aussitôt.

Ross se mit à rire et se leva à son tour.

— J'avais un autre genre de remède en tête, avoua- t-il en la saisissant par la taille.

Elle se lova aussitôt contre lui, telle une chatte.

— Tout ce que tu voudras, murmura-t-elle en lui offrant ses lèvres.

Sophia ayant suscité la curiosité du Tout-Londres, Ross et elles furent submergés d'invitations. Ils n'en acceptèrent cependant que très peu. Sophia avait trop longtemps travaillé comme domestique pour se sentir à l'aise parmi les puissants. La mère de Ross avait beau lui affirmer qu'elle s'habituerait avec le temps, la jeune femme préférait fréquenter des gens tels que Morgan et sa femme Victoria. Elle les trouvait beaucoup plus proches de la vie réelle, et leur absence totale de prétention et d'arrogance lui plaisait.

Ross se montrait d'une aide précieuse. Patient et à l'écoute, il ne sous-estimait jamais les craintes qu'elle lui confiait. Si Sophia

souhaitait lui parler, il interrompait son activité toutes affaires cessantes. Le soir, quand ils sortaient, il l'entourait d'attentions et d'une sollicitude qui suscitaient l'envie chez les autres femmes. Le couple Cannon était au centre de toutes les conversations. On s'émerveillait de la transformation qui s'était opérée chez le juge de Bow Street depuis que Sophia était entrée dans sa vie. De son côté, elle était plus prudente et pensait que le trop long célibat de Ross expliquait en partie la dévotion qu'il lui portait. Elle ne tenait pas leur bonheur pour acquis, et lui encore moins, car son expérience avec Eleanor lui avait appris combien il pouvait être fragile.

Le week-end, il l'emmenait souvent à Silverhill Park pour profiter de l'air pur de la campagne et de ses activités. Catherine Cannon aimait recevoir. Aux beaux jours, le manoir ne désemplissait pas. Sophia aimait ces séjours et elle noua une relation très proche avec sa belle-mère ainsi qu'avec Iona. Derrière sa gaieté de façade, la femme de Matthew dissimulait une tristesse profonde due à l'échec de son mariage.

— Il n'était pas ainsi quand nous nous sommes fiancés, avoua-t-elle un jour à Sophia.

Les deux jeunes femmes s'étaient installées à l'ombre d'un mur couvert de roses qui s'épanouissaient dans la chaleur de cette belle journée d'été.

— Il était charmant, vraiment, continua-t-elle en offrant au soleil son fin visage. De tous mes soupirants, c'était le plus remarquable. J'adorais son humour, son physique aussi, bien sûr... Malheureusement, j'ai découvert par la suite qu'il était de ces hommes que seule la «chasse» intéresse. Une fois leur objectif atteint, ils n'y trouvent plus le même attrait.

— Je vois ce que vous voulez dire, acquiesça Sophia en songeant à Anthony.

— Bien sûr, je ne suis pas la seule à avoir été déçue en amour, s'empressa-t-elle d'ajouter avec un petit sourire résigné. Je mène une vie agréable et Matthew n'est pas méchant, il est seulement très égoïste. J'espère qu'il ne délaissera pas complètement notre couche avant de m'avoir fait un enfant. Ce serait une grande consolation

pour moi.

— Je vous le souhaite sincèrement, Iona. Matthew va peut-être changer. D'après Ross, il s'acquitte fort bien de ses nouvelles responsabilités.

Durant les semaines qui venaient de s'écouler, Ross avait obligé son jeune frère à s'entretenir régulièrement avec le régisseur afin qu'il apprenne tout ce qui concernait la gestion d'un domaine tel que Silverhill. Malgré ses protestations, Matthew s'était plié aux ordres de son aîné.

Iona passa un long doigt effilé sur le bord de son verre de citronnade.

— À voir la façon dont sir Ross s'est transformé à votre contact, je me dis que j'ai peut-être une chance avec mon mari.

— Je ne l'ai pas transformé, protesta Sophia.

— Mais si ! Avant de vous épouser, c'est tout juste s'il échangeait deux mots avec nous. Il était toujours sombre, renfermé. II... il me faisait un peu peur, je l'avoue. Son regard m'effrayait. C'est comme s'il vous transperçait, non ? Comme s'il vous sondait jusqu'au tréfonds... vous voyez ce que je veux dire?

— Oui, admit Sophia en souriant. Je vois.

— Et puis, c'est la première fois qu'il sort de sa réserve légendaire. Je pensais que j'avais eu raison de choisir Matthew, continua-t-elle en soupirant. Au moins, il était humain, lui, en dépit de ses défauts, alors que sir Ross semblait étranger à toute passion. Tout le monde s'est trompé, je crois.

— J'en ai peur, admit Sophia en rougissant.

— Je vous envie d'être aimée d'un homme qui ne fuit pas votre lit.

Un silence s'installa et les deux jeunes femmes se perdirent un

instant dans leurs pensées. Une abeille bourdonnait dans les roses. Sophia songea avec un certain étonnement au cours imprévisible

qu'avait pris sa vie. Il n'y avait pas si longtemps, en proie aux chimères de l'imagination, elle rêvait d'épouser Anthony. Aujourd'hui, elle se rendait compte qu'elle serait devenue comme Iona si cela s'était produit : une femme amère et bafouée, sans grand espoir de connaître un avenir meilleur. Elle se prit à remercier le Seigneur de lui avoir accordé un destin plus enviable.

Comme la chaleur s'était accrue, les Cannon et leurs invités décidèrent à l'unanimité de faire une sieste, après le déjeuner. Toutefois, Ross, à qui il n'était jamais arrivé de dormir pendant la journée, trouva l'idée inconcevable et proposa une promenade à Sophia.

— Une promenade ? s'exclama-t-elle. Mais, tout le monde se repose à l'intérieur.

— Justement. Nous aurons la campagne pour nous seuls.

Levant les yeux au ciel, Sophia courut pourtant revêtir une robe

plus légère puis rejoignit son mari. Ils prirent la direction du village mais s'arrêtèrent avant de l'atteindre. Ils s'installèrent dans un écrin de verdure, à l'ombre d'un bosquet de noyers. Ross s'assit sur le sol, le dos appuyé à un tronc d'arbre, et attira Sophia contre lui.

Ils discutèrent tranquillement, de tout et de rien, des sujets les plus sérieux aux plus triviaux. Au bout d'un moment, elle posa la tête sur ses cuisses et contempla le ciel à travers les feuillages mouvants.

— Tu sais, fit-elle, je crois que j'aime encore plus nos conversations que nos ébats amoureux...

— Dois-je le prendre comme un compliment sur la pertinence de mes propos ou comme un reproche à propos de mes talents d'amant ?

Sophia sourit et lui caressa le torse.

— Tu sais bien que je ne me plaindrais jamais à ce sujet. Simplement, je ne m'attendais pas à avoir ce genre de relations avec mon mari.

— Et à quoi t'attendais-tu donc ? s'étonna-t-il.

— Eh bien, je pensais que, comme la plupart des couples, nous parlerions seulement de choses légères, nous occuperions chacun des ailes séparées de la maison et nous passerions le plus clair de notre temps l'un sans l'autre. Je croyais que tu ne me rejoindrais dans ma chambre que de temps en temps et que, bien sûr, je te consulterais pour certaines questions mais...

Elle s'interrompit soudain en voyant son regard se transformer.

— Que se passe-t-il ? Aurais-je dit quelque chose qui te contrarie

?

— Non. Il se trouve seulement que tu viens de décrire mon mariage avec Eleanor.

Sophia se redressa et lui caressa les cheveux. Ross mentionnait tellement rarement sa première femme qu'elle en arrivait parfois à oublier qu'il avait été marié. Il lui appartenait totalement, au point qu'elle ne concevait pas qu'il ait pu tenir une autre qu'elle dans ses bras.

Sophia sentit la morsure de la jalousie, mais s'efforça de rester sereine.

— Cet arrangement te convenait ?

— Sans doute, oui. Mais je doute qu'il puisse me satisfaire aujourd'hui. Je veux autre chose, à présent. Eleanor était une bonne épouse... mais si délicate.

Sophia arracha quelques brins d'herbe et les examina en essayant d'imaginer Ross, si robuste et plein d'énergie, avec une femme excessivement fragile. Ils devaient former un couple mal assorti.

— Eleanor éveillait mes instincts protecteurs, reprit-il comme s'il suivait le cours de ses réflexions. Elle était jolie et frêle et vulnérable. N'importe quel homme aurait eu envie de prendre soin d'elle.

— Et, naturellement, tu n'as pas su résister, ne put- elle s'empêcher de répliquer.

— Non, avoua-t-il en l'observant avec attention.

Il avait dû percevoir sa soudaine tension, car il ajouta:

— À quoi penses-tu, Sophia ?

Elle secoua la tête, embarrassée.

— Oh, à rien.

— Si, dis-moi, insista-t-il en lui prenant la main.

— Eh bien, je... je me demandais comment quelqu'un d'aussi... fragile avait pu te satisfaire... au lit, risqua-t-elle en rougissant.

Il se raidit, pris de court par sa question. Un gentleman ne pouvait répondre à une question pareille, car jamais il ne se résoudrait à salir la mémoire de sa femme défunte. Mais ils se regardèrent, et dans ses yeux gris, Sophia lut la réponse qu'elle attendait, celle qu'elle espérait.

Sans mot dire, elle entrelaça ses doigts aux siens. Il se pencha et l'embrassa légèrement. Ce baiser presque chaste embrasa pourtant la jeune femme qui glissa la main autour de son cou pour intensifier leur étreinte. Il l'attira aussitôt sur ses genoux, répondant à son invite avec feu, et elle gémit d'aise en le sentant durcir sous elle.

Il émit un petit rire.

— Sophia... tu vas m'épuiser.

Elle adorait la façon dont ses beaux yeux gris aux éclats argentés la caressaient.

— J'ai du mal à croire qu'un homme aussi passionné que toi ait pu rester célibataire pendant cinq ans.

— Je ne l'ai pas été tout le temps.

— Quoi ? s'exclama-t-elle en se redressant. Tu ne me l'avais pas dit ! Avec qui as-tu... ?

Il retira les peignes qui retenaient les cheveux de Sophia et laissa les longues mèches dorées ruisseler entre ses doigts.

— La veuve d'un vieil ami. Pas la première année qui a suivi la mort d'Eleanor, mais ensuite...

— Oui?

— J'avais des besoins, tu comprends ? Et elle se sentait aussi seule que moi, alors...

— Cela a duré longtemps ?

— Quatre mois... jusqu'au jour où... elle est mise à pleurer en m'avouant qu'elle était tombée amoureuse de moi, expliqua-t-il, mal à l'aise. Elle préférait mettre un terme à notre relation si je ne partageais pas ses sentiments, car elle ne voulait pas souffrir davantage.

— Pauvre femme...

— Oui. Je m'en suis voulu, et j'ai compris que l'on ne pouvait dissocier les sentiments des rapports physiques. Alors j'ai préféré attendre de rencontrer la femme que je cherchais. C'était il y a trois ans. Le temps a passé vite, je travaillais sans relâche.

— Trois ans... Un homme de ta nature... tu as dû te sentir bien seul certaines nuits.

— Oh, il y a des moyens d'assouvir certains besoins... en solitaire.

— Tu veux dire que...

Il regarda avec attendrissement la roseur de ses joues s'accentuer.

— Cela ne t'est jamais arrivé ?

Tandis que Sophia débattait intérieurement pour savoir quelle réponse lui donner, un oiseau solitaire lança ses trilles cristallins.

— Eh bien, commença-t-elle, tu te souviens quand tu étais blessé, et que tu m'as renversée sur ton lit ? Je n'ai cessé ensuite de penser à la façon dont tu m'avais caressée, et une nuit je... Mortifiée, elle se cacha le visage entre ses mains en gémissant. Ross lui releva la tête en souriant et l'embrassa. D'abord tendre, son baiser se fit progressivement plus intense, plus sensuel. Elle le laissa déboutonner le devant de sa robe. Sa main s'aventura sur ses seins, ses hanches, disparut entre ses cuisses.

— Montre-moi, murmura-t-il contre son cou.

— Que veux-tu que je te montre ?

— Comment tu te donnes du plaisir.

— Non ! protesta-t-elle, choquée par cette requête déplacée.

Mais il continua de la caresser en la suppliant de dire oui et elle finit par abdiquer avec un soupir. Lentement, sa main descendit au creux de son ventre qu'il avait déjà dénudé.

— Là, murmura-t-elle dans un souffle à peine audible.

Les doigts de Ross couvrirent les siens et suivirent docilement leur très léger, très subtil mouvement, jusqu'à ce qu'elle le laisse faire tout seul.

— Comme ça, mon ange ?

Elle ondulait sous ses caresses en haletant si fort qu'elle ne put lui répondre.

Un tendre sourire dansa sur les lèvres de Ross.

— Alors, ce n'est pas mieux que de faire la sieste ? la taquina-t-il en accélérant le mouvement circulaire de ses doigts.

Perdant soudain tout contrôle, Sophia se livra au plaisir qui jaillit en elle tel un cri aigu et s'épanouit dans son corps en une longue coulée crépitante.

Le seul obstacle au bonheur de Sophia était l'inquiétude croissante

que lui causait son frère. Nick continuait de mener sa vie de malfrat avec tout le panache

qui faisait sa réputation. L'opinion était de plus en plus divisée à son sujet. Si la plupart des gens le tenaient toujours pour une sorte de bienfaiteur public, un nombre minoritaire mais croissant condamnait à présent ses méthodes corrompues. On disait aujourd'hui que lorsque Gentry arrivait quelque part, cela sentait le soufre. C'est dire que son trône commençait à vaciller.

Sophia lui avait envoyé l'information qu'il lui avait demandée et, depuis, il n'avait plus été question de ce genre de chantage. De temps à autre, par l'intermédiaire d'un garçon de courses des plus discrets, il lui faisait parvenir des billets où il lui exprimait sa dévotion fraternelle. Chaque fois qu'elle lisait sa prose, qui trahissait un manque cruel d'instruction, le cœur de Sophia se serrait. Elle se consolait en décelant sous les fautes de syntaxe une intelligence indéniable et un amour pour elle sans mélange. Il aurait pu devenir un homme bien s'il avait mis ses ambitions au service de plus nobles causes. Au lieu de cela, il continuait de développer un réseau d'espions de plus en plus nombreux dans tout Londres, sans parler des voleurs qui travaillaient pour lui. Il dirigeait un important trafic de produits de luxe qu'il écoulait ensuite avec une redoutable efficacité. Nick était rusé, audacieux et impitoyable, autant de qualités qui faisaient de lui un génie dans l'art du crime.

Et ce que Ross n'avait pas dit à Sophia - mais elle l'avait deviné -, c'est qu'il voulait faire tomber Gentry avant de se retirer.

Néanmoins, un événement survint, qui relégua les craintes de la jeune femme au sujet de son frère à l'arrière-plan. Et c'est ainsi qu'un soir, Sophia demanda à Eliza de préparer le plat favori de son mari : du saumon au citron persillé. Elle revêtit une robe vert d'eau au décolleté et aux manches bordés de dentelle, et dressa une jolie table devant la fenêtre du petit salon.

Le dîner attendait au chaud sur une desserte, les couverts en argent brillaient sur la nappe en lin blanc et les flammes des bougies se reflétaient dans les verres en cristal.

Quand il rentra du bureau, Sophia lui sauta au cou.

— Voilà comment tous les hommes devraient être accueillis quand ils regagnent leur foyer après une dure journée de labeur, déclara-t-il en l'attirant contre lui pour un doux baiser. Comment se fait-il que nous ne mangions pas en bas, comme d'habitude?

— Parce que nous avons quelque chose à célébrer.

Ross la scruta, comme s'il cherchait à savoir ce

qui pouvait bien se cacher derrière ce mystérieux « quelque chose ». Une lueur d'appréhension s'alluma dans son regard.

— Tu essaies de deviner? lui proposa-t-elle.

Il s'efforça de ne rien trahir de ses craintes.

— J'ai peur de manquer d'imagination, mon amour. Mieux vaut que tu me le dises.

Elle lui prit la main et la serra très fort.

— Dans neuf mois, la famille Cannon va s'agrandir.

À sa vive surprise, le visage de Ross se figea une

fraction de seconde, mais il se domina très vite et cacha son désarroi sous un sourire.

— Mon petit cœur, murmura-t-il en l'enlaçant, quelle bonne nouvelle ! Encore que ce ne soit pas vraiment une surprise étant donné ce que nous avons fait si souvent au cours de ces trois derniers mois.

Sophia se mit à rire et se blottit contre lui.

— Je suis tellement heureuse, Ross ! Je suis allée consulter le Dr Linley. Il m'a trouvée rayonnante de santé et m'a assuré qu'il n'y avait aucune raison de s'inquiéter.

— J'ai une entière confiance en lui, répondit-il en l'embrassant tendrement. Comment te sens-tu ?

— Très bien.

Elle s'écarta légèrement pour le regarder, sentant confusément que quelque chose n'allait pas. Il manquait d'enthousiasme. Certes, tout ce qui touchait à la naissance et aux enfants était une affaire essentiellement féminine, se raisonna-t-elle. Les hommes réagissaient différemment, voilà tout.

Toute à son bonheur, elle l'invita à s'asseoir. La conversation porta bien sûr sur sa grossesse, puis sur la maison de Berkeley Square où ils n'allaient pas tarder à s'installer. Il fallait prévoir une nursery, recruter une nourrice. Tout en bavardant, Sophia observait Ross avec le sentiment qu'il lui cachait quelque chose. Ses traits étaient figés, son regard, dénué d'expression. Elle se garda toutefois de l'interroger et se leva dès la fin du repas.

— Il est tard, dit-elle en bâillant. Tu viens te coucher?

Il secoua la tête.

— Non, je n'ai pas sommeil. J'ai besoin de prendre un peu l'air, ajouta-t-il sans lui proposer de l'accompagner.

— D'accord, je t'attendrai, répondit-elle en se forçant à sourire.

Il sortit précipitamment.

De plus en plus perplexe, Sophia gagna leur chambre et se lava le visage à l'eau froide. Elle dégrafait son corsage pour continuer sa toilette quand une impulsion la poussa à aller à la fenêtre. Elle écarta le rideau. Ross était en bas, dans la cour intérieure. Sa chemise blanche semblait presque phosphorescente à la lueur de la lune.

Il tenait un cigare, lui qui fumait rarement et jamais seul, et semblait nerveux. Quand il craqua une allumette, sa main tremblait tellement qu'il faillit se brûler et la lâcha.

Il n'était pas seulement perturbé, il était bouleversé, comprit Sophia. Jamais elle ne l'avait vu dans cet état. Elle se rhabilla hâtivement et descendit en courant, se reprochant de n'avoir pas deviné que la nouvelle de sa grossesse lui causerait un choc. Sa

première femme était morte en couches et voilà qu'elle lui annonçait que le même drame pouvait se reproduire...

Bien sûr, Ross était un homme de bon sens. Il savait que les risques qu'une telle tragédie se renouvelle étaient minimes. Mais lorsque les émotions entraient en jeu, il n'était facile pour personne de demeurer rationnel. Contrairement aux apparences, l'invincible juge de Bow Street nourrissait aussi des angoisses, et celle-ci était sans conteste la pire.

Quand elle sortit de la cuisine, il lui tournait le dos. Il se raidit en la sentant approcher. Il avait renoncé à essayer d'allumer son cigare et se tenait tête baissée, les mains dans les poches.

Elle fit un pas vers lui.

— J'ai besoin d'être seul, grommela-t-il.

Sans tenir compte de son souhait, elle se pressa contre son dos et enroula les bras autour de sa taille. Il aurait pu se dégager, mais il ne bougea pas. Il évoquait un loup captif, apeuré, et elle sentit son cœur se serrer de compassion.

— Ross, tout se passera bien, dit-elle doucement.

— Je sais.

— J'en suis sûre. Je ne suis pas fragile comme Eleanor l'était. Pas du tout.

— Oui, il n'y a pas de raisons de s'inquiéter, admit- il alors que la tension continuait d'altérer son souffle.

— Dis-moi à quoi tu penses. À quoi tu penses vraiment, Ross.

Un long silence s'écoula. Alors qu'elle croyait qu'il ne daignerait

pas lui répondre, il commença à parler d'une voix heurtée :

— Je savais que cela arriverait... Je m'y étais préparé... Il n'y a pas de raison logique de s'inquiéter. Je veux cet enfant, je veux fonder une famille avec toi... mais j'ai beau me raisonner... ces visions

horribles me hantent... Seigneur! C'était tellement... tellement...

Sa voix se brisa tandis que ses souvenirs cauchemardesques remontaient à la surface.

— Ross, retourne-toi et regarde-moi, s'il te plaît.

Il lui obéit, l'air égaré. Immédiatement, elle se blottit contre lui. Il se cramponna à elle comme à une bouée de sauvetage et l'étreignit en tremblant. Elle le laissa s'imprégner de sa force, heureuse que, pour une fois, les rôles soient inversés. Quand elle s'écarta enfin pour le contempler, ses beaux yeux gris brillaient de larmes.

— Tu ne seras plus jamais seul, lui promit-elle. Nous aurons beaucoup d'enfants et de petits-enfants, et nous vieillirons ensemble.

Il hocha la tête, s'efforçant de la croire.

— Ross, je ne ressemble pas à Eleanor, en aucune manière, n'est-ce pas ?

— Non.

— Notre relation est totalement différente de celle que tu avais avec elle, n'est-ce pas ? Elle n'a rien de comparable ?

— Non, rien du tout.

— Alors pourquoi t'imagines-tu qu'elle se terminera de la même façon ?

Il se contenta de poser ses lèvres sur sa tempe et raffermit son étreinte sans répondre.

— Personne n'est responsable de la mort d'Eleanor, continua-t-elle. Ni elle ni toi. Nous ne pouvons contrôler tout ce qui nous arrive dans la vie. Tant que tu continueras à te croire coupable de sa fin tragique, le passé te hantera. Tu te punis inutilement, et tu me punis en même temps.

— Non, murmura-t-il en lui caressant les cheveux, la nuque, le dos.

— Si, et Eleanor n'aimerait pas savoir que l'amour que tu lui as porté t'empêche d'être heureux.

— Mais ce n'est pas le cas !

— Alors prouve-le. Vis comme elle aurait voulu que tu vives et cesse de te torturer.

Ils s'étreignirent à en perdre haleine. Leurs larmes se mêlèrent en un baiser salé, ardent, dévorant, qui les laissa pantelants. Une tornade irrésistible aspira leurs émotions dans la spirale du désir.

— Montons, dit-elle dans un souffle. S'il te plaît.

Il la souleva dans ses bras avec un grognement animal et l'emmena dans leur chambre à grands pas pressés.

Chapitre 17

Sophia se réveilla seule et nue dans le lit défait. Il était tard, songea-t-elle en essayant d'émerger de sa douce somnolence. Une journée chargée l'attendait : un déjeuner pour une œuvre de charité, un rendez- vous avec le décorateur et le jardinier. Pourtant, cette perspective ne l'ennuyait pas autant qu'elle l'aurait cru.

Au souvenir de ses ébats nocturnes avec Ross, un sourire rêveur naquit sur ses lèvres et elle se retourna sur le ventre. Il lui avait fait l'amour plusieurs fois dans la nuit, passionnément, jusqu'à ce qu'elle demande grâce. À présent, elle avait mal partout. Le frottement de sa barbe naissante avait laissé des irritations en des endroits indécents, ses lèvres étaient gonflées d'avoir trop embrassé, mais elle se sentait merveilleusement satisfaite.

Elle demanda à Lucie de lui préparer un bain et prit son temps pour choisir sa toilette : une robe en soie rose toute simple, merveilleusement fluide.

Avant de la revêtir, elle se plongea dans l'eau chaude avec un soupir d'aise. Une fois habillée, elle décida d'adopter une nouvelle coiffure à la mode. Elle sépara ses cheveux par une raie sur le côté droit et les attacha à la base du cou du côté gauche, laissant ses boucles flotter librement. Elle venait d'attraper son chapeau quand on

frappa à sa porte.

Lucie entra.

— Vous venez vider la baignoire ?

— Oui, milady, mais... sir Ross voudrait vous voir.

Sophia sentit immédiatement l'inquiétude la gagner. Son mari

l'appelait rarement dans la journée.

— La voiture m'attend. Pouvez-vous prévenir le cocher que je

serai retardée ?

— Oui, milady.

Ernest l'attendait en bas de l'escalier pour l'escorter jusqu'au numéro trois.

— Ernest ? s'enquit-elle comme ils traversaient la cour. Savez-vous pourquoi sir Ross me demande ?

— Non, milady... mais... il y a beaucoup de remue- ménage, ce matin... M. Sayer est venu déjà deux fois et il paraît que sir Grant a envoyé l'armée à Newgate. Et puis des dragons sont venus ici !

— Ils doivent s'attendre à une émeute, murmura Sophia, saisie d'un sombre pressentiment.

— J'crois bien, milady !

Effectivement, Sophia croisa un nombre inhabituel de policiers et de patrouilles. Des hommes en uniforme s'inclinèrent respectueusement en ôtant leur chapeau sur son passage.

La porte du bureau de Ross était entrouverte. Il était debout à côté de sa table de travail. Sir Grant était aussi présent. Il regardait par la fenêtre, le visage fermé. Les deux hommes se retournèrent à son entrée. L'espace d'un instant, les regards des deux époux se croisèrent et le souvenir de leur folle nuit d'amour altéra leur

expression.

Ross s'approcha d'elle et lui pressa la main.

— Bonjour, dit-il tranquillement.

Elle lui sourit, de plus en plus mal à l'aise.

— Que se passe-t-il, Ross ?

— Je veux que tu quittes Londres et que tu restes à Silverhill quelques jours, le temps que le calme revienne.

— Le calme ?

— Nick Gentry a été arrêté pour trafic de marchandises volées. Un témoin nous en a fourni la preuve. Je l'ai déféré à la Haute Cour de justice afin qu'il bénéficie d'un procès équitable. Toutefois, s'il n'est pas jugé rapidement, le peuple risque de descendre dans la rue, et je préfère que tu sois en sécurité jusqu'à ce que tout soit rentré dans l'ordre

Bien que Ross ait enfin atteint son but en arrêtant Gentry, il n'y avait aucun accent de triomphe dans sa voix.

De son côté, Sophia s'efforçait de rester impassible, malgré le choc. Pourquoi fallait-il que son frère soit un bandit notoire ? S'il n'avait pas tant cherché la célébrité, il aurait pu prospérer dans un anonymat relatif. Mais non ! Il voulait les feux de la rampe. Sa course à la renommée l'avait conduit à prendre des risques qui l'avaient mené à la catastrophe.

Chancelante, elle tendit la main vers le fauteuil le plus proche. Ross se précipita pour l'aider à s'asseoir. Il scruta son visage soudain pâle avec une vive anxiété. Il lui prit les mains : elles étaient glacées.

— Que se passe-t-il, Sophia ? Tu ne te sens pas bien ? C'est le bébé ?

— Non, fit-elle, oppressée, en détournant les yeux.

Elle avait la sensation d'être en équilibre instable au bord d'un abîme. La nécessité d'avouer la vérité à Ross lui apparut comme

inévitable. Plus elle continuerait à se taire, plus elle s'enfoncerait. Et elle ne supportait plus de lui mentir. Mais lui révéler la vérité lui coûtait tout autant. Quel que soit son choix, il était terrible.

Elle fixa Ross à travers un rideau de larmes.

— Que se passe-t-il ? répéta-t-il d'un ton pressant. Tu as besoin d'un médecin ?

— Non... je vais bien.

— Alors pourquoi...

— Tu ne peux rien faire pour l'aider ? lui demanda- t-elle, au désespoir.

— Pour aider... Gentry ? Pourquoi diable me demandes-tu une chose pareille ?

— Il y a une chose que je ne t'ai pas dite, murmura- t-elle en s'essuyant les yeux avec sa manche. Une chose que j'ai apprise juste avant notre mariage.

Les mains de Ross s'agrippèrent aux accoudoirs du fauteuil.

— Je t'écoute, dit-il calmement.

Sir Grant se dirigea discrètement vers la porte.

— Attendez, l'arrêta-t-elle. Restez, Morgan. Ce que j'ai à dire vous concerne... étant donné le poste que vous allez occuper à Bow Street.

Il interrogea brièvement Ross du regard et reprit sa place près de la croisée, en retrait.

Sophia baissa les yeux vers les mains solides de son mari.

— Tu te souviens quand tu m'as annoncé que c'était Gentry qui m'avait offert le collier en diamants ?

Ross hocha la tête.

— Je le savais déjà. Un peu plus tôt, ce jour-là, j'avais rencontré M. Gentry près de chez Lannigan. Il... il m'a emmenée dans sa voiture et... nous avons parlé.

Elle s'interrompit. Un silence de mort que la respiration saccadée de Ross brisait à peine régnait dans la pièce. Rassemblant son courage, Sophia poursuivit :

— Gentry m'a raconté qu'il avait été dans la même prison que mon frère. Il a évoqué... leurs conditions de détention... leur amitié... et... et... il m'a dit que John n'était pas mort, qu'il avait pris le nom d'un jeune homme victime du choléra de façon à sortir plus tôt, à sa place...

— Sophia, la coupa Ross, comme pour la ramener à la raison, ton frère est mort.

Elle posa ses mains sur les siennes.

— Non. Nick Gentry est mon frère. Je l'ai reconnu à l'instant où il me l'a avoué. Il ne m'a pas menti. Nous avons grandi ensemble, il connaissait tout mon passé et... regarde-nous bien. Nous nous ressemblons. Nous avons les mêmes yeux, les mêmes traits, la même...

Ross dégagea ses mains comme si son contact le brûlait et se leva d'un bond.

— Mon Dieu... exhala-t-il dans un souffle.

Anéantie, Sophia se recroquevilla dans son siège,

certaine de l'avoir perdu. Il ne lui pardonnerait jamais de lui avoir caché une chose qu'elle aurait dû lui révéler avant leur mariage. Hébétée, elle lui rapporta le reste de leur conversation sans omettre le chantage dont elle avait été victime ni l'information qu'elle avait fournie à son frère.

Ross l'écouta sans mot dire, lui tournant le dos.

— Je suis désolée, conclut-elle enfin. J'aurais dû t'en parler tout de suite.

— Pourquoi maintenant ?

Elle n'avait plus rien à perdre, alors elle opta pour la franchise.

— J'espérais que tu trouverais un moyen de le sauver.

Il émit un rire sarcastique.

— A quoi bon ? Il recommencera sans attendre et je serai obligé de l'arrêter un peu plus tard. Nous nous retrouverons dans la même situation d'ici quelques jours.

— Ce qui m'importe, c'est maintenant. Ne les laisse pas le pendre, le supplia-t-elle. Je ne supporterai pas de le perdre une deuxième fois. Fais quelque chose.

— Quoi ? aboya-t-il.

— Je ne sais pas. Trouve quelque chose pour qu'il reste en vie. Je lui parlerai. Je le convaincrai de changer, et peut-être que...

— Il ne changera jamais.

— Sauve-le, Ross, juste une fois. Cette fois. Je ne te le demanderai plus, quoi qu'il arrive.

Il ne répondit pas mais elle vit ses épaules s'affaisser.

— Lady Sophia, je ne devrais pas intervenir mais je me dois de vous préciser quel est le risque pour sir Ross, fit Morgan. Tous les regards sont braqués sur lui, sur la façon dont il va mener cette affaire. S'il s'avère qu'il a influencé le cours de la loi, sa réputation et tout ce à quoi il a travaillé depuis des années seront ruinés. D'autre part, on se posera des questions et, quand on découvrira votre parenté avec Gentry, c'est toute la famille Cannon qui en subira les conséquences.

— Je comprends, murmura Sophia, à l'agonie.

Elle chercha le regard de son mari mais celui-ci se déroba.

Il n'y avait plus rien à ajouter, alors elle se leva et quitta le bureau. Non seulement elle lui avait demandé l'impossible, mais elle l'avait

blessé d'une façon impardonnable.

Une fois seuls, les deux hommes demeurèrent silencieux un long moment, puis Morgan prit la parole :

— Ross...

Ils se connaissaient depuis des années, mais c'était la première fois qu'il l'appelait simplement par son prénom.

— Y a-t-il une chance pour que ce qu'elle vient de raconter soit vrai ?

— Évidemment ! C'est tellement incroyable que ce ne peut qu'être vrai.

Sophia quitta le numéro trois telle une somnambule. Elle se sentait soudain épuisée. Désespérée, elle essaya d'imaginer quelle décision Ross allait prendre.

Avec toutes ses relations, il n'aurait aucun mal à obtenir le divorce. A moins qu'il ne choisisse de l'installer à la campagne, hors de vue. Hors de sa vue.

Quelle que soit sa décision, elle ne l'en blâmerait pas. En même temps, elle n'arrivait pas à croire qu'il pût la rejeter vraiment. Peut-être n'avait-elle pas complètement réduit à néant les sentiments qu'il lui portait et parviendrait-elle à reconstruire leur relation ? Même s'il ne s'agissait que d'une pâle imitation de ce qu'ils avaient connu...

Assommée, elle retourna dans leur chambre et se changea pour revêtir une robe plus légère, car il faisait une chaleur étouffante. Elle s'allongea ensuite sur le lit, ferma les yeux, et sombra dans un lourd sommeil.

Elle fut réveillée par un bruit de pas dans le couloir. Il faisait plus frais. Entre les rideaux à demi tirés, elle vit que le soleil était bas dans le ciel. Elle avait dormi tout l'après-midi ! Elle se redressa à l'instant où son mari passait le seuil de la pièce. Il referma la porte derrière lui d'un geste décidé.

Ils se regardèrent tels deux gladiateurs lâchés dans l'arène mais qui répugnaient au combat.

Sophia prit la parole la première :

— Tu dois être... furieux après moi.

Il ne répondit pas. Puis soudain, en deux enjambées, il fut près d'elle. Il la prit dans ses bras sans douceur pour écraser sa bouche sur la sienne. Il lui infligea un baiser destiné à la punir, non à lui donner du plaisir. Cherchant son souffle, elle répondit à cette agression par une reddition totale, essayant de lui dire avec son corps que, quoi qu'il lui demande, elle le lui donnerait sans réserve. Au bout d'un moment, son absence de résistance l'adoucit et il l'embrassa plus tendrement, les mains enfouies dans ses cheveux.

Mais très vite, il mit un terme à leur étreinte et la lâcha en la repoussant presque. Il la toisa avec défi.

D'abord déconcertée par son attitude, elle en comprit soudain le sens. Elle lui avait menti, elle l'avait trahi, abusant de sa confiance, mais il la désirait toujours. Éperdument. Il lui pardonnerait n'importe quoi, même le pire, parce qu'il l'aimait plus que tout. Plus que son honneur, plus que sa fierté. Pour un homme qui avait toujours été si maître de lui et de son destin, cette découverte devait être un terrible choc.

Comment le rassurer ? se demandait-elle désespérément. Comment lui faire savoir que, désormais, elle se montrerait digne de sa confiance ?

— Je t'en prie, laisse-moi t'expliquer. Je voulais te parler de Gentry mais je n'ai pas pu. J'avais tellement peur que tu...

— Que je te rejette ?

Elle hocha la tête, les yeux brillants de larmes.

— Combien de preuves te faut-il ? s'écria-t-il, furieux. T'ai-je jamais fait le moindre reproche à propos de tes erreurs passées ? Ai-je jamais été injuste avec toi ?

— Non.

— Alors quand te décideras-tu à me faire confiance ?

— Je te fais confiance, gémit-elle. Mais l'idée de te perdre m'était insupportable.

— La seule façon de me perdre, c'est justement que tu me mentes.

Quelque chose dans son intonation glaça Sophia.

— Est-ce que... c'est trop tard? Je t'ai déjà perdu? demanda-t-elle d'une voix étranglée.

Il eut un sourire amer.

— Je suis là, jeta-t-il froidement.

— Si... si tu veux toujours de moi, je... te promets de ne plus jamais te mentir.

— Cela changerait agréablement !

— Et... de n'avoir jamais aucun secret pour toi.

— Voilà une autre bonne idée.

Une vague de soulagement la submergea. Il voulait lui offrir une autre chance, même s'il ne décolérait pas. Et une seule raison expliquait qu'il puisse prendre un tel risque.

Lentement, elle s'approcha de lui dans la lumière déclinante. Elle posa les mains sur sa poitrine, sentit son cœur battre à grands coups. Il tressaillit mais ne se déroba pas.

— Merci, Ross, murmura-t-elle.

— De quoi ?

— De m'aimer.

Son cœur manqua un battement. Elle comprit alors que, jusqu'à cet instant, il n'avait pas pris conscience des sentiments qu'il lui portait.

Ils existaient mais il ne voulait pas y songer, les nommer. Soutenant son regard, elle vit le ressentiment dans ses yeux mais aussi... ce désir dévorant qu'il avait d'elle et ne pouvait cacher.

Il n'y avait qu'une seule façon de dissiper sa colère, de le rassurer et d'apaiser sa fierté malmenée.

Sans le quitter des yeux, elle saisit sa cravate et la dénoua avant de l'en débarrasser. Ross demeura de marbre. Il ne pensait pas que faire l'amour résoudrait quoi que ce soit, mais elle agissait de manière si délibérée, qu'il lui semblait qu'elle voulait lui prouver quelque chose.

Elle le débarrassa de sa chemise.

— Sophia.

— Laisse-moi faire...

Elle lui caressa doucement le torse, y déposa une pluie de baisers jusqu'à ce qu'il se mette à gémir. Sa main descendit plus bas, palpa son sexe érigé à travers son pantalon. Levant la tête, elle plongea son regard dans le sien.

— Tu regrettes de m'aimer? chuchota-t-elle.

— Non.

Il retint son souffle.

— Je veux que tu saches une chose, Ross.

Elle défit le premier bouton de sa braguette.

— Tu as plus de pouvoir sur moi que je n'en aurai jamais sur toi, continua-t-elle en ouvrant le deuxième bouton. Je t'aime, ajouta-t-elle dans un souffle.

Un long frisson courut en lui.

— Je t'aime, répéta-t-elle en s'attaquant au troisième puis au quatrième bouton.

Quand le pantalon fut largement ouvert, elle prit son sexe dans sa main et entama un lent mouvement de va-et-vient. La respiration de Ross était hachée, à présent, son regard embrumé par le plaisir qui déferlait en lui.

Sophia s'inclina sur lui, jusqu'à ce que son souffle frôle son sexe...

— Arrête, fit-il d'une voix rauque. Seigneur, non...

— Dis-moi ce que je dois faire, murmura-t-elle.

Perdant toute retenue, Ross enfouit les mains dans sa chevelure et lui donna ses directives en tremblant.

— Laisse courir ta langue sur le bout... oui... maintenant, prends-le dans ta bouche... le plus loin possible... Oh, Seigneur...

La ferveur de Sophia palliait son manque d'expérience en la matière. Elle lui fit des choses qui n'auraient jamais ne serait-ce qu'effleuré l'esprit d'Eleanor. Ross avait littéralement l'impression de perdre pied. Fou de désir, il se laissa tomber à genoux et entreprit de lui ôter sa robe, la déchirant dans sa hâte. Elle rit mais il s'empara goulûment de sa bouche tandis qu'elle se tortillait pour achever de se dévêtir.

Un grognement de satisfaction lui échappa quand sa nudité fut enfin révélée. Il la souleva dans ses bras et la porta jusqu'au lit. Le temps d'enlever son pantalon, déjà il la rejoignait. D'un mouvement souple, elle se glissa entre ses jambes pour reprendre son sexe dans sa bouche, résistant à ses tentatives pour l'en empêcher. Il y renonça bien vite et, enfouissant les mains dans ses boucles blondes, se livra au plaisir divin qu'elle lui procurait. Cependant, cela ne lui suffisait pas. Il voulait aller plus loin encore, goûter sa saveur intime. Impatiemment, il lui empoigna les hanches et la fit pivoter jusqu'à ce que son bas-ventre se trouve au-dessus de sa bouche.

Quand elle sentit sa langue entre ses cuisses, elle gémit sans le lâcher pour autant. Il chercha dans les replis moites la petite pointe érectile. La dénicha. Et se mit à la titiller avec une habileté diabolique, l'amenant au bord de l'orgasme en quelques instants.

Puis soudain, il cessa.

Sophia gémit contre son sexe, au supplice. Il reprit ses caresses,

lui infligeant à deux reprises la même attente exquise et

torturante.

Les mouvements de leurs bouches s'accordaient, se répondaient. Leurs deux corps tendus comme des arcs se rapprochaient inéluctablement de ce paroxysme de la jouissance qu'on appelle l'extase. Lorsque le point de non-retour fut finalement atteint, ce fut comme un raz-de-marée, une explosion de délices dévastateurs qui les anéantit.

À tâtons, Sophia vint s'allonger sur lui, la tête sur sa poitrine. Il referma les bras autour d'elle et posa les lèvres sur son front.

— Je me moque que ton frère soit le diable en personne, chuchota-t-il. Je t'aime. Totalement. Sans réserve. Jamais je n'aurais imaginé connaître un tel bonheur. Je t'aime tant que je ne supporte pas l'idée que quoi que ce soit puisse s'immiscer entre nous.

Le corps souple de Sophia se tortilla contre le sien.

— Je ne sens rien entre nous, pour le moment, le taquina-t-elle d'une voix rauque.

Il écarta légèrement les jambes pour lui permettre de se glisser entre elle. Sentant son sexe contre son ventre, elle émit un long soupir et leva les yeux vers lui. Il la contempla pensivement.

— Sophia... je ne crois pas qu'il existe un moyen de sauver John de la corde. Et je ne suis pas particulièrement disposé à me creuser la tête pour en trouver un, je le reconnais. Je ne peux passer outre ses crimes, même s'il s'agit de ton frère. Le problème, c'est qu'il est irrécupérable, inaccessible à la rédemption. Il l'a prouvé en maintes occasions.

Elle secoua la tête.

— Il n'a pas eu une vie facile...

— Je sais, l'interrompit-il le plus tendrement possible.

Il semblait impossible qu'ils puissent s'entendre à propos de Nick Gentry. Ce sujet ne leur apporterait que frustration réciproque. Sophia ne cesserait d'espérer sauver l'âme irrémédiablement corrompue de son frère

— Il n'y a que toi pour continuer d'aimer un frère qui t'a fait chanter, remarqua-t-il en lui caressant la joue.

— Personne ne lui a jamais tendu la main. Imagine quel homme il aurait pu devenir si on lui avait donné une chance d'avoir une vie différente.

— Je crains de manquer d'imagination en ce qui le concerne.

Ross roula sur lui-même, clouant Sophia sous lui. Il l'empêcha de

bouger en l'enserrant entre ses cuisses musclées.

— Assez parlé de Gentry. Il a suffisamment occupé mes pensées pour aujourd'hui.

— Comme tu veux, acquiesça-t-elle, bien qu'il fût clair qu'elle n'en avait pas fini avec le sujet. Comment allons-nous passer le reste de la soirée ?

— J'ai faim, déclara-t-il en se penchant sur elle. J'aimerais un dîner... avec toi en dessert, continua-t-il avant de mordiller doucement l'un de ses seins. Est-ce un programme qui te convient ?

Ross prit les dispositions nécessaires pour réduire les risques d'émeutes. Le lendemain, des troupes de l'armée se postèrent tout autour de Bow Street et la police s'appliqua à disperser tout rassemblement aux abords de Newgate. Les magistrats et leur famille reçurent pour consigne de barricader leur habitation personnelle, et l'on arma les employés des banques, des distilleries et d'autres grandes entreprises pour qu'ils puissent se défendre en cas d'attaque.

Sophia refusa obstinément de se retirer à Silverhill en attendant que les choses se calment. Elle ne concevait pas de se mettre

tranquillement à l'abri pendant que le destin de son frère se décidait dans la capitale.

Au fur et à mesure que la journée s'écoulait, l'angoisse de Sophia s'accrut au point qu'une migraine lancinante se mit à lui marteler le crâne. Ross n'eut pas le temps de déjeuner. Il vida des cafetières entières tandis que les visiteurs se succédaient sans interruption dans son bureau. À l'approche de la nuit, des patrouilles commencèrent à sillonner la ville. Les tavernes et les cabarets étaient l'objet d'une surveillance particulière.

Ernest faisait de fréquents rapports sur la situation à Sophia. Dans la soirée, il lui apprit que, d'après sir Ross et sir Grant, l'arrestation de Gentry avait été plutôt bien acceptée par l'opinion.

— Ah, les gens sont ingrats ! conclut-il en secouant la tête. Tous autant qu'ils sont !

— Merci, Ernest. Soyez prudent quand vous sortirez. Je ne voudrais pas qu'il vous arrive quelque chose.

Le jeune garçon rougit, ému par cette marque de sympathie.

— Vous inquiétez pas, milady. Personne ne lèvera la main sur moi.

Dès qu'il fut reparti, Sophia se retrouva de nouveau en proie à l'angoisse. Dans la chaleur de la nuit, le vent charriait les effluves nauséabonds des quartiers insalubres et celles du charbon. Elle s'apprêtait à aller se coucher quand Ross revint.

Il avait à peine franchi le seuil de l'appartement qu'elle l'assaillait de questions :

— Tu as des nouvelles ? Comment va mon frère ? Il y a de l'agitation autour de la prison, non ? Ça me rend folle de ne rien savoir !

Ross se dirigea vers la chambre tout en enlevant sa chemise moite de sueur.

— Tout est relativement calme, dit-il en versant de l'eau dans la cuvette de toilette.

Les muscles de son dos roulaient sous sa peau tandis que, penché en avant, il s'aspergeait le visage, la poitrine et les aisselles d'eau fraîche.

— Tu veux bien me donner une chemise propre ?

— Où vas-tu ? s'enquit-elle en la lui tendant. Tu devrais manger quelque chose. Un sandwich au moins...

— Pas le temps, fit-il en se rhabillant prestement. Je file à Newgate. Je viens d'avoir une idée. Je ne crois pas en avoir pour longtemps mais ne m'attends pas. Si j'ai du nouveau, je te réveillerai.

Elle sortit une veste grise de la penderie et la lui présenta de sorte qu'il n'ait plus qu'à l'enfiler.

— Tu vas voir John ? Pourquoi ? Quelle est ton idée ? Ross, je t'accompagne !

— Pas à Newgate.

— Je resterai dans la voiture ! Tu n'auras qu'à donner des pistolets au valet et au cocher. Et puis, il y a des patrouilles partout, non ? Je ne risque rien. Oh, Ross ! Je perds l'esprit à tourner en rond ici ! Emmène-moi avec toi, je t'en supplie ! C'est de mon frère qu'il s'agit...

Il la considéra un instant, le visage fermé. Il voulait refuser mais, en même temps, il la comprenait.

— Jure-moi que tu resteras dans la voiture.

— Je te le jure !

Il l'observa encore un instant, les sourcils froncés, lâcha un juron.

— Mets ton manteau.

Craignant qu'il ne revienne sur sa décision, Sophia s'empressa d'obtempérer.

— Quelle est ton idée ? insista-t-elle.

— Écoute, je suis encore en train d'y réfléchir et je ne voudrais pas éveiller de vains espoirs en toi. Elle n'aboutira sans doute pas.

La prison de Newgate accueillait les prisonniers en attente d'être jugés ou exécutés. Elle avait la réputation d'être pire que l'enfer. Les hurlements de ses hôtes enchaînés comme des animaux dans des cellules humides se répercutaient entre les vieux murs moisis. La sinistre bâtisse était totalement dépourvue de confort et d'hygiène. Les geôliers, supposés maintenir l'ordre, étaient souvent des déséquilibrés mentaux, des êtres corrompus, cruels ou les trois à la fois. Un jour, revenant de Newgate où il avait amené un condamné, Eddie Sayer avait avoué qu'il avait trouvé les gardiens plus effrayants que les prisonniers.

L'hiver, il y régnait un froid glacial, mais l'été, avec la chaleur, la puanteur était insoutenable. Eldridge, le gardien en chef conduisit Ross jusqu'au cachot situé au cœur de la prison. On l'avait baptisé « l'antre du diable », car il était impossible de s'en échapper.

Des cafards et divers insectes grouillaient un peu partout sur le sol et des rats se sauvèrent à leur approche. Des cris lugubres montaient de l'étage inférieur. Ross regretta d'avoir permis à sa femme de l'attendre dehors. Puis il se rassura en songeant qu'elle était sous bonne garde. En effet, deux policiers, en plus du valet et du cocher, les accompagnaient.

— Pas très causant, ce Gentry, marmonna Eldridge.

C'était un énorme individu au crâne chauve où subsistaient quelques rares mèches de cheveux gras qui lui tombaient dans le dos. Son visage boursouflé luisait en permanence. Eldridge était l'un des rares gardiens de prison qui avouait aimer son métier. Les profits qu'il réalisait grâce aux entretiens qu'il accordait aux journalistes de la presse londonienne, et dans lesquels il racontait son expérience ou bien les derniers instants des condamnés, n'y étaient certainement pas étrangers. Les confessions du célèbre et infâme Nick Gentry se vendraient sans doute à prix d'or.

— Il n'a pas ouvert la bouche de la journée, grommela-t-il. Qu'est-ce que je vais leur fourguer, moi, s'il continue à la boucler comme ça ?

— Quelle ingratitude ! commenta Ross, sardonique, alors qu'ils s'arrêtaient devant une épaisse porte de chêne.

Eldridge ouvrit une petite grille, dans le panneau, et brailla :

— Gentry ! Un visiteur !

Pas de réponse.

Ross fronça les sourcils.

— Où est le garde ?

— Il n'y en a pas. C'était pas la peine.

— J'ai ordonné qu'un garde soit posté devant cette porte jour et nuit, jeta Ross d'un ton tranchant. Non seulement pour prévenir toute tentative d'évasion, mais aussi pour protéger Gentry.

Un rire gras s'échappa de la gorge d'Eldridge.

— Une évasion ? On ne s'évade pas de l'antre du diable. En plus, Gentry a les poignets et les chevilles enserrés dans d'énormes bracelets de fer reliés à des chaînes scellées dans la pierre. Il peut même pas se gratter le nez ! Personne ne peut sortir de cette cellule sans ça, dit-il en brandissant son trousseau de clés.

Quelques instants plus tard, l'épais panneau de bois s'ouvrait en grinçant sur ses gonds rouillés.

— Voilà, lâcha-t-il avec satisfaction en balançant sa lanterne pour éclairer les recoins du réduit. Vous voyez ? Gentry est...

Un sursaut de stupeur ébranla son épaisse carcasse.

— Par tous les saints... !

Ross secoua la tête en découvrant que la cellule était vide.

— Bon sang ! murmura-t-il avec un mélange d'admiration et de fureur face aux ressources indéniables de son beau-frère.

Un clou tordu gisait près des chaînes jetées sur le sol. Il avait réussi

à forcer les serrures de ses fers. Un barreau manquait à la minuscule fenêtre, cependant, l'ouverture était trop étroite pour qu'il ait pu s'y engager.

— Quand a-t-il été vu ici pour la dernière fois ? aboya Ross.

— Euh... Il y a une heure, j'crois bien, répondit le gardien, décomposé.

Gentry avait réussi à passer dans la cellule voisine, comprit alors Ross en découvrant un trou dans le mur. Un trou creusé avec le barreau descellé. Il s'efforça de se remémorer le plan détaillé de Newgate accroché au mur de son bureau.

— Cette clé ouvre-t-elle toutes les cellules de l'étage? s'enquit-il en dardant un regard meurtrier sur le geôlier.

— Je... je crois, oui...

— Donnez-la-moi. Vous allez filer jusqu'à ma voiture garée dehors, et prévenir mes hommes que Gentry s'est évadé. Ils sauront quoi faire.

— Oui, sir Ross ! s'inclina Eldridge avant de tourner les talons, s'enfuyant presque.

Cannon ouvrit la porte de la cellule contiguë en jurant et se glissa dans la cavité sur les traces de son maudit beau-frère.

— Quand je t'aurai mis la main dessus, c'est moi qui te pendrai haut et court !

Haletant, recrachant la poussière qui lui encombrait les poumons, Nick Gentry émergea sur le toit de Newgate. Il aspira une bouffée d'air frais avec soulagement. Prudemment, il posa le pied sur l'un des murs qui reliaient la prison à l'immeuble voisin. Il était étroit et en mauvais état, mais c'était la seule route vers la liberté. Une fois de l'autre côté, il pénétrerait dans le bâtiment, regagnerait la rue et là, personne ne pourrait plus l'arrêter. Il connaissait Londres comme sa poche. Aucun recoin, aucune impasse, aucune ruelle n'avait de secret pour lui.

Les bras à l'horizontale, il commença à progresser lentement sur l'arête de brique. Tel un funambule suicidaire, il avançait pas à pas dans la faible clarté lunaire, chassant de son esprit toutes les pensées susceptibles de nuire à sa concentration. Une seule subsistait, toutefois : Sophia. Quand il aurait quitté Londres, il ne la reverrait jamais. Il ne voulait pas mettre de nom sur ce qu'elle lui inspirait, car il se savait incapable d'éprouver quoi que ce soit qui puisse ressembler à de l'amour. Pourtant, elle était la seule personne au monde qui ne le laissait pas de marbre, la seule à continuer à se soucier de lui, à l'aimer quoi qu'il fasse.

Pied droit, pied gauche, pied droit... Nick songea à ce qu'il ferait une fois libre. Il pourrait prendre un nouveau départ, ailleurs. Changer de nom. De vie. Au lieu de l'exciter, cette perspective le déprimait. Il était las d'être constamment sur la brèche. Il n'avait que vingt-cinq ans mais c'était comme s'il en avait eu cent. Cette fatigue qu'il ressentait l'empêchait de se réjouir à l'idée de tout recommencer. Pourtant, il n'avait pas le choix. Il le faudrait bien.

Son pied droit ripa et un morceau de mortier se détacha et dégringola jusqu'au sol. Nick vacilla un instant avant de reprendre son équilibre.

En bas, il y avait peu de mouvement, hormis quelques rares patrouilles. Les groupes qui tentaient de se former pour lui exprimer sa sympathie furent vite dispersés. Mais comme ils étaient rares et maigres, ces groupes !

— Merci, sales ingrats, marmonna-t-il.

Heureusement pour lui, personne n'eut l'idée de lever la tête. Grâce à Dieu - ou plus vraisemblablement au diable -, il atteignit l'immeuble voisin sans encombre. Il s'agissait à présent de se faufiler par la fenêtre ouverte, un peu plus bas. La partie n'était pas gagnée. Il remarqua alors une tête de lion sculptée sur le fronton. Serait-elle assez solide pour supporter son poids ? Il n'en avait aucune idée. Avec une grimace, il s'empara de la couverture qu'il avait drapée autour de son épaule gauche et l'attacha autour de la tête de lion. Il tira de toutes ses forces dessus pour vérifier que le nœud tenait bien, l'empoigna solidement et, après une fraction de seconde d'hésitation, s'élança dans le vide.

Il se glissa dans l'entrebâillement de la fenêtre avec une facilité qui le déconcerta, comme s'il s'était attendu à plus de difficultés. La chute fut rude, néanmoins, et il se releva en jurant. Il se trouvait dans un bureau, semblait-il. D'un pas décidé, il traversa la pièce. La liberté était à portée de main, à présent.

Deux minutes plus tard, Nick débouchait dans la rue. Il avança dans l'ombre, retenant son souffle, armé d'un bout de bois et d'un morceau de fer tordu.

Tout à coup, il s'arrêta net. Le chien d'un pistolet qu'on arme venait de résonner tout près de son oreille.

— Ne bouge pas, fit une voix de femme.

Il eut un hoquet de surprise.

— Sophia ?

Sa sœur se tenait là, seule, un pistolet entre les mains.

— Ne cours surtout pas, l'avertit-elle, tendue.

— Comment diable es-tu arrivée jusqu'ici ? lui demanda-t-il, incrédule. C'est dangereux et... Pour l'amour de Dieu, baisse cette arme !

— Non. Si je le fais, tu t'enfuiras.

— Tu ne tirerais pas sur moi.

— Il n'y a qu'un seul moyen de le savoir, non ?

Nick sentit quelque chose qui ressemblait à du désespoir l'envahir.

— Je ne représente donc rien pour toi, Sophia ? fit- il d'une voix sourde.

— Bien sûr que si, justement. C'est bien pour cela que je dois t'arrêter. Mon mari est venu te voir dans l'intention de t'aider.

— Je te crois ! ricana-t-il. Ne sois pas stupide, Sophia ! Laisse-moi

m'en aller, bon sang !

— Tu vas attendre sir Ross ici, s'obstina-t-elle.

Du coin de l'œil, Nick aperçut des patrouilles et deux policiers qui se dirigeaient vers eux en courant. Il était trop tard.

Fataliste, il lâcha ses armes de fortune. Très bien. Il attendrait Cannon. Et sa sœur découvrirait que son cher époux lui avait menti. Elle le verrait enfin sous son vrai jour ; après tout, cela en valait presque la peine.

— Très bien, dit-il d'une voix égale, attendons que ton mari vienne m'aider... à me balancer au bout d'une corde !

Chapitre 18

Lorsque Ross émergea sur le toit de la prison, un certain temps après Gentry, il était répugnant de saleté. L'air lui parut d'une douceur sans nom après la puanteur immonde de la prison. Il longea le bord du bâtiment. Une fois parvenu au mur qui rejoignait l'immeuble voisin, il aperçut la couverture qui flottait au vent, de l'autre côté, et comprit que le fugitif lui avait échappé. Dieu sait où il était, maintenant !

Avec un soupir de frustration, il posa le pied sur l'arête de brique et découvrit qu'elle était friable. Ross était un homme courageux, voire téméraire, mais il n'était pas fou au point de tenter un exploit que même un funambule expérimenté aurait refusé d'accomplir. Il s'apprêtait à rebrousser chemin quand une voix féminine lui parvint du sol :

— Ross ?

Son cœur manqua un battement quand il reconnut la silhouette de sa femme quatre étages plus bas !

— Sophia ? tonna-t-il. Si c'est bien toi, je te jure que tu ne perds rien pour attendre !

— Gentry est avec moi. N'essaie pas d'emprunter ce mur!

— Je n'en avais pas l'intention, rétorqua-t-il, tempérant tant bien que mal sa fureur. Ne bouge pas, j'arrive !

La traversée de la prison en sens inverse lui parut interminable. Il courait quand il le pouvait, ignorant

les insultes et les jurons qui pleuvaient sur son passage. Enfin, il déboucha dans la rue.

Alors qu'il contournait le bâtiment au pas de course, il aperçut quelques badauds, des policiers à cheval, d'autres à pied, et puis Sayer et Gee qui attendaient à une distance respectueuse de sa femme et de Gentry. Il les rejoignit en quelques foulées.

— Sir Ross, commença anxieusement Sayer, elle l'a vu avant nous tous... elle nous a dit de rester où nous étions, sinon...

— Tenez tous ces gens à l'écart le temps que je règle cette affaire, aboya Ross.

Les policiers se hâtèrent de faire reculer les curieux tandis que leur patron fonçait vers sa femme. Dès qu'elle le vit, son visage se détendit et elle lui tendit son pistolet sans un mot.

— Où as-tu trouvé ça ? demanda-t-il, se retenant pour ne pas hurler.

— Je l'ai pris au valet de pied, répondit Sophia avec un air d'excuse. Il n'y est pour rien, Ross. Je suis désolée mais j'ai entendu un gardien dire à M. Sayer que Gentry s'était échappé. Ensuite, ils sont partis, je me suis approchée de la vitre de la voiture et je l'ai aperçu sur le toit...

— Tu me raconteras plus tard, siffla-t-il, les yeux rivés sur Gentry qui les observait avec une expression ironique.

— Alors, c'est comme ça que tu protèges ma sœur, Cannon ? Chapeau ! Quand je l'ai vue déambuler autour de Newgate en pleine nuit, un pistolet au poing, je me suis dit qu'elle était vraiment entre de bonnes mains !

— John! protesta Sophia. Il ne...

Ross lui imposa le silence en posant fermement la main sur sa nuque.

— Tu as de la chance qu'elle t'ait arrêté, répliqua- t-il froidement à Gentry.

— Ah, ça, oui ! Une sacrée chance !

Ross l'observa pensivement, se demandant s'il n'était pas en train de commettre une grave erreur. C'était sans doute le cas. Il avait imaginé un plan susceptible non seulement de sauver son beau-frère de la corde, mais de servir Bow Street. Un plan risqué. Un coup de dés. Gentry était un mélange explosif de bon et de mauvais. D'un côté, il y avait l'enquêteur efficace et courageux, de l'autre le voyou sans foi ni loi. Étrangement, Gentry semblait pris entre les deux sans savoir de quel côté pencher. Placé entre de bonnes mains, sous l'égide d'une personnalité plus forte que la sienne, peut-être que...

« Personne ne lui a jamais tendu la main, lui avait dit Sophia. Imagine quel homme il serait devenu si on lui avait donné une chance de mener une vie différente. »

Ross avait décidé de la lui offrir, cette chance, par amour pour Sophia. S'il n'essayait pas d'aider son frère, cette ombre planerait toujours entre eux.

— J'ai une proposition à te faire, Gentry. Je te conseille d'y réfléchir sérieusement.

Un sourire cynique dansa sur les lèvres du jeune homme.

— Je suis tout ouïe !

— Tu es conscient des preuves qui existent contre toi. J'ai la possibilité de les faire disparaître, si je le décide.

Une lueur d'intérêt s'alluma aussitôt dans les yeux de Gentry. Le marchandage, il connaissait. C'était son domaine.

— Et les témoins qui sont prêts à déposer?

— Je m'en charge aussi.

— Comment ?

— Ce n'est pas ton affaire, rétorqua Ross sans tourner les yeux vers Sophia, qu'il entendit retenir son souffle.

Qu'il soit prêt à remettre en cause tous ses principes pour sauver son frère devait la surprendre au- delà de l'imaginable. En douze années de carrière dans la magistrature, il n'avait jamais fait un pas en dehors du droit chemin. Manipuler des preuves et des témoignages n'était pas dans sa nature. Pourtant, il ravala ses scrupules et poursuivit :

— En échange, je te demanderai une chose.

— Je m'en doute, et ce n'est pas difficile à deviner. Tu veux que je quitte le pays.

— Non. Je veux que tu travailles avec nous, en tant que runner.

— Quoi ? s'étrangla Gentry.

— Ross ? intervint Sophia.

S'il n'avait été aussi concentré sur son interlocuteur, Cannon aurait trouvé amusants les deux regards bleus absolument identiques et stupéfaits braqués sur lui.

— Ce n'est pas le moment de plaisanter, Cannon, fit Gentry. Dis-moi ce que tu veux et...

— Tu as bien arrêté des malfaiteurs, non ? Montre- nous que tu es capable de le faire légalement. Sans violences, mensonges, fabrications de fausses preuves.

À l'idée de devenir un serviteur de l'État, qui plus est, de la justice, le frère de Sophia semblait atterré.

— Seigneur Dieu, où es-tu allé pêcher une idée pareille ?

— J'ai songé à une réflexion de Morgan... Il estime que les policiers et les malfrats sont les deux faces d'une même pièce.

— Et tu crois que Morgan serait prêt à me faire confiance ?

— Pas au début. Tu devras gagner sa confiance jour après jour. Gentry ricana.

— Devenir policier, moi ! Plutôt mourir.

— C'est en effet ce qui t'arrivera si tu refuses. Je garderai les preuves qui t'accablent en ma possession. Au premier faux pas, je les ressortirai, et tu n'auras pas de seconde chance, crois-moi.

— Et qu'est-ce qui te dit que je ne m'enfuirai pas ?

— Si tu fais ça, je te traquerai personnellement et je te tuerai. La vie de ta sœur, sans parler de la mienne, sera bien plus agréable sans toi au milieu.

L'atmosphère vibrait d'hostilité à peine contenue. Ross devina que Gentry était au bord de prendre sa menace au sérieux. Il attendit patiemment, lui laissant le temps de peser le pour et le contre.

— Tu te sers de moi, jeta le jeune homme, l'œil mauvais. Tu veux que je devienne un pion que tu manipuleras à la guise. Tu récolteras les honneurs pour avoir reconverti le célèbre Nick Gentry. Les journaux chanteront tes louanges. Tu m'obligeras à trahir tous mes complices et à fournir des preuves contre eux. Quand je serai méprisé par tous ceux qui avaient un peu d'estime pour moi, tu m'enverras pourchasser les criminels là où je serai devenu un objet de haine. Et pour clore le tout, tu me donneras un salaire de misère, évidemment !

Ross réfléchit à ces accusations.

— Oui, admit-il. Tu as bien résumé la situation.

— Dieu du ciel ! Tu es vraiment infâme, Cannon !

Ross haussa les sourcils.

— Dois-je prendre cette amabilité pour un oui ?

Gentry hocha brièvement la tête.

— Je vais le regretter, j'en suis sûr. Au moins, le bourreau en aurait fini avec moi rapidement.

— Maintenant que nous sommes parvenus à un accord, je te ramène dans ta cellule, lança plaisamment Ross. Tu seras relâché demain matin. D'ici là, j'ai quelques dispositions à prendre.

— Ross, John doit vraiment passer la nuit là-bas ? risqua Sophia.

— Oui, répondit-il avec un regard destiné à la dissuader d'insister.

Elle eut la sagesse de se taire même si elle brûlait d'envie de plaider encore la cause de son frère.

— Ça ira, Sophia, murmura Gentry. J'en ai vu d'autres, et de bien pires... grâce à ton cher mari.

En dix ans de partenariat amical et professionnel, Ross n'avait jamais choqué Morgan comme il le fit quand, de retour à Bow Street, il lui exposa son arrangement avec Gentry.

— Tu as perdu la tête ! s'écria Morgan, incrédule. Nick Gentry ne peut pas devenir un runner.

— Et pourquoi pas ?

— Parce qu'il est Nick Gentry, voilà pourquoi !

— Toi, tu peux faire de lui un policier, et un bon.

— Oh, non ! Je ne me suis jamais plaint du rythme infernal que tu m'imposais ni de tout le temps que je t'ai consacré. J'ai accepté de te succéder et je ferai de mon mieux, mais il est hors de question que tu t'en ailles en me laissant la responsabilité de former Nick Gentry! Si tu crois qu'il peut devenir policier, apprends-lui toi-même le métier.

— Tu as plus d'atouts que moi pour réussir. Tu as été un runner, et tu connais la rue, comme lui. Il n'a que vingt-cinq ans, Morgan. Il est encore assez jeune pour être influencé dans le bon sens.

— Il est particulièrement coriace, tu le sais très bien !

Ross ignora ses protestations.

— Avec le temps, Gentry sera le meilleur de tes hommes, tu verras. Il a fait les boulots les pires et les plus dangereux qui soient sans flancher. C'est une arme de premier ordre que je te propose, Morgan. Du genre qui peut devenir très utile.

— Ou qui risque de m'exploser à la figure, oui ! marmonna Morgan en se renversant dans son fauteuil, les sourcils froncés. Ross devina qu'il commençait à envisager son projet d'un autre œil.

— D'un côté, reprit Morgan, je me ferai un plaisir de l'obliger à marcher droit. Après ce qu'il nous en a fait baver, ce petit voyou ! Ross sourit, songeant que seul un homme de la stature de Morgan pouvait traiter Gentry de « petit ».

— Alors, tu acceptes d'y réfléchir?

— Est-ce que tu me donnes le choix ?

— A vrai dire, non.

— C'est bien ce que je pensais, fit Morgan en soupirant. Bon sang, Cannon, j'ai hâte que tu fiches le camp !

Lorsque Ross regagna leur chambre, Sophia était couchée. Et feignait de dormir. Sur le trajet du retour, il avait eu beaucoup de mal à contenir sa colère, et elle savait qu'il attendait d'être seul avec elle pour régler ses comptes. Elle espérait à présent qu'une nuit de sommeil l'apaiserait un peu.

Malheureusement, Ross ne semblait guère enclin à différer le moment des explications. Il alluma résolument une lampe et attendit que la flamme atteigne sa pleine puissance.

Sophia se redressa avec lenteur et lui offrit un sourire crispé.

— Comment sir Grant a-t-il réagi quand tu lui as dit que...

— Nous en parlerons plus tard, la coupa-t-il en s'asseyant au bord du lit, les deux mains de part et d'autre de son corps pour l'empêcher de bouger. Pour l'instant, j'aimerais revenir sur ce que tu

as fait ce soir. Comment as-tu pu prendre de tels risques quand tu sais quelle importance j'accorde à ta sécurité !

Sophia se laissa tomber contre les oreillers, s'apprêtant à endurer un sermon qui aurait empli d'effroi tout autre qu'elle. Sachant que la colère de Ross n'était due qu'à l'amour qu'il lui portait, elle l'écouta humblement. Quand il eut fini - ou peut-être reprenait-il seulement son souffle -, elle glissa d'une toute petite voix :

— Tu as absolument raison. À ta place, j'aurais réagi exactement comme toi. J'aurais dû rester dans la voiture, comme tu me l'avais demandé.

— Bon, dit-il, semblant se calmer un peu en constatant qu'elle admettait ses torts sans protester.

Elle décida d'en rajouter.

— Avec ton expérience, tu sais beaucoup mieux que moi ce qu'il faut faire dans ce genre de situation. Non seulement j'ai agi sans réfléchir mais j'ai mis notre bébé en danger, ce qui est inadmissible. Je suis tellement, tellement désolée, Ross !

— Il y a de quoi.

Sophia se pencha vers lui et posa sa joue contre sa poitrine.

— Jamais je ne t'aurais causé intentionnellement un seul instant d'inquiétude.

— Je sais. Mais, nom d'un chien, Sophia, je ne veux pas passer pour un homme incapable de contrôler sa femme !

Elle sourit contre son épaule.

— Personne n'oserait penser une chose pareille, assura-t-elle en se laissant aller plus lourdement contre lui. Ross... ce que tu as fait pour mon frère, c'est... merveilleux.

— Ce n'est pas pour lui que je l'ai fait. C'est pour toi.

— Je sais. Et c'est pour cela que je t'aime autant, murmura-t-elle en

dénouant doucement sa cravate.

— Seulement pour cela ? demanda-t-il en l'enveloppant de ses bras.

— Non. Pour un millier d'autres raisons, soufflât-elle en frottant délibérément ses seins contre lui. Tu veux que je te montre combien je t'aime ? Combien j'ai besoin de toi ?

Renonçant à terminer son sermon, Ross fit passer sa chemise par-dessus sa tête et la jeta au loin. Quand il se tourna vers Sophia, elle souriait. L'amusement et le désir la rendaient plus belle que jamais.

— Qu'y a t-il de si drôle ? s'enquit-il en lui remontant sa chemise de nuit jusqu'à la taille.

— Je pensais à cette phrase cockney qui dit que les femmes, c'est «ennuis et compagnie». J'ai l'impression qu'elle s'applique bien à moi, n'est-ce pas ? Je te cause du tracas, Ross...

Il la contempla un instant, puis murmura tout contre ses lèvres :

— Rien dont je ne puisse venir à bout.

Et il passa la nuit à le lui démontrer.

s

Epilogue

Après avoir mis au monde la fille de Ross et de Sophia, le Dr Linley déclara que c'était la première fois qu'il accouchait une femme en craignant plus pour le père que pour elle.

Ross s'était obstiné à rester dans la chambre malgré les efforts de tout le monde pour l'en dissuader. Il s'assit dans un fauteuil et faillit déchirer les accoudoirs capitonnés à force de s'y agripper. Il avait beau s'efforcer de ne pas la montrer, Sophia comprenait sa frayeur. Entre deux contractions, elle faisait de son mieux pour le rassurer, lui affirmant qu'elle allait bien, que la douleur était pénible mais supportable.

— Vous êtes d'un calme exceptionnel, remarqua le Dr Linley à un

moment. Si cela peut vous aider, criez quand les douleurs reviendront. À ce stade du travail, plus d'une femme m'aurait déjà maudit, moi et tous mes ancêtres !

Sophia parvint à rire faiblement et secoua la tête.

— Mon mari va s'évanouir si je crie, chuchota- t-elle.

— Il survivra, rétorqua Linley avec flegme.

À la fin, quand la douleur la submergea, un hurlement de détresse lui échappa néanmoins. Linley lui soutint la nuque et posa un mouchoir humide sur son visage.

— Respirez, Sophia.

Elle obéit et, à sa grande surprise, la douleur se calma momentanément, tandis qu'une euphorie inattendue la gagnait.

— Oh, merci ! Qu'est-ce que c'est ?

Ross surgit à son chevet tel un diable sorti de sa boîte, l'air suspicieux.

— Oui, qu'est-ce que c'est ? Ce n'est pas dangereux ?

— Oxyde nitreux, répondit calmement Linley. Certaines personnes en inhalent pour éprouver une certaine ivresse. C'est l'un de mes collègues, Henry Hill Hickman, qui en avait révélé les bienfaits en dentisterie. La communauté scientifique s'y est peu intéressée mais je m'en sers parfois pour soulager les femmes pendant le travail. À petites doses, ce produit semble inoffensif et efficace.

— Semble ? Je n'aime pas que vous fassiez des expériences sur ma femme. Vous...

— Docteur, ne l'écoutez pas ! l'interrompit Sophia en proie à une nouvelle vague de contractions. Où est ce mouchoir ?

Elle respira une nouvelle bouffée d'oxyde nitreux, poussa de toutes ses forces, et Amelia Elizabeth Cannon vint au monde.

Le lendemain, le petit crâne hérissé d'un léger duvet brun de son bébé contre son sein, Sophia regardait son mari avec un vague sourire d'excuse. Bien que ravie d'avoir mis au monde une fille, elle n'ignorait pas qu'on considérait généralement comme un échec de n'avoir pas donné un garçon en premier-né à son mari. Bien sûr, en gentleman qu'il était, Ross s'était bien gardé d'exprimer sa déception, mais Sophia savait que les Cannon, et particulièrement le grand- père de Ross, auraient préféré un héritier masculin pour assurer la continuité de la lignée.

Ross effleura les fins cheveux de sa fille.

— Je suis sûre que nous aurons un garçon la prochaine fois, lui dit doucement Sophia.

Il leva sur elle un regard surpris.

— Une autre fille sera tout aussi bienvenue.

Sophia sourit d'un air dubitatif.

— Tu es gentil mais tout le monde sait que...

— Amelia est tout ce que je désirais, déclara-t-il avec fermeté. C'est le plus beau, le plus parfait bébé que j'aie jamais vu. Donne-moi une maison entière de petites filles comme celle-ci, et je serai le plus heureux des hommes.

Sophia lui prit la main et la porta à ses lèvres.

— Je t'aime, dit-elle avec ferveur en déposant une pluie de baisers sur ses longs doigts racés. Je suis tellement heureuse que tu n'aies pas épousé quelqu'un d'autre avant de me rencontrer. Ross s'inclina sur elle, glissa le bras derrière son dos et lui donna un long baiser voluptueux et tendre qui la fit frissonner de plaisir.

— Cela n'aurait pas été possible, répondit-il en s'écartant un peu pour la regarder.

— Pourquoi ? murmura-t-elle en se laissant aller contre son bras, tandis que son bébé continuait de téter.

— Parce que… je t'attendais, mon amour.